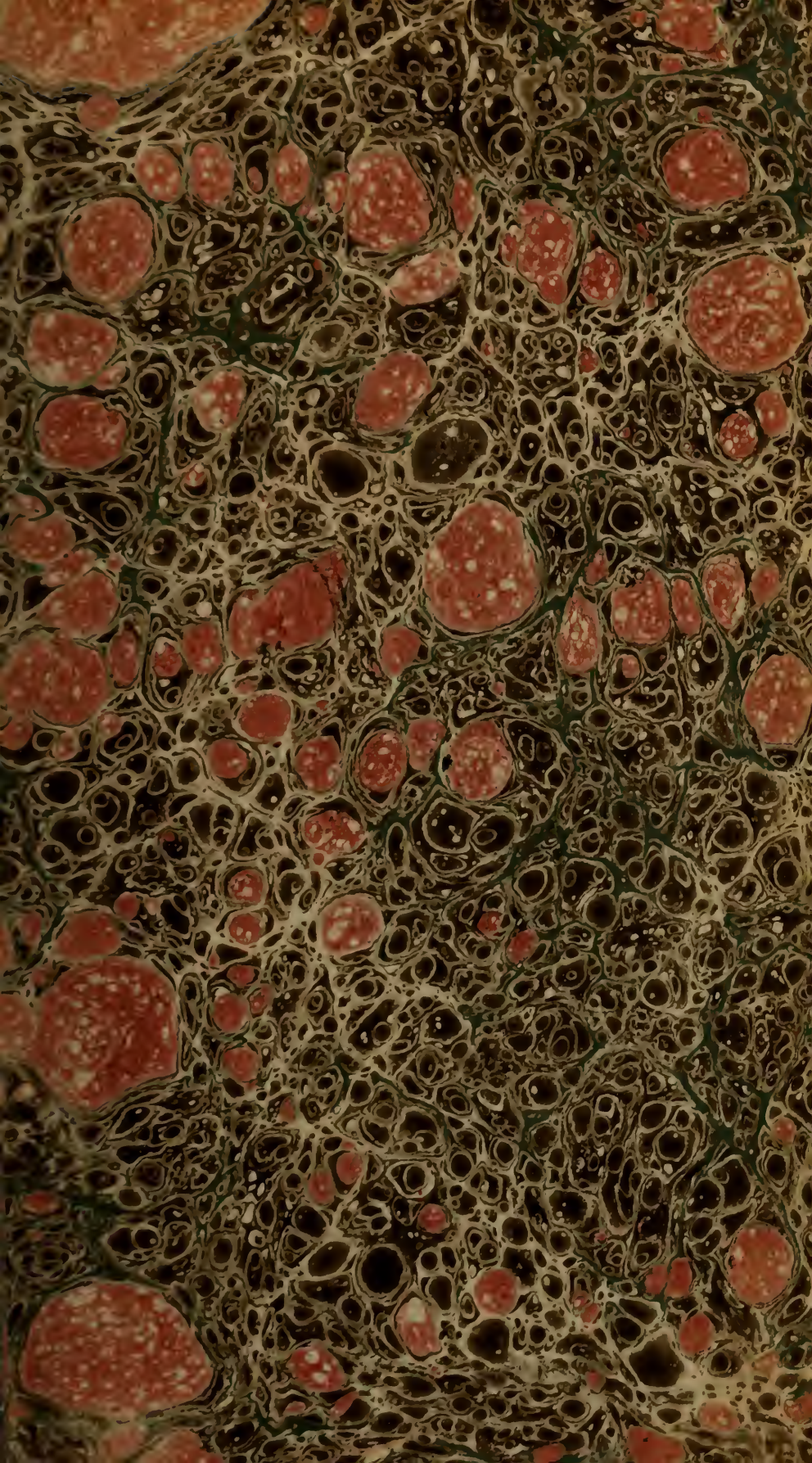
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

ÉDITION AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,

CHEZ CUSSAC, LIBRAIRE,

rue & carrefour S. Benoît, N°. 41.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1957
.B33
1787
V.5
Coll.
Spec.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE

DE LA RIVALITÉ

DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE,

CONTENANT LE SUJET DE LA TRAGÉDIE DE PIERRE LE CRUEL.

Tome 5 de l'Hiſtoire Générale de la Rivalité, &c. Tome 2 de l'Hiſtoire particulière de la Querelle de PHILIPPE DE VALOIS *&* D'EDOUARD *III, pages* 162 *& ſuivantes.*

» LE beſoin le plus preſſant eſt de purger
» la France de ces *Grandes-Compagnies*, qui,
» parcourant ſans ceſſe toutes ſes Provinces,
» écartoient encore de la charrue le Labou-
» reur épouvanté. On avoit inutilement eſſayé
» tous les moyens de s'en défaire ; on avoit
» voulu les envoyer à Louis, Roi de Hon-
» grie, pour les employer contre les Tran-
» ſilvains, les Valaques, les Croates, & les

» Tartares. Tantôt on vouloit en former une » croiſade contre les Infidèles ; tantôt les » Papes, que ces aventuriers alloient tour-à- » tour rançonner dans Avignon, ſans jamais » oublier de ſe faire abſoudre, vouloient pu- » blier des Croiſades contre eux. Une partie » de ces aventuriers, qui avoit paſſé en Italie » après la bataille de Brignais, étoit revenue » en France : c'étoit toujours ſur la France » qu'ils s'acharnoient, à cauſe de la longue » habitude qu'ils avoient d'y faire la guerre ; » ils l'appeloient *leur chambre*, parce qu'ils la » regardoient comme leur véritable demeure.

» Du Gueſclin, ſorti des fers de Chandos, » va les trouver, il leur propoſe une entre- » priſe digne des Héros de la Fable, dont il » a la force & la valeur. Un monſtre règne » en Caſtille, il faut le détrôner. Ce monſtre, » c'eſt Pierre le Cruel (1), digne ami, digne » émule de Charles le Mauvais, qui le ſervit » & le trahit tour-à-tour, ſelon l'intérêt ou » le caprice du moment. On trouvoit dans le » Roi de Caſtille la même fureur, avec moins » de perfidie peut-être, mais avec plus d'é- » nergie, plus d'éclat, plus de valeur, & une » ſoif du ſang encore plus ardente. Pierre le

(1) Ou Dom Pèdre.

» Cruel avoit égorgé, ſur la cendre de ſon » père, une femme (1) que ce père avoit » aimée, & qui avoit donné des frères au » Tyran. De ces frères, les uns avoient été ſes » victimes, les autres l'alloient être; Henri » de Tranſtamare ſur-tout étoit continuelle- » ment menacé.

» Le ſang des plus grands Seigneurs du » Royaume étoit ſacrifié aux caprices de » Pierre. Au moindre mécontentement, il les » faiſoit maſſacrer à ſes yeux. Ses Courtiſans » n'oſoient lui parler. Paroître devant lui, c'é- » toit haſarder ſa fortune & ſa vie. Cette » cruauté ſe manifeſta en lui au ſortir de l'en- » fance, dans l'âge de la douceur, de la joie » & des plaiſirs, dit l'Abbé de Choiſy. Si ce » Néron ne fit point périr ſa Mère (2) & ſon » Gouverneur (3), il accabla l'une de mépris, » il dépouilla l'autre de ſes biens, & l'obli- » gea de s'enfuir en Portugal. Plus coupable » que Néron, il fit périr une belle & vertueuſe » épouſe, & ce ne fut point, comme Néron, » dans un tranſport d'amour & de rage, mais » de ſang froid & avec réflexion. C'étoit » Blanche de Bourbon, ſœur de la Reine de

(1) Eléonore de Guzman.

(2) Marie de Portugal.

(3) Alphonſe d'Albuquerque.

» France ; il ſembla ne l'avoir épouſée que » pour l'enfermer, l'empoiſonner, & la diffa- » mer après ſa mort.

» L'avarice ajoutoit encore à ſa cruauté. » Un Roi de Grenade ayant été défait dans » une guerre civile qui s'étoit élevée entre les » Maures, ſe réfugia en Caſtille avec ſes tré- » ſors. Pierre, qui lui devoit un aſyle, le fit » d'abord mettre en priſon, &, quelque temps » après, le tua de ſa propre main, pour » envahir ſes tréſors.

» Henri de Tranſtamare vint en France » implorer, contre un tel frère, l'appui de » Charles V & du Pape ; il demande le re- » nouvellement de l'alliance que le Roi Jean » avoit faite avec lui contre Pierre le Cruel : » il offre de prendre à ſon ſervice les *Grandes-* » *Compagnies*. Du Gueſclin, chargé de les » engager à cette expédition, la leur repré- » ſente comme une digne expiation de tous » leurs crimes : *Mes amis*, leur dit-il, *nous* » *avons aſſez fait, vous & moi, pour damner nos* » *ames, & vous pouvez même vous vanter d'a-* » *voir fait pis que moi ; faiſons honneur à Dieu,* » *& le Diable laiſſons*. On leur donne quelque » argent, on leur en promet davantage ; ils » partent. Pluſieurs Chevaliers de toutes Na- » tions, Anglois même, ſe joignent à eux,

» les uns par le desir de venger la sœur de la
» Reine de France, les autres par la seule hor-
» reur qu'inspire Pierre le Cruel ; d'autres
» enfin, par l'amour de la gloire. Du Guesclin
» ne put empêcher ses indociles Soldats d'al-
» ler encore une fois rançonner Avignon, qui
» malheureusement n'étoit pas assez loin de
» leur route. Il paroît que Du Guesclin se
» prêta trop à leur avidité ; il envoya deman-
» der l'absolution & deux cent mille francs.
» Un Cardinal vint négocier : *Soyez le bien-*
» *venu*, lui dit brusquement un Anglois des
» *Grandes-Compagnies ; apportez-vous de l'ar-*
» *gent ?* Le Cardinal apportoit l'absolution.
« *Vous ne connoissez pas ces gens-ci*, lui dit
» Du Guesclin, *ce sont tous des garnemens ;*
» *nous les faisons prud'hommes malgré eux : ce*
» *n'est que par respect qu'ils vous demandent*
» *l'absolution*, *c'est par besoin qu'ils vous de-*
» *mandent de l'argent*. Le Pape tardant un peu
» à les satisfaire, vit bientôt les environs
» d'Avignon tout en feu ; il se hâta de lever
» cent mille francs sur ses sujets, & de les
» offrir à Du Guesclin : » Ce n'est pas là ce
» que nous voulons, dit Du Guesclin, ren-
» dez au peuple & aux pauvres ce que vous
» venez de leur extorquer ; je reviendrois de

» l'autre côté des Pyrénées pour vous forcer » à cette reſtitution ; c'eſt du coffre de l'E- » gliſe, c'eſt de la bourſe du Pape & des Car- » dinaux que nous voulons être payés. Il » fallut en paſſer par-là. Beaucoup d'Hiſto- » riens racontent en riant ces violences, parce » qu'elles tombent ſur des Eccléſiaſtiques ; » déteſtons toute violence, quel qu'en ſoit » l'auteur, quel qu'en ſoit l'objet. D'ailleurs » Du Gueſclin ne devoit-il pas craindre que » ces extorſions ne finiſſent par retomber tôt » ou tard ſur le peuple ?

» On ne pouvoit pénétrer en Caſtille que par » la Navarre, ou par l'Arragon. Aucun Traité » ne pouvant donner le droit de compter ſur le » Roi de Navarre, on entra par l'Arragon, dont » le Roi (Pierre IV), alors ennemi de Pierre » le Cruel, changea enſuite au gré des événe- » mens. Henri de Tranſtamare vient ſe joindre » à Du Gueſclin ; le Tyran fuit devant les » Soldats, & maſſacre les gens ſans défenſe ; » après avoir couru de Burgos à Séville, après » avoir tenté de ſe retirer en Portugal, ſans » avoir pu y obtenir un aſyle, enfin, en tra- » verſant la Galice, dans le deſſein de s'em- » barquer pour la Guyenne, il égorge l'Ar- » chevêque de Compoſtelle à la porte de ſon

» Egliſe, & le Doyen de cette Métropole aux » pieds des Autels ; il ſe conſole de la perte » de ſes Etats, par le plaiſir de verſer du ſang ; » tout l'abandonne. Du Gueſclin a vengé la » Nature, le Tyran eſt détruit, ſon frère règne.

» Cependant Pierre ne s'abandonne pas ; il » va redemander à un Héros le ſcèptre qu'un » Héros lui a ravi. Le Prince de Galles, jaloux » peut-être de la gloire de Du Gueſclin, s'arme » contre lui plus que pour le Tyran. Il marche » entre Pierre le Cruel & Charles le Mauvais. » Quels alliés pour le plus vertueux des An- » glois ! Le Duc de Lancaſtre, gendre de » Pierre, ſe joint au Prince de Galles, ſon » frère, pour ſervir ſon beau-père. Chandos » eſt avec lui ; une partie des mêmes Aven- » turiers qui avoient porté Tranſtamare ſur le » Trône, vient, au ſeul nom du Prince de » Galles, ſe ranger ſous ſes drapeaux ; il entre » par la Navarre, & dans ce moment Charles » le Mauvais, obligé de ſe déclarer, ſe vend » tour-à-tour à Pierre & à Tranſtamare, aux » Anglois & aux François. Il paſſe juſqu'à » trois fois d'un des partis à l'autre. Il veut » enſuite les ménager tous les deux à la fois, » & pour ſervir les François ſans déſobliger » les Anglois, il ſigne un Traité avec ceux-ci,

» & convient de se faire enlever par les pre-
» miers dans une partie de chasse. Quand il
» fut entre les mains des François, le jeu
» devint une affaire sérieuse. Pour le punir de
» tant de variations, on l'envoya au Roi
» d'Arragon, qui étoit alors son ennemi, &
» des mains duquel il ne put se tirer qu'en
» donnant son fils pour ôtage.

» Le Prince de Galles étant à Roncevaux,
» reçoit de la part de Transtamare un défi, où
» l'on voyoit le courage d'un Héros, joint
» à la politesse d'un Chevalier aimable : » *Vous*
» *avez*, disoit-il au Prince de Galles, *la grace*
» *& la fortune d'armes plus que nul Prince au-*
» *jourd'hui ; pourquoi nous croyons que vous*
» *vous glorifiez en votre puissance, & pour ce que*
» *nous savons de vérité que nous querez* (cher-
» chez) *pour avoir bataille, veuillez nous lais-*
» *ser savoir par quel lez* (côté) *vous entrerez en*
» *Castille, & nous vous irons au devant pour*
» *garder & défendre notre Seigneurie.* Le Prince
» de Galles, sur qui rien de noble & de grand
» ne manquoit son effet, admira la franchise
» hardie de ce procédé. *Ce bâtard*, s'écria-t-il,
» *est un Chevalier de grande prouesse.* On pré-
» tend que Transtamare eût mieux fait de
» montrer moins d'ardeur, d'éviter la ba-

» taille, & d'attendre que la diſette réduisît
» le Prince de Galles à la retraite, ce qui,
» dit-on, ſeroit infailliblement arrivé. Quoi
» qu'il en ſoit, la bataille ſe livra entre Na-
» jare & Navarette, le Samedi 3 Avril 1367,
» veille du Dimanche des Rameaux. Le Prince
» de Galles combat; Du Gueſclin eſt dans les
» fers; Tranſtamare, après des exploits dignes
» du Roi Jean, eſt forcé de prendre la fuite;
» Pierre, qui s'eſt montré digne par ſa valeur
» de combattre ſous les yeux du Prince de
» Galles, ſon protecteur, eſt rétabli ſur le
» Trône, & le Duc de Lancaſtre, ſon gendre,
» a l'honneur d'y contribuer. Cette victoire,
» beaucoup plus diſputée que celles de Crécy
» & de Poitiers, l'eût été encore davantage,
» ſans la lâcheté du Comte de Tello, frère de
» Henri de Tranſtamare, qui, dès le commen-
» cement de la bataille, s'enfuit avec le corps
» qu'il commandoit; c'étoit lui qui avoit
» montré le plus d'ardeur pour combattre;
» il avoit même inſulté Du Gueſclin, parce
» que ce Général n'étoit pas d'avis de livrer
» bataille. Chandos ſe montra tel à Navarette
» qu'on l'avoit vu à Aurai. Le Prince de Galles
» s'y montra ſupérieur à lui-même; l'admira-
» tion de ſes Rivaux lui aſsûra pour jamais le

» premier rang parmi les Généraux de ſon
» ſiècle : plus admirable encore d'avoir voulu
» ſe priver de cette gloire, en mettant tout
» en œuvre pour réconcilier les deux frères
» avant la bataille, & de s'être montré après
» la bataille le plus modeſte des Vainqueurs,
» & le plus humain des Guerriers. Du Gueſ-
» clin, priſonnier du Prince de Galles à Na-
» varette, après l'avoir été de Chandos à
» Aurai, n'en eut pas moins ſa place marquée
» par la voix publique entre ces deux Héros.
» L'heureux Dom Pèdre, ſi différent de ces
» trois hommes, tigre, que le Prince de Galles
» s'étoit flatté d'adoucir, & qu'il avoit fait
» jurer d'être humain, s'enivre preſqu'à ſes
» yeux du ſang & de ſes ennemis & de ſes
» ſujets ; il vouloit égorger juſqu'aux priſon-
» niers François que les Anglois avoient pu
» faire ; le Prince de Galles ne voulut jamais
» les lui remettre.

» Les vices s'enchaînent, le cruel eſt ingrat
» & parjure. Pierre laiſſe mourir de maladie &
» de faim ſes Libérateurs ; il leur refuſe les
» ſommes promiſes, il répond aux reproches
» par des menaces. Le Prince de Galles re-
» cueille pour tout fruit de cette brillante
» expédition, la ruine de ſon armée, de

» ſes provinces, de ſa ſanté, avec la gloire
» honteuſe d'avoir ſervi un monſtre. Il met
» en liberté ce Du Gueſclin qu'on l'accuſoit
» de craindre. » On dit que je n'oſe vous déli-
» vrer, dit-il lui-même à Du Gueſclin : « On
» me l'a dit, répond Du Gueſclin, & cette
» idée me conſole de reſter priſonnier. — Eh
» bien, Du Gueſclin, vous êtes libre, réglez
» vous-même votre rançon. — Je la taxe à
» cent mille florins. — Eh ! où prendrez-vous
» cet argent ? Depuis quand Du Gueſclin thé-
» ſauriſe-t-il ? Depuis quand les malheureux
» lui laiſſent-ils quelque choſe ? — Ce ſeront
» ces malheureux mêmes qui m'aideront à
» leur tour ; il n'y a point dans mon pays de
» bonne femme qui ne ſe cottisât pour ma
» rançon. D'ailleurs de grands Rois ne m'a-
» bandonneront pas, ou tel qui ne s'y attend
» point, payera pour moi. Oh ! moi, dit la
» Princeſſe de Galles, je veux être de ces
» bonnes femmes qui ſe cottiſent pour la ran-
» çon de Du Gueſclin, & je me taxe à vingt
» mille francs. Cette Princeſſe étoit fille du
» Comte de Kent (1), de cet oncle d'E-
» douard III, à qui l'inſolent Mortemer avoit

(1) On l'appeloit *la belle Vierge de Kent.*

» oſé faire trancher la tête. La vertu de la » Princeſſe de Galles s'étoit nourrie des mal- » heurs de ſon père. C'étoit un perſonnage » bien intéreſſant que la fille du Comte de » Kent, & la femme du Prince Noir, ſe faiſant » reconnoître à de pareils traits. » Je me » croyois, s'écria gaiement Du Gueſclin, le » plus laid de tous les Chevaliers ; mais après » une telle faveur d'une telle Princeſſe, je ne » me donnerois pas pour le plus beau & le » plus vaillant. Chandos & d'autres Capitaines » Anglois offrirent leur bourſe à Du Gueſclin, » qui accepta leurs offres pour en faire ſon » uſage ordinaire. Il part pour chercher ſa » rançon, & ſur ſa route il diſtribue tout ce » qu'il avoit d'argent aux malheureux que la » guerre avoit ruinés ; il comptoit ſur cent » mille francs, qu'il avoit laiſſés à ſa femme » en partant pour l'Eſpagne ; mais cette femme » digne de lui, n'eut à lui remettre que la liſte » des priſonniers qu'elle avoit délivrés, & des » gens de guerre démontés ou ruinés qu'elle » avoit remis en état de ſervir. Du Gueſclin » approuve cet emploi, dût-il reſter priſon- » nier : le Pape lui donne vingt mille francs, » le Duc d'Anjou autant ; Du Gueſclin croit » porter cette ſomme à Bordeaux : avant d'y

» arriver,

» arriver, il avoit tout donné ; les beſoins » d'autrui lui paroiſſoient toujours plus preſ- » ſans que les ſiens. » Eh bien ! lui dit le Prince » de Galles, apportez-vous votre rançon ? Du » Gueſclin avoua qu'il n'avoit pas un ſou. » Ah ! vous voilà, dit le Prince de Galles, » vous faites le magnifique, vous rachetez » tout le monde, & vous ne pouvez pas vous » racheter vous-même. Dans l'inſtant, un » Gentilhomme, envoyé par Charles V, ap- » porte la rançon de Du Gueſclin : nous vou- » drions pouvoir dire que le Prince de Galles » la refuſa (1).

---

(1) Il faut être réſervé à condamner des actions, dont le principe peut tenir à des uſages du temps, trop imparfaitement connus. En voyant le Prince de Galles, le plus généreux de tous les hommes, ne rien remettre à Du Gueſclin de la ſomme à laquelle celui-ci avoit peut-être lui-même un peu trop généreuſement taxé ſa rançon ; en voyant, d'un autre côté, la Princeſſe de Galles fournir vingt mille francs pour cette rançon, & les Chevaliers Anglois s'empreſſer d'ouvrir leur bourſe à Du Gueſclin ; en voyant ſur-tout que le contraſte de leur conduite avec celle du Prince Noir, n'a paru frapper aucun Hiſtorien du temps, on eſt tenté de croire que l'uſage ne permettoit pas plus alors au Vainqueur de faire aucune remiſe ſur la rançon du Priſonnier, qu'au

» Du Gueſclin, en prenant congé du Prince, » lui dit : à préſent que vous nous laiſſerez » faire, ſoyez ſûr que Henri eſt Roi de Caſ- » tille. En effet, Du Gueſclin, joint avec » Tranſtamare, gagne la bataille de Montiel, » où tout ce que la valeur & la fureur peuvent » faire, fut inutilement tenté par Dom Pèdre » contre le génie & la conduite. Inveſti après » ſa défaite dans le Château de Montiel, il » eſſaie de ſe ſauver à la faveur des ténèbres ; » il eſt pris. Les deux frères ſe rencontrent, » ils ne peuvent ſupporter la vue l'un de » l'autre ; la haine les emporte, & dans un » combat dont frémit la Nature, dont peut- » être l'honneur rougit, c'eſt du moins le » Tyran qui ſuccombe.

» *On n'eſt pas bien d'accord ſi l'action fut* » *nette*, dit Mézeray. Selon l'Abbé de Choiſy, » le Vicomte de Roquebertin, Gentilhomme » Arragonois, arrêta le bras de Pierre le » Cruel, qui alors avoit l'avantage ſur Henri. » L'Abbé de Choiſy ne fait que changer ici » des circonſtances indifférentes dans le récit » de Froiſſart, qui accuſe de même le Vicomte

---

Priſonnier de ne pas payer ſa rançon. Cependant Edouard III avoit renvoyé Ribaumont *ſans rançon*, lorſqu'il l'avoit fait priſonnier dans Calais.

» de Roquebertin de s'être mêlé du combat, » pour rendre à Henri l'avantage que Dom » Pèdre avoit ſur lui.

» Les crimes de Dom Pèdre avoient pré- » valu ſur ſes droits. La deſtinée de ce Prince » eſt d'une grande moralité dans l'Hiſtoire, & » doit apprendre aux Rois que, ſi leurs droits » ſont ſacrés, ceux de la nature & de l'hu- » manité ne peuvent pas l'être moins. On ne » vit dans Dom Pèdre qu'un Tyran puni; » l'Uſurpateur parut un Prince légitime; il » s'affermit ſur le Trône malgré les efforts réu- » nis de preſque tous les Rois de l'Eſpagne, » il le tranſmit à ſa poſtérité; on ne fit pas » même attention aux droits que le Duc de » Lancaſtre avoit acquis par Conſtance ſa » femme, fille aînée de Dom Pèdre. Le Duc » de Lancaſtre prit ſeulement en Angleterre » le titre de Roi de Caſtille, comme Edouard » prenoit le titre de Roi de France. Quelle » différence cependant, & combien les ca- » prices de la politique ſe jouent des droits » & des événemens! Edouard embrâſe l'Eu- » rope pour une prétention chimérique; il ne » fait pas le moindre effort pour procurer à » ſon fils une Couronne que la loi ſemble lui » déférer. Le Prince de Galles a tout fait &

» tout perdu pour les intérêts étrangers d'un » Pierre le Cruel ; il ne tente rien pour les » intérêts de ſon propre frère. Le Comte de » Cambridge, frère puîné du Duc de Lancaſtre, » avoit auſſi épouſé une fille de Pierre le » le Cruel (1) «.

---

(1) Pierre le Cruel avoit laiſſé un fils, nommé Jean, mais qui vécut & mourut en priſon.

RECHERCHES
HISTORIQUES
DE L'ÉDITEUR,
Sur Pierre le Cruel et Henri de Transtamare.

Dans le morceau qui précède, on a ſuivi ſur Pierre, dit le *Cruel*, & ſur Henri de Tranſtamare ſon frère, l'opinion commune, & M. de Belloy s'y eſt auſſi conformé dans ſa Pièce. Henri de Tranſtamare a eu la faveur des Hiſtoriens, comme il avoit eu de ſon temps celle des François & des Eſpagnols; mais dans ce ſiècle, où la raiſon prévaut toujours ſur l'autorité, il y a eu des réclamations pour Dom Pèdre contre ſon frère, comme il y en a eu pour Brunehaut contre Clotaire II. On a remarqué, ou pu remarquer, que les crimes de Henri de Tranſtamare ſont avoués & inconteſtables; que ceux de Dom Pèdre ne ſont qu'allégués, & qu'ils ont été pour le moins très-exagérés; que Tranſtamare fut manifeſtement un uſurpateur; qu'il appuya ſon uſur-

pation par un fratricide ; que dans le combat des deux frères, où ſuccomba Dom Pèdre, les Loix de l'Honneur & de la Chevalerie furent violées comme celles de la Nature ; que ce combat fut de tout point un aſſaſſinat de la part de Tranſtamare ; qu'il inſulta le premier un frère, un Roi priſonnier & ſans défenſe, & que, dans le moment où il alloit être puni de cette lâcheté par la valeur de Dom Pèdre, le Vicomte de Roquebertin, qui avoit accompagné Henri, & qui le vit prêt à ſuccomber, lui prêta ſon ſecours, & lui rendit l'avantage que Dom Pèdre avoit eu juſqu'alors ; ajoutons que Dom Pèdre, qui n'avoit été que bleſſé par ſon frère, fut achevé par les gens de la ſuite de Dom Henri, & que deux Chevaliers de la ſuite de Dom Pèdre, révoltés de cette indignité, ayant voulu le défendre, furent tués dans cette occaſion, car la force étoit entièrement du côté de Dom Henri.

Dom Pèdre a contre lui ce nom de *Pierre le Cruel*, & le ſoulévement de ſes ſujets ; mais on obſerve que la révolte des Eſpagnols peut avoir été l'effet des intrigues de Tranſtamare, & que les conjonctures & la politique peuvent avoir fait le reſte. La France vouloit, à quelque prix que ce pût être, ſe délivrer des *Com-*

pagnies, ou *Grandes Bandes*, qui la déſoloient ; Henri de Tranſtamare vient demander qu'on les emploie à détrôner ſon frère, & pour intéreſſer encore plus Charles V à cette expédition, il accuſe Dom Pèdre d'avoir fait périr Blanche de Bourbon ſa femme, belle-ſœur de Charles V.

Le Pape ſiégeoit alors dans Avignon, & étoit par conſéquent dans la dépendance des François ; il fut aiſé de le faire agir en faveur de Tranſtamare contre Dom Pèdre. Celui-ci, ſelon l'expreſſion de Froiſſart, *eſtoit de merveilleuſes opinions plein, & eſtoit très-rudement rebelle à tous commandemens & ordonnances de l'Egliſe.*

Les Apologiſtes de Dom Pèdre pourroient voir, dans ce ſeul mot, la ſource de ſes malheurs & de ſa diffamation. Le Pape Urbain V le cite à ſon Tribunal, *lui mandant & commandant qu'il venſiſt tantoſt & ſans délai, en propre perſonne, en Court de Rome..... Ce Roi Dom Pièrre, comme orgueilleux & préſomptueux, n'y daigna venir ;* (Eut-il ſi grand tort, & nos Rois y alloient ils davantage quand ils y étoient mandés ?) *mais encores villenia grandement les Meſſagers du Saint Père : dont il cheut moult fort en l'indignation de l'Egliſe.*

Tous les crimes, comme tous les déſaſtres

de Dom Pèdre, pourroient n'être, aux yeux de ſes Apologiſtes, que l'effet de cette indignation.

Sur ſon refus de comparoître devant le Pape, *il avoit été en plein Conſiſtoire en Avignon, & en la chambre du Pape, excommunié publiquement, & déclairé & réputé pour B..... & incrédule.*

Dom Pèdre, voyant preſque toute la Chrétienté ſoulevée contre lui par l'autorité du Pape, les intrigues de Tranſtamare & l'influence de la France, eut recours aux Juifs & aux Mahométans ; ce fut alors que le zèle n'eut plus de bornes : on ſe crut tout permis contre l'ennemi de Dieu, & la diffamation de Dom Pèdre fut au comble.

Il eſt certain qu'au moins ce point d'Hiſtoire peut mériter d'être diſcuté. On ſait que M. de Voltaire ſe déclare par-tout pour Dom Pèdre, & qu'il a même conſacré cette opinion par une Tragédie ſur ce ſujet, où tout l'intérêt eſt pour Dom Pèdre contre Tranſtamare. Dans cette Tragédie, M. de Voltaire, en peignant Dom Pèdre vertueux, lui donne cependant des traits de violence & d'impétuoſité, qui ſemblent rendre raiſon de l'erreur prétendue des Hiſtoriens, & expliquer les exagérations que l'Auteur leur impute, en

excuſant ces mêmes exagérations. Cette adreſſe eſt d'un Maître, qui ſemble rectifier l'Hiſtoire, plutôt que l'altérer, & qui en tire des réſultats nouveaux & vraiſemblables.

M. de Belloy, comme nous l'avons dit, ſuit l'opinion commune; c'eſt ſur la perſonne de Tranſtamare qu'il fait porter l'intérêt; il falloit pour cela déguiſer ſon fratricide, & c'eſt ce qu'il a fait. Pour Dom Pèdre, il l'a peint *ſi cruel & ſi plein d'horreur*, ſelon l'expreſſion de Froiſſart, *que tous ſes hommes le craignoient, & doutoient & hayoient*, & comme dans le choix des ſujets que traitoit M. de Belloy, & dans le but qu'il ſe propoſoit en les traitant, il ne lui étoit pas indifférent de donner pour baſe à ſes Tragédies la vérité hiſtorique, il avoit fait ſur le point dont il s'agit de grandes recherches; il n'avoit rien négligé pour faire prévaloir l'opinion qu'il a ſuivie, & pour réfuter ſur ce point M. de Voltaire, avec tous les égards dûs au plus grand, au plus beau Génie qui ait illuſtré les Lettres; mais les papiers de M. de Belloy, dans la partie relative à cet objet, ſont dans un ſi grand déſordre, qu'il nous a été impoſſible d'en rien tirer de complet & de ſuivi.

Nous allons tâcher de ſuppléer à ſon travail, & de réſoudre ce problême hiſtorique,

ſi pourtant c'en eſt un ; nous examinerons le témoignage , nous diſcuterons l'autorité des Hiſtoriens, ſoit François, ſoit Eſpagnols; car les premiers , quoiqu'il s'agiſſe de l'Hiſtoire d'Eſpagne, ne ſont pas étrangers ici. Les intérêts de Blanche de Bourbon, & l'expédition de Du Gueſclin en Caſtille, rendent ce moment de l'Hiſtoire commun au deux Nations.

On peut réduire l'autorité de tous les Hiſtoriens François à celle du ſeul Froiſſart. C'eſt à lui qu'il faut remonter comme à la ſource; il étoit contemporain , il étoit fort inſtruit des événemens qu'il racontoit, & c'eſt de tous les Hiſtoriens de ces temps le plus digne de foi à tous égards. Il décrit avec beaucoup de ſageſſe & d'impartialité, cette révolution d'Eſpagne; il n'a point contre Dom Pèdre ce zèle emporté de quelques Hiſtoriens , & ſi l'on trouve dans ſon récit de quoi condamner Dom Pèdre , on peut y trouver auſſi des prétextes, & même des matériaux pour l'apologie de ce Prince.

Voici le réſultat de ce récit :

Froiſſart dit que Dom Pèdre *hayoit moult fort ſes frères bâtards..... & volontiers par pluſieurs fois les euſt mis à fin & décollés , s'il les euſt tenus.*

Mais comme il n'explique pas les motifs

de cette haine, il eſt difficile d'établir ſur ce peu de mots un caractère.

Il l'accuſe enſuite d'avoir fait périr la mère de ſes frères, d'avoir auſſi condamné à la mort ou à l'exil *pluſieurs hauts Barons du Royaume, d'avoir fait mourir encore une très-bonne Dame & ſainte, qu'il avoit eüe à femme, c'eſt à ſavoir Madame Blanche, fille au Duc de Bourbon Pierre, & ſœur germaine à la Royne de France, & à la Comteſſe de Savoye.*

Voilà des accuſations graves; mais Froiſſart ne prend rien ſur lui, & n'affirme rien; il n'allègue que les bruits publics (*ſi comme commune Renommée couroit*).

C'eſt auſſi ſur la foi de la renommée qu'il l'accuſe d'intelligence & d'alliance avec les Mahométans, crime qui paroiſſoit encore monſtrueux au peuple, quoique dès-lors fort commun, & avec lequel la politique s'eſt tant familiariſée depuis. La précaution que prend Froiſſart d'atteſter ſur tous ces points la commune renommée, ſemble annoncer un doute; du moins les Apologiſtes de Dom Pèdre peuvent le prétendre.

On craignoit, dit Froiſſart, *qu'il ne violât les Egliſes: car il leur tollut leurs rentes & leurs revenues, & tenoit les Prélats de Sainte Egliſe en priſon.*

On ſait aujourd'hui qu'il y a des cas où on peut très-légitimement ſaiſir les revenus Eccléſiaſtiques, & arrêter même des Prélats ; mais étoit-on dans ces cas-là ? Au reſte, le ſeul fait étoit alors un acte d'impiété qui faiſoit horreur, & on ne diſtinguoit, on n'exceptoit aucun cas.

C'eſt de ſon chef, & ſans aucune reſtriction, ni aucune formule de doute que Froiſſart repréſente Dom Pèdre comme univerſellement haï pour ſes injuſtices & ſes cruautés ; il raconte même, & toujours de ſon chef, que quand Dom Pèdre vint à Bordeaux implorer le ſecours du Prince Noir, des gens ſages, du Conſeil de ce Prince, lui repréſentèrent que Dom Pèdre avoit mérité ſon ſort, & qu'on ne devoit point prendre la défenſe d'un Roi ſi coupable ; ils ajoutoient : *d'un Roi excommunié.* Le Prince Noir convient des deux points, ſur-tout des crimes de Dom Pèdre ; mais il ſe détermine à le ſecourir par un motif juſte & noble : » *C'eſt*, dit-il, *qu'il ne nous ſemble pas choſe convenable, qu'un Bâtard tienne un Royaume à héritage, & qu'il boute hors de ſon Royaume un ſien frère, & hoir de la terre par bon & loyal mariage : & tous Rois ou enfans de Rois ne le doivent nullement conſentir, car c'eſt un moult grand préjudice contre l'Eſtat Royal.*

Ainſi c'étoit la querelle commune de tous les Rois que le Prince Noir vengeoit en s'armant pour un Roi, qu'il jugeoit lui-même peu digne du Trône.

Froiſſart ne diſſimule point l'ingratitude & l'infidélité de Dom Pèdre envers le Prince Noir; mais quoiqu'il ait toujours peint ce Roi comme coupable, & qu'il ait toujours parlé avec éloge de Tranſtamare, le récit qu'il fait de la mort de Dom Pèdre, rend Dom Pèdre intéreſſant, & Tranſtamare odieux.

Voilà ce qui réſulte de Froiſſart, & des Hiſtoriens François qui l'ont ſuivi. Les Auteurs Eſpagnols condamnent bien plus fortement Dom Pèdre, & détaillent davantage ſes crimes; mais ils peignent auſſi ſes malheurs.

Si le crime triomphant révolte, le crime puni contente & appaiſe; la pitié ſuccède naturellement à la juſtice ſatisfaite: la pitié, comme toutes les paſſions, a ſes ſophiſmes & ſes erreurs; elle tend toujours à juſtifier celui pour qui elle s'intéreſſe; on ne le hait plus, on le plaint; on cherche à le trouver innocent, ſans ſonger que c'eſt inculper les Juges qui l'ont condamné, les Hiſtoriens qui l'ont flétri; que c'eſt mal-à-propos, & ſouvent injuſtement multiplier les coupables. Au contraire, le crime qui a proſpéré, ne trouve

point d'Apologiſtes après la mort. Le plus grand amour du paradoxe n'a pu faire élever une ſeule voix en faveur de Frédégonde, parce qu'elle eſt morte ſur le Trône, en foulant aux pieds ſes victimes ; la malheureuſe Brunehaut a trouvé de zélés Défenſeurs, parce qu'une mort cruelle a expié ſes attentats. Dom Pèdre, aſſaſſiné par ſon frère, devoit auſſi trouver des Défenſeurs ; il en a eu, & non-ſeulement dans ce ſiècle, preſque auſſi décrié pour l'eſprit paradoxal, que vanté pour l'eſprit philoſophique, mais même dans des temps très-antérieurs. Ferreras, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire d'Eſpagne, déſigne & réfute quelques-uns de ces anciens Apologiſtes ; il parle de deux deſcendans (1) de Pierre le Cruel, Dom François & Dom Diègue de Caſtille, qui, dans des écrits apologétiques en faveur de ce Prince, citent ſon hiſtoire écrite par Dom Jean de Caſtro, Evêque de Jaen, & d'autres Ouvrages favorables à Pierre, & pareillement inconnus. Pierre Lopez d'Ayala, dont nous avons une hiſtoire très-détaillée du même Prince, mais écrite dans un eſprit tout différent, a été accuſé de partialité contre Dom Pèdre. En effet, il avoit été

(1) Par des Bâtards.

proſcrit autrefois par ce Prince, & ayant échappé à ſa colère par un bonheur bien rare, il avoit depuis été Grand-Chancelier de Caſtille, ſous les Succeſſeurs de Tranſtamare ; cependant l'hiſtoire d'Ayala eſt parvenue juſqu'à nous, & celle de Jean de Caſtro eſt tellement oubliée, que Ferreras n'oſe décider qu'elle exiſte dans quelque coin de Bibliothèque. La raiſon de cette différence eſt aiſée à deviner; c'eſt que le récit d'Ayala s'eſt trouvé plus conforme aux monumens de l'Hiſtoire, à la notoriété publique, à la tradition conſtante, qui perpétuoit d'âge en âge le ſouvenir des cruautés de Dom Pèdre par l'horreur qu'elles avoient inſpirée, & le ravage qu'elles avoient fait, enfin à l'Hiſtoire de toutes les Nations, tant Eſpagnoles qu'Etrangères, ſur leſquelles les actions de Dom Pèdre avoient eu de l'influence, & qui en avoient eu ſur lui. La mémoire de Dom Pèdre s'étoit conſervée comme celle des fléaux célèbres ; il étoit impoſſible que ſes apologies ſe ſoutinſſent. Ayala a été ſuivi par Alphonſe de Carthagène & Rodéric Sanche d'Areval, qui écrivoient dans le ſiècle ſuivant ; par Lopez de Zuniga, Garibay, Marmol, Taraphe, Chanoine de Barcelone, Zurita, Auteur de l'Hiſtoire d'Aragon, qui vivoient dans le ſeizième ſiècle ; par Mariana

& Ferreras, qui vivoient dans le dix-ſeptième, & par la foule des Hiſtoriens de tous les temps, de toutes les Nations, & de toutes les Langues. Enfin, le témoignage de l'Hiſtoire contre Pierre le Cruel, étoit ſi conſtant & ſi uniforme, qu'il falloit peut-être, pour oſer l'infirmer, toute l'autorité que donnoit la gloire, & tous les avantages que donnoit la Philoſophie à l'illuſtre Auteur de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.

Il combat ce témoignage de l'Hiſtoire par des conjectures philoloſophiques; il inſinue que les premiers Hiſtoriens de Dom Pèdre, écrivant ſous Tranſtamare & ſes ſucceſſeurs, ont pu, ſelon l'uſage, flatter le vainqueur & flétrir le vaincu. C'eſt ainſi que les tardifs Apologiſtes de Brunehaut ont prétendu que tous les Chroniqueurs intermédiaires, corrompus par les préſens, ou intimidés par la puiſſance de Clotaire II & de ſes ſucceſſeurs, avoient pu dénaturer entièrement l'Hiſtoire & ſacrifier la mémoire d'une Reine innocente aux intérêts de ſes oppreſſeurs. Ils l'ont pu ſans doute; mais qui nous dira s'ils l'ont fait? On a répondu avec raiſon aux Apologiſtes de Brunehaut :

1.° Que cette licence de conjecturer au haſard ſans aucun fondement, ſans le moindre commencement

mencement de preuve, renverſeroit toute l'Hiſtoire ; les Auteurs qui écrivoient dans les temps de la République Romaine, ont peut-être calomnié les Tarquins ; ils ont peut-être, pour les rendre odieux, inventé l'Hiſtoire de Lucrèce, & celle de la femme de Tarquin, écraſant ſous ſon char le cadavre de ſon père. Ceux qui ont écrit ſous les Empereurs, ont peut-être éxagéré les diviſions du Sénat & du Peuple, des Patriciens & des Plébéiens dans les temps de la République ; ils ont peut-être inventé les maſſacres publics, ordonnés par Marius & par Sylla, pour faire ſentir les inconvéniens du pouvoir partagé, les avantages de l'autorité réunie. Néron & Vitellius ne ſont peut-être décriés, que parce que Veſpaſien, Titus, & leurs ſucceſſeurs, ont dirigé contre eux la plume des Hiſtoriens ; ainſi on ne pourra plus rien croire, & un Pyrrhoniſme deſtructeur anéantira toutes les vérités hiſtoriques.

2°. On a demandé aux Apologiſtes de Brunehaut, d'où ils connoiſſoient cette Reine, d'où ils ſavoient ſeulement qu'elle eût exiſté ? s'ils pourroient écrire ſon Hiſtoire ſans le ſecours de ces mêmes Chroniqueurs, dont il leur plaît de rejeter le témoignage ? Avons-nous découvert quelque monument, quelque

titre échappé aux ravages du temps, qui démente leur récit, ou qui du moins le rende ſuſpect ? Si nous ne connoiſſons que par eux Brunehaut & ſon Hiſtoire, conſentons donc de la connoître telle qu'ils l'ont connue, telle qu'ils nous l'ont répréſentée. Si le haſard faiſoit que tous les Hiſtoriens, ſoit volontairement, ſoit ſans deſſein, & ſeulement en ſe copiant les uns les autres, ſe fuſſent comme accordés pour tromper la poſtérité, il faudroit bien que la poſtérité fût trompée, que le menſonge tînt lieu de la vérité ; ce ſeroit un mal ſans remède, ou plutôt ce ne ſeroit pas un mal, puiſqu'il ſeroit ignoré. Tout cela eſt évident. Ne veut-on que propoſer des objections contre la certitude de l'Hiſtoire en général ? on peut ſuppoſer tout ce qu'on voudra, & voir par-tout le menſonge ſubſtitué à la vérité. Compte-t-on l'Hiſtoire pour quelque choſe ? rejette-on le Pyrrhoniſme indéfini, & ſe contente-t-on de prendre contre le menſonge les précautions que fourniſſent les règles de la critique ? en ce cas, lorſque le témoignage de l'Hiſtoire eſt uniforme, lorſqu'aucune circonſtance connue ne l'infirme, ni ne le décrédite, lorſque les faits n'ont aucune impoſſibilité métaphyſique, phyſique ou morale, ils doivent paſſer pour vrais, ou

du moins pour prouvés, ce qui n'eſt pas toujours la même choſe.

Tout ce qu'on a dit, en répondant aux Apologiſtes de la Reine Brunehaut, s'applique de ſoi-même aux Apologiſtes de Pierre le Cruel. Connoiſſez-vous ce Prince par une autre voie que par le récit des Hiſtoriens, qui tous l'ont diffamé ? en ce cas, peignez-le comme il vous plaira ? Ne le connoiſſez-vous que par eux ? tenez-vous en donc à leur témoignage.

On a voulu dire que Tranſtamare & ſes Succeſſeurs avoient fait périr tous les Ouvrages où Dom Pèdre étoit peint avantageuſement, & qui auroient pu déſabuſer la poſtérité ſur ſon compte ; mais outre qu'en général ce projet de tarir ou d'infecter les ſources de l'Hiſtoire, eſt impraticable, & que, comme dit Tacite, en parlant des écrits de Crémutius Cordus (1), il n'y a que des inſenſés qui croient pouvoir étouffer ainſi pour les ſiècles futurs la voix libre de la vérité, l'état où étoit alors l'Eſpagne, rendoit un tel projet encore plus extravagant & plus impraticable.

L'Eſpagne, diviſée aujourd'hui en deux

(1) *Quò magis ſocordiam eorum inridere libet, qui præſenti potentiâ credunt extingui poſſe etiam ſequentis ævi memoriam.* Annal. l. 4. cap. 36.

ſeuls Royaumes, dont l'un ſans proportion avec l'autre, y a long-temps été réuni, & ſeroit toujours prêt à l'être, s'il n'étoit maintenu par la balance générale, l'Eſpagne étoit diviſée alors en cinq petits Etats, à-peu-près égaux, dont quatre, ſavoir la Caſtille, l'Arragon, le Portugal & la Navarre, étoient poſſédés par des Princes Chrétiens, & le cinquième, ſavoir le Royaume de Grenade, par un Prince Mahométan (1). Or, ſi l'Europe, diviſée aujourd'hui en preſque tous grands Etats, dont chacun ſuffit pour abſorber chez ſoi tous les ſoins du Gouvernement, dont chacun pourroit ſe ſuffire à lui-même, & ſubſiſter par ſes propres forces, dont les intérêts d'ailleurs & l'influence reſpective doivent, pour ainſi dire, avoir une divergence, & par conſéquent éprouver un affoibliſſement proportionné à l'étendue de ces mêmes Etats, & à la diſtance de leurs Capitales; ſi l'Europe, ainſi compoſée, ne forme cependant qu'une famille par la réunion plus factice que néceſſaire des intérêts, & par l'action continuelle de la politique générale; s'il en réſulte que l'Hiſtoire d'un de ces Etats devient celle de tous les autres; combien cet effet devoit-il être plus conſidérable & plus ſenſible entre

(1) Les Rois de Grenade étoient tributaires & vaſſaux en quelque ſorte de la Caſtille.

quatre ou cinq petits Etats, dont les Cours ainſi rapprochées agiſſoient les unes ſur les autres, non-ſeulement par des intérêts généraux, mais par des intrigues directes, & par des paſſions très-animées ; entre des Etats, dont les Chefs, accoutumés à régler leurs affaires enſemble dans des entrevues, alors très-fréquentes, ſe connoiſſoient, ſe haïſſoient perſonnellement, étoient liés par une multitude de nœuds, ſource de droits, de prétentions & de diſcordes ! L'Héritier préſomptif d'une Couronne l'étoit auſſi d'une autre, & appartenoit ainſi à pluſieurs Etats à la fois, par des titres également ſacrés. Dom Pèdre étoit petits-fils du Roi de Portugal ; les Infans d'Arragon, ſes couſins, étoient ſes héritiers ; après eux, c'étoit l'Infant de Portugal, ſon oncle ; le Roi de Navarre étoit parent de tous ces Princes. Ces nœuds exiſtent de même aujourd'hui entre les Grands Souverains de l'Europe, mais relâchés par l'éloignement, par le défaut de liaiſon, & l'indifférence qui en eſt la ſuite, au lieu qu'ils étoient reſſerrés chez les Rois de l'Eſpagne, par le voiſinage, par le jeu des affections favorables ou contraires, par tous les avantages & les inconvéniens d'une liaiſon ſuivie. Ces petits Etats ſe pénétroient intimement dans tous leurs points ;

rien de ce qui intéreſſoit l'un, ne pouvoit être étranger aux autres ; ainſi l'hiſtoire de l'un étoit néceſſairement, & ſur tous les objets, l'hiſtoire de tous les autres. Qu'auroit donc pu gagner l'autorité à ſupprimer, ou à corrompre en Caſtille des monumens hiſtoriques, qui ſe ſeroient reproduits dans l'Hiſtoire de tous les autres Etats voiſins ? L'Eſpagne étoit alors ce que la France avoit été du temps des partages de la première Race. Les quatre Rois Chrétiens de l'Eſpagne étoient exactement ce qu'avoient été les quatre fils de Clovis, & les quatre fils de Clotaire I, dont l'hiſtoire eſt abſolument inſéparable.

Ce que les Hiſtoriens ont rapporté de Dom Pèdre, n'a rien qui choque la vraiſemblance, & qui ne ſoit dans l'ordre des poſſibilités communes ; une funeſte expérience nous a trop appris qu'un Prince cruel n'eſt pas un être qui ſoit hors de la Nature ; c'eſt un monſtre ſans doute, mais les monſtres entrent dans l'ordre naturel. » On nous répréſente Dom Pèdre, dit » M. de Voltaire, comme un tigre altéré du » ſang humain, & qui ſentoit de la joie à le » répandre. Un tel caractère eſt bien rare- » ment dans la Nature. Les hommes ſangui- » naires ne le ſont que dans la fureur de la ven- » geance, ou dans les ſévérités de cette po- » litique atroce, qui fait croire la cruauté né-

» ceſſaire ; mais perſonne ne répand le ſang » pour ſon plaiſir «.

Hélas ! plût à Dieu ! Cette opinion eſt ſans doute la plus humaine, la plus honnête, &, ſi l'Hiſtoire le permettoit, il ſeroit bien doux de croire que la Nature n'a pas le pouvoir de produire, ni l'Habitude celui de former des hommes cruels & ſanguinaires. Mais ſi l'Hiſtoire de Phalaris eſt vraie, ce Tyran d'Agrigente prenoit du plaiſir à entendre les malheureux qu'il faiſoit brûler dans un taureau d'airain, imiter par leurs cris les mugiſſemens de cet animal ; Caligula, qui, en contemplant les graces de Cœſonia, s'occupoit & s'applaudiſſoit du pouvoir qu'il avoit de faire tomber d'un ſeul mot à ſes pieds une ſi belle tête, Caligula qui faiſoit écrire ſes Edits du caractère le plus fin, & qui les faiſoit afficher hors de la portée des yeux, pour qu'on ne pût les lire, & que l'ignorance, en multipliant les contraventions, multipliât les ſupplices ; Néron qui fit périr ſa mère, dont même il n'avoit rien à craindre, Néron qui ſemble avoir été le modèle de Dom Pèdre ; Charles le Mauvais, ſon contemporain & ſon ami ; Chriſtiern, le Néron du Nord ; notre Louis XI qui aſſiſtoit aux exécutions de Juſtice, & qui encourageoit à haute voix les bourreaux ; tant d'autres que

nous paſſerons ſous ſilence, pour ne pas groſſir cette affreuſe liſte, étoient des hommes qui répandoient le ſang pour leur plaiſir. Nous ne parlons ici ni des Sauvages qui mangent leurs ennemis vaincus, ni de ces autres Sauvages, de ces Deſpotes d'Aſie & d'Afrique, qui, pour exercer leur adreſſe, prennent plaiſir à faire voler des têtes, ſous prétexte que ce ſont des têtes d'eſclaves, comme s'il devoit y avoir des eſclaves, & comme ſi ceux qu'on appelle ainſi n'étoient pas des hommes! & M. de Voltaire ne nous apprend-il pas que le Czar Pierre I, ce réformateur de ſa Nation, ne put ſe réformer lui-même ſur cet article? Dira-t-on, après cela, que les Caligulas & les Nérons étoient foux? Oui, ſans doute, ils l'étoient; mais leur folie étoit d'aimer à verſer le ſang, leur maladie étoit la cruauté; on verra que c'étoit auſſi la maladie de Dom Pèdre.

M. de Voltaire n'entreprend point de nier toutes les violences de ce Prince; il auroit trop d'Hiſtoriens à démentir, trop de faits à renverſer ou à expliquer d'une manière forcée; mais il cherche à l'excuſer par les circonſtances, il accuſe de ces violences les factions des Grands, & les révoltes du peuple, au lieu que ce furent ces violences mêmes qui je-

tèrent les Grands dans le déſeſpoir, & qui forcèrent le peuple à la révolte. Comme c'eſt ſur cette tranſpoſition de la cauſe & de l'effet que roule en général l'apologie de Dom Pèdre, rétabliſſons les principaux faits dans leur ordre véritable, & voyons qui de Dom Pèdre ou du peuple fut l'aggreſſeur.

Dom Pèdre étoit fils unique d'Alphonſe XI, Roi de Caſtille, & de Marie de Portugal, fille d'Alphonſe IV, Roi de Portugal. Dom Pèdre, à la mort de ſon père, monta ſur le Trône de Caſtille ſans obſtacle. Il n'avoit pas encore ſeize ans, & l'autorité reſta quelque temps entre les mains de Marie de Portugal, ſa mère, & de Dom Jean Alphonſe d'Albuquerque, ſon Gouverneur, couſin-germain de la Reine mère (1). Le Roi de Caſtille, Alphonſe XI, avoit négligé la Reine ſa femme pour Eléonore de Guzman, qui lui avoit donné pluſieurs fils, dont Henri de Tranſtamare étoit l'aîné, & dont les principaux après lui étoient Dom Frédéric, Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacques, D. Tello & D. Sanche. Le Roi leur père les avoit comblés de biens & d'honneurs, & ils étoient devenus pour Dom Pèdre un objet d'inquiétude & de ja-

(1) Le Père d'Albuquerque étoit fils naturel de Denis, Roi de Portugal, aïeul de la Reine de Caſtille.

louſie. La mort d'Alphonſe XI fut un coup de foudre pour leur mère & pour eux. Cependant ils ſuivirent leur devoir, & ſe rangèrent auprès du Roi leur frère ; ils reſtèrent à la Cour dans l'obéiſſance & dans le reſpect, & ne la quittèrent que quand ils virent leur liberté, leur vie même menacée. Eléonore de Guzman, qui auroit pu ſe mettre en sûreté dans la forte place de Medina-Sidonia qui lui appartenoit, aima mieux montrer ſa ſoumiſſion, en venant à la Cour ; elle fut arrêtée à Séville, & bientôt après elle fut étranglée dans le Palais, ſous les yeux de la Reine mère & du jeune Roi. Telles furent les prémices du règne de Dom Pèdre. Ce premier crime eſt vil & atroce ; mais il faut moins ſans doute l'imputer à Dom Pèdre, trop jeune alors pour en ſentir l'horreur, qu'à Marie de Portugal, ſa mère, dont l'orgueil ne pouvoit pardonner à une Rivale de lui avoir enlevé avec le cœur du Roi ſon mari, le crédit & la puiſſance qu'une femme ne peut avoir, que quand elle eſt aimée, & ne recherche que quand elle n'aime pas. Il en coûta cher dans la ſuite à Marie de Portugal, pour avoir ainſi accoutumé ſon fils à répandre le ſang.

On avoit feint d'être alarmé de ce que Henri de Tranſtamare, dans le temps où ſa mère

étoit priſonnière, avoit, par le conſeil même de ſa mère, conclu ſon mariage avec la ſœur de Dom Ferdinand Emanuel, Prince du Sang. Ce mariage avoit été réſolu du vivant d'Alphonſe XI ; il étoit très-aſſorti, le Gouvernement le plus ſoupçonneux ne pouvoit en prendre aucun ombrage ; rien de plus ordinaire dans toutes les Cours que ces alliances des Bâtards des Rois avec des Cadets de la Maiſon Royale. Le vrai motif de l'oppoſition de la Cour étoit cette haine qui animoit Marie de Portugal contre la Maîtreſſe & les Bâtards de ſon mari.

Une cruauté, telle que celle qu'on venoit d'exercer à l'égard d'Eléonore de Guzman, en annonçoit & en entraîna beaucoup d'autres. Les amis de cette infortunée furent les victimes de leur attachement pour elle, ou de la foibleſſe ſi commune qui leur avoit fait préférer une Maîtreſſe toute-puiſſante à une Reine négligée.

Ce fut alors que Tranſtamare & ſes frères quittèrent une Cour où leur mère venoit d'être immolée, où leur propre vie étoit en danger ; ils prirent les armes, ils les quittèrent ; les injuſtices, les fureurs, les cruautés du Roi les obligèrent plus d'une fois de les reprendre. Si rien ne peut juſtifier la révolte contre le Souverain légitime, il eſt juſte

d'obſerver du moins qu'ils avoient leur mère à venger, & leur vie à défendre.

Ce fut au Roi de Portugal, aïeul de Dom Pèdre, & père de la Reine Marie, que Henri de Tranſtamare alla demander un aſyle & juſtice de l'aſſaſſinat de ſa mère. Le Roi de Portugal fit rougir ſa fille & ſon petit-fils de leur crime, & réconcilia Tranſtamare avec eux, autant qu'on peut réconcilier en pareil cas.

Dom Pèdre tomba dangereuſement malade; on déſeſpéra de ſa vie; il alloit mourir ſans enfans, on ſongea au choix d'un Succeſſeur, & les Grands ſe partagèrent.

Nous avons eu occaſion d'obſerver ailleurs (1) que les pays privés des avantages de la Loi Salique n'ont preſque aucune règle fixe pour la ſucceſſion au Trône, incertitude qu'on peut regarder comme la ſource de tous les maux politiques. A la mort d'Alphonſe X, Roi de Caſtille, Sanche IV, ſon fils puîné, biſaïeul de Dom Pèdre, avoit uſurpé la Couronne ſur les La Cerda, ſes neveux, fils de ſon frère aîné Ferdinand de La Cerda, ſous prétexte que ce Prince étoit mort avant Alphonſe X, ſon père, & que la répréſentation n'avoit

(1) Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, *paſſim*.

point lieu en Eſpagne, même en ligne directe, uſage contraire à celui de toutes les Nations. Les La Cerda, toujours mal ſervis par les conjonctures, avoient toujours vainement réclamé leurs droits. Alphonſe, l'aîné des deux fils de Ferdinand de La Cerda, nommé Alphonſe le *Déshérité*, diſputa long-temps ſa Couronne, & fut obligé enfin de ſouſcrire aux arrangemens qui l'en privèrent ; il laiſſa deux fils, Louis & Charles. Ce dernier fut Connétable de France, ſous le Roi Jean ; c'eſt lui que Charles le Mauvais, Roi de Navarre, fit aſſaſſiner dans ſon lit, au Château de Laigle en 1354. Louis eut pour fils Jean de La Cerda, qui vivoit dans le temps dont nous parlons. On verra dans la ſuite quel fut ſon ſort. Le ſecond des fils de Ferdinand de La Cerda, nommé Ferdinand comme lui, épouſa l'Héritière de la Maiſon de Lara, branche de la Maiſon Royale, qui poſſédoit en Eſpagne des biens immenſes, entr'autres la Province de Biſcaye, & la Principauté de Lara. De ce mariage naquit Jean de La Cerda-Lara, qui portoit le nom de Lara, comme héritier de cette Maiſon, dont il n'étoit que par ſa mère. La mort prochaine de Dom Pèdre paroiſſant une conjoncture favorable, pour rendre enfin juſtice aux La Cerda, ce fut ſur ce Jean de Lara, que plu-

ſieurs Grands jetèrent les yeux, quoiqu'il ne fût que de la branche cadette de La Cerda, ſoit qu'on regardât la branche aînée comme ayant été *déshéritée* dans la perſonne d'Alphonſe ſon Chef, qui avoit reconnu pour Roi Alphonſe XI, père de Dom Pèdre, ſoit que Jean de Lara parût plus en état de gouverner que les Princes de la branche aînée.

Mais il reſtoit pluſieurs Princes, iſſus de l'Uſurpateur Sanche IV, & dont le temps & les événemens ſembloient avoir légitimé les droits. Les plus voiſins de la Couronne & les plus proches héritiers de Dom Pèdre étoient les Infans d'Arragon du ſecond lit.

Alphonſe IV, Roi d'Arragon, après avoir eu pluſieurs enfans d'un premier mariage, avoir épouſé en ſecondes noces Eléonore de Caſtille, ſœur d'Alphonſe XI, & tante de Dom Pèdre, dont il avoit eu les Infans Dom Ferdinand & Dom Juan. Après la mort d'Alphonſe IV, Dom Pèdre, dit Pierre *le Cérémonieux*, l'aîné des fils du premier lit, étant monté ſur le trône, commença par dépouiller ſes frères du ſecond lit, de leurs apanages; & par la perſécution qu'il leur fit ſouffrir, il les força d'aller avec leur mère, chercher un aſyle en Caſtille, auprès d'Alphonſe XI, leur oncle; ils y étoient à la mort de ce Monarque.

Ces deux Princes, traités en Arragon, comme les fils d'Eléonore de Guzman l'étoient en Caſtille, eurent une deſtinée pareillement flottante, tantôt faiſant la guerre à leur frère pour les intérêts de la Caſtille, preſque toujours ennemie de l'Arragon, tantôt ſe réconciliant avec lui; ayant au reſte la perſpective de ſuccéder également aux deux Couronnes. Dom Ferdinand, l'aîné de ces deux Princes, eut un parti conſidérable pendant la maladie de Pierre le Cruel, & en effet, les droits des La Cerda étant cenſés preſcrits, perſonne n'avoit plus de droit que Ferdinand.

Après les Infans d'Arragon venoient les droits de l'Infant de Portugal Dom Pèdre, oncle de Pierre le Cruel, & qui, par Béatrix de Caſtille ſa mère, étoit petit-fils de Sanche, qui avoit uſurpé le trône ſur les La Cerda. Il ne fut point queſtion de l'Infant de Portugal, en cette occaſion, pour ſuccéder au trône de Caſtille.

Mais Dom Ferdinand Emanuel, beau-frère de Tranſtamare, Prince du Sang fort éloigné, eut un parti, on ne ſait pourquoi. Il deſcendoit de Ferdinand III, quatrième aïeul de Pierre le Cruel. Perſonne ne ſongea ni à Tranſtamare ni à ſes frères. Tous les ſuffrages des Grands de la Nation ſe parta-

geoient entre Jean de Lara, l'Infant Ferdinant & Ferdinand Emanuel.

Mais les Rois n'aiment pas qu'on leur ſuccède ; Dom Pèdre, revenu à la vie, ne pardonna jamais, ni aux Grands d'avoir ſongé à ſon ſucceſſeur, ni à ces trois Princes d'avoir été nommés en cette occaſion. De quoi pouvoit-il ſe plaindre cependant, & quel tort avoit-on eu à ſon égard ? Lui avoit-on diſputé la Couronne ? Avoit-on voulu l'en dépouiller pour la rendre aux La Cerda qui pouvoient y prétendre ? On l'avoit vu mourant, on avoit ſongé à l'avenir ; il guérit, tout eſt ſoumis, tout obéit ſans regret. C'eſt trop vouloir s'élever au deſſus de la condition humaine, que de ne pouvoir ſouffrir de ſucceſſeur, & c'eſt trop s'abaiſſer au deſſous des bêtes féroces, que de haïr & d'opprimer ceux qui doivent nous ſuccéder.

Lara, perſécuté, menacé, eſt obligé de quitter la Cour ; la haine du Roi le pourſuit juſques dans la retraite. Tous les Hiſtoriens obſervent qu'une mort prématurée fut le partage des trois Princes déſignés dans le public pour ſuccéder à Dom Pèdre ; que Lara & Ferdinand Emanuel moururent ſubitement, auſſitôt après le rétabliſſement de Dom Pèdre, & l'Infant Ferdinand, quelques années après, comme

comme on le dira dans ſon temps. On n'a pas beſoin de chercher des crimes à Pierre le Cruel ; écartons, ſi l'on veut, les ſoupçons qui ſe préſentent, & que tous les Hiſtoriens préſentent ſur ces deux morts ſi promptes ; mais Dom Pèdre lui-même n'a pas voulu qu'on pût ne le pas ſoupçonner ; l'acharnement avec lequel on le vit, à la mort de Jean de Lara, pourſuivre ſon fils, âgé de deux ans, & qui ne pouvoit avoir d'autre crime que ſon nom, prouva bien que la mort du père avoit été l'ouvrage de la haine & de la politique. Dom Pèdre employa, dans cette conjoncture, toutes les reſſources de la violence & de l'artifice, pour ſe ſaiſir de la perſonne de cet enfant ; il ne lui échappa qu'avec peine, par les ſoins courageux & prudens de Mincia ſa Gouvernante, qui s'enfuit avec lui dans la Biſcaye ; elle ne le ſauva pas pour long-temps ; il mourut au bout de quelques jours, toujours pourſuivi par Dom Pèdre, qui fit arrêter Jeanne & Iſabelle de Lara ſes ſœurs, & s'empara de tous les domaines de cette Maiſon.

Garcilaſſo de la Véga, un des plus grands Seigneurs & des plus grands Capitaines du Royaume, fils d'un premier Miniſtre d'Alphonſe XI, maſſacré dans une ſédition, pour avoir ſervi ſon maître avec zèle, étoit un

Sujet qu'on ne pouvoit trop accueillir ni trop honorer. Dom Pèdre le mande au Palais ; la Reine-Mère, qui commençoit à ſe repentir d'avoir donné à ſon fils l'exemple de la cruauté, fait avertir Garcilaſſo de ne point venir. N'ayant rien à ſe reprocher, il croit n'avoir rien à craindre ; il arrive, il eſt aſſaſſiné dans l'appartement du Roi. Son crime étoit d'avoir la faveur du Peuple. Les Tyrans, qui ſe ſentent haïs, craignent & haïſſent ceux qui ſavent ſe faire aimer ; de plus, Garcilaſſo avoit eu des liaiſons d'amitié avec Jean de Lara ; il étoit du nombre des Grands, qui vouloient, au défaut de Dom Pèdre, rappeler les La Cerda au Trône. Comment ne pas ſoupçonner l'aſſaſſin de Garcilaſſo, le perſécuteur des enfans de Jean de Lara, d'avoir été l'empoiſonneur de Jean de Lara & de Ferdinand Emanuel ?

Ces violences produiſirent leur effet naturel ; on s'alarma, on ſe révolta ; les La Cerda ſe liguèrent avec les Bâtards d'Alphonſe XI ; la guerre civile s'alluma. Dom Pèdre étoit encore plus incapable de foibleſſe ou de crainte, que de pitié ; la ſoumiſſion ne l'appaiſoit point, la réſiſtance l'irritoit ; il ne lui manqua aucun moyen d'être terrible & funeſte ; de grands talens ſecondoient ſes fureurs ; une valeur brillante ſe joignoit en lui à la férocité ; actif,

habile, intrépide, infatigable, il eût été un Héros, s'il n'eût été un monſtre. Il pourſuit les Rebelles, il les aſſiége dans Aguilar, & pendant que le dévot Alphonſe Coronel qui commandoit contre lui dans cette Place, étoit dans l'Egliſe, au lieu d'être ſur la brèche, & entendoit la meſſe, au lieu de donner des ordres néceſſaires dans un danger preſſant, il force la Place, & fait couler le ſang de ſes ennemis ſur les échafauds. Alphonſe Coronel eut auſſi la tête tranchée; il étoit beau-père de Jean de La Cerda.

L'Apologiſte de Dom Pèdre convient que ce Prince rendit ſa victoire inhumaine, & qu'il ne pardonna guère: il eſt affreux de ne ſavoir point pardonner; mais le comble de l'horreur eſt de punir ſur les autres ſes propres crimes; Pierre, en forçant à la révolte ſes ſujets & ſes proches, par ſes violences & ſes injuſtices, étoit bien sûr d'avoir toujours à punir, & à ſe venger.

Alphonſe d'Albuquerque, ſon Gouverneur, avoit trop careſſé ſes vices naiſſans, ſoit qu'il crût dangereux de combattre un tel caractère, ſoit qu'il aimât mieux en profiter que de le corriger. Il paroît, en effet, que pour affermir ſon autorité perſonnelle, il flatta le caractère deſpotique de ſon élève, & que, pour

accabler ſes propres ennemis, il laiſſa un libre cours à ſon humeur ſanguinaire. Il fit plus de tort encore & au Royaume & à Dom Pèdre, & à lui-même, en favoriſant la paſſion de ce Prince pour Marie de Padille, qui fut, ſous le règne de Pierre le Cruel, ce qu'Eléonore de Guzman avoit été ſous le règne d'Alphonſe XI, & qui cauſa bien plus de troubles, parce qu'avec un caractère plus pervers, elle gouverna un caractère plus féroce. Padille étoit attachée à Iſabelle, femme d'Albuquerque; il engagea Hineſtroſa, oncle de Padille, à la livrer lui-même au jeune Roi; ce fut le commencement de la fortune d'Hineſtroſa, qui bientôt éclipſa celle d'Albuquerque. Celui-ci eſpéroit, dit-on, adoucir par l'amour l'ame atroce de Dom Pèdre; mais l'amour qui donne du caractère à ceux qui n'en ont pas, ſe plie aux caractères qu'il trouve établis; il devient féroce dans un cœur féroce. L'amour de Dom Pèdre fut celui des lions & des tigres; & Albuquerque, qui, ſuivant la politique toujours malheureuſe des Miniſtres ambitieux, avoit bien moins cherché à l'adoucir par l'amour qu'à l'amollir par les voluptés, pour l'éloigner des affaires, prépara comme eux ſa propre diſgrace par les moyens mêmes qu'il prenoit pour perpétuer ſon empire. Padille, d'abord

protégée par Albuquerque, fut bientôt en état de le protéger lui-même, & alors elle ne le voulut plus. Jalouſe de régner ſeule, elle s'empreſſa de renverſer le crédit de la Reine-Mère, & celui d'Albuquerque. Ce Miniſtre, autrefois tout-puiſſant, ſe voyant négligé, devint bientôt un mécontent; dès-lors il fut ſuſpect, puis odieux.

Le moment où Pierre s'enflammoit pour Padille, étoit le même, où, ſur les inſtances des Etats, il ſe déterminoit à épouſer Blanche de Bourbon, l'une des plus belles Princeſſes de ſon temps, & dont la beauté étoit le moindre charme. On la vit avec tranſport arriver en Eſpagne; on ne pouvoit comprendre que le cœur de ſon mari pût lui échapper; on eſpéroit qu'elle lui inſpireroit ſes vertus douces & aimables; mais Padille rempliſſoit ſeule cette imagination ardente, & n'y laiſſoit point alors de place pour un nouvel objet; Dom Pèdre n'eut jamais pour Blanche de Bourbon qu'une indifférence, que l'artificieuſe Padille changea aiſément en haine. L'Eſpagne admira l'aveuglement de ſon Roi, & en chercha la cauſe hors de l'ordre naturel, dans les preſtiges de la Magie. Albuquerque ayant eſſayé de ramener Dom Pèdre à une épouſe ſi digne de ſa tendreſſe, vit qu'en voulant ouvrir les yeux

à ſon élève, il ne faiſoit qu'offenſer les oreilles de ſon Maître ; il penſa mourir de la main de ce Prince furieux. Il quitta la Cour, & alla chercher un aſyle en Portugal. Dom Jean Nunnèz de Prado, ſon ami, Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, ſe réfugia en Aragon ; le Roi l'invite à revenir ſur ſa parole Royale, qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal ; il arrive, on l'arrête, & il eſt aſſaſſiné en priſon, parce que Padille vouloit procurer à Dom Diègue de Padilla ſon frère, la Grande-Maîtriſe de Calatrava.

La fureur inquiète de Dom Pèdre ne put laiſſer Albuquerque tranquille dans ſa retraite ; après avoir vainement ſollicité le Roi de Portugal de le lui livrer, il ordonne à d'Albuquerque de venir rendre compte du maniement des Finances dont il avoit été chargé ; mais quand Pierre le Cruel demandoit un compte, qui eût oſé le lui rendre ? La réponſe d'Albuquerque fut un refus, accompagné d'un défi, pour quiconque oſeroit l'accuſer de malverſation, manière trop Chevalereſque de juſtifier une adminiſtration auſſi délicate que celle des Finances, ſous un Roi mineur. Albuquerque, quoiqu'il ne fût pas ſans mérite, n'avoit vraiſemblablement ni les vertus de Burrhus, ni les talens de Sénèque ; mais Dom

Pèdre avoit les vices de Néron, & Albuquerque qui le connoiſſoit, avoit d'ailleurs devant les yeux le ſort de Prado ſon ami. Les biens d'Albuquerque ſont confiſqués, & ſes emplois partagés entre Hineſtroſa, oncle de la Favorite, & le Juif Samuel Lévi, qu'elle protégeoit.

Elle voulut encore procurer à un autre de ſes frères la Grande-Maîtriſe de S. Jacques, poſſédée par Dom Frédéric, propre frère de Dom Pèdre, & par conſéquent ſon ennemi. C'étoit un des frères puînés de Tranſtamare, ou plutôt ſon frère jumeau. Il fut aiſé de lui ſuppoſer des crimes d'Etat; il en eſt tant ſous les Tyrans! Il fut dépoſé juridiquement, & Dom Garcie de Padilla de Villagera, frère de la Favorite, fut élu en ſa place, car cette violence prit la forme d'une élection libre. Quand l'injuſtice eſt manifeſte, & l'intention évidemment vicieuſe, l'obſervation des formes n'eſt qu'un outrage de plus fait à l'humanité. Toute cette conduite de Dom Pèdre eſt le grand ſecret d'être détrôné. Albuquerque fit une ligue avec les La Cerda & les Princes bâtards, dont il avoit été l'oppreſſeur; les Princes d'Aragon y furent attirés avec le temps. La plupart des Grands prirent parti pour eux; la Reine d'Aragon, tante de Dom

Pèdre, la Reine-Mère elle-même se mirent à leur tête, tant Dom Pèdre avoit l'art d'aliéner tous les cœurs, & de réunir contre lui parens, amis, & ennemis !

Il manquoit à Pierre le Cruel d'avoir contre lui sa vertueuse femme, & le peuple, toujours partisan de la vertu, quand il la connoît. C'étoit peu pour Padille, d'effacer Blanche de Bourbon, aux yeux de son mari ; elle avoit juré sa perte. Le contraste de ses vices & des vertus de sa Rivale l'humilioit & l'irritoit ; d'ailleurs tant que Blanche respiroit, elle étoit redoutable pour Padille ; sa beauté pouvoit faire enfin sur le cœur du Roi l'impression qu'elle faisoit sur tout le monde. Ses malheurs, sa patience, sa douceur, pouvoient l'attendrir ; la voix publique, qui s'élevoit si fortement en sa faveur, pouvoit être entendue ; la politique même pouvoit la servir : les Princes de Bourbon, ses parens, le Roi de France son beau-frère, pouvoient engager ou forcer Dom Pèdre à lui rendre justice. Padille n'avoit pour elle que les préventions de son Amant ; elle sut en user, & sans songer aux orages qu'elle pouvoit élever sur la tête de Dom Pèdre, elle ne vit que l'intérêt présent, celui de détruire une Rivale ; c'étoit au Trône que l'ambitieuse Padille aspiroit en secret ; il falloit pour cela

que la Reine périt ou fût répudiée. Une femme jeune, belle, aimable, aimée, cherchant à plaire, eſt aiſée à calomnier ſur la vertu. Lorſque Blanche étoit venue en Eſpagne, Dom Frédéric, Grand-Maître de Saint-Jacques, qui avoit été la recevoir à Narbonne, avoit paru ſentir vivement le pouvoir de ſes charmes; le Roi, qui le haïſſoit comme ſon frère, fut trop heureux d'avoir ce prétexte de le traiter en rival & en ennemi; Padille ne ceſſoit d'inſinuer que l'hommage du Prince Frédéric n'avoit point été mal reçu; Dom Pèdre s'efforça & feignit de le croire; Blanche traitée en coupable, traînée de priſon en priſon, diſparut de la ſociété; on éloigna d'elle ſes amis & ſes domeſtiques; la Reine d'Aragon en fut ſéparée; la Reine-Mère, qui, ſoit par le ſouvenir des dégoûts & des chagrins qu'elle avoit ſoufferts autrefois ſous l'Empire d'Eléonore de Guzman, ſoit par la pitié que lui inſpiroit tant d'innocence & d'infortune, n'avoit ceſſé de plaindre Blanche, de la défendre & de la conſoler, n'eut plus la liberté de la voir; le peuple gémiſſoit, & redemandoit ſa Reine, lorſqu'il la vit paſſer dans les rues de Tolède, entourée de gardes, & conduite par Hineſtroſa, oncle de Padille, qui, ſur un ordre obtenu du Roi, la transféroit dans la Citadelle de Tolède.

Blanche, en paſſant devant la Cathédrale, demanda la permiſſion d'y entrer pour faire ſa prière; ces ſortes de permiſſions ſe refuſent difficilement en Eſpagne; lorſqu'elle fut dans l'Egliſe, où le peuple la ſuivit en foule, en s'attendriſſant ſur ſon ſort, elle oſa réclamer la juſtice de Dieu & des hommes contre ſes perſécuteurs, elle embraſſa l'Autel, jura qu'elle ne le quitteroit plus, & qu'il faudroit l'en arracher. Si jamais les Temples ont dû ſervir d'aſyle, c'eſt ſans doute, comme dans cette occaſion, à l'innocence opprimée; le peuple la prit ſous ſa protection, & diſſipa ſes gardes.

A cette nouvelle, dont Hineſtroſa courut lui rendre compte; le Roi, tranſporté de fureur, ordonna que Blanche fût arrachée de l'Egliſe, & envoya des troupes pour exécuter cet ordre. Tolède leur ferma ſes portes; d'autres Villes entrèrent dans la confédération; les Princes s'avancèrent pour ſecourir Blanche; les femmes les plus vertueuſes & les plus conſidérables de la Nobleſſe forcèrent leurs maris à prendre la défenſe de celle qu'elles regardoient, avec raiſon, comme l'ornement, la gloire & l'exemple de leur ſexe.

C'étoit Albuquerque qui étoit l'ame de cette Ligue, c'étoit lui que Dom Pèdre haïſſoit le plus; il mourut très-promptement; la plupart

des Hiſtoriens aſsûrent qu'il mourut empoiſonné ; accuſation ſouvent haſardée. Obſervons cependant qu'ils ne ſe contentent pas d'alléguer vaguement ce fait, ils nomment l'empoiſonneur, & ſpécifient les circonſtances de l'empoiſonnement ; ce fut un Médecin Italien, nommé Paul, qui donna le poiſon dans du ſyrop ; & ſi Mariana n'impute pas formellement ce crime à Dom Pèdre, il dit que ce Médecin étoit gagné par des ennemis d'Albuquerque, qui vouloient faire leur cour à ce Prince. La Clède, dans ſon Hiſtoire de Portugal, impute directement, & ſans tous ces détours, la mort d'Albuquerque à Dom Pèdre. Albuquerque mourut perſuadé qu'il étoit empoiſonné, & que le coup venoit du Roi ; il rendit un témoignage authentique aux vertus de Blanche de Bourbon ; il s'accuſa des lâches condeſcendances qu'il avoit eues pour le Roi, en lui faiſant livrer Padille ; il exhorta les Confédérés à l'union & à la perſévérance ; il ordonna que ſon corps fût embaumé, qu'on le portât toujours à la ſuite de l'armée, & pria ſes amis de ne pas ſouffrir qu'il fût enterré juſqu'à ce que la Ligue eût forcé Dom Pèdre à renvoyer Padille, ſes parens & ſes créatures, & à traiter Blanche de Bourbon en Reine. Les Confédérés ſe piquèrent d'exécuter ces

derniers ordres de leur Chef, & la mort d'Albuquerque fut encore plus utile à la Ligue, que ne l'avoit été ſa vie.

Dom Pèdre, auſſi volage dans ſes amours qu'impétueux dans ſes deſirs, parut oublier un moment Padille; il s'enflamma pour Jeanne de Caſtro. Ne pouvant la ſéduire, il prit le parti de la tromper; ce fut ſa main qu'il lui offrit, en l'aſsûrant que ſon mariage avec Blanche de Bourbon étoit nul; deux lâches Prélats, D. Sanche, Evêque d'Avila, & D. Juan, Evêque de Salamanque caſsèrent en effet le premier mariage de Dom Pèdre, qui épouſa publiquement Jeanne de Caſtro, & la quitta ſans ménagement auſſi-tôt qu'il eut ſatisfait ſa paſſion, ou plutôt ſa fureur. Ce nouveau crime qu'aucun Apologiſte de Dom Pèdre n'a oſé entreprendre ni de révoquer en doute, ni d'excuſer ou d'affoiblir, dans la moindre circonſtance, ce crime dans lequel il entre une baſſeſſe étrangère au caractère altier & indomtable de Dom Pèdre, procura un appui de plus aux Confédérés; Dom Ferdinand de Caſtro, pour venger l'affront fait à ſa ſœur, entra dans la Ligue, & y fit entrer ſes amis.

Le Roi, voyant cette réunion de tous les Ordres de l'Etat contre lui, triompha d'abord

d'avoir tant de ſang à verſer & tant de rebelles à punir ; la Reine Douairière d'Aragon, ſa tante, étant venue lui propoſer au nom des Confédérés, de renvoyer Padille & de reprendre ſa femme, il entra dans une ſi violente colère contre elle, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de la poignarder. Suivant ſon caractère deſpotique & inflexible, il crut pouvoir tout écraſer par la force; mais il fut contraint enfin de reconnoître que les Rois ne ſont rien ſans les ſujets; qu'il y a entr'eux des devoirs réciproques, & que l'ennemi du genre humain eſt ſeul & ſans pouvoir. Les Soldats ſe laſſèrent de n'être que des bourreaux, les Défenſeurs de la Patrie refuſèrent d'en être les oppreſſeurs ; on ſe tourna du côté des opprimés; la défection fut preſque générale. Pierre, incapable de réparer ſes crimes, incapable même de le vouloir, indocile à cette grande leçon du malheur, jugea ſeulement que la cruauté avoit quelquefois beſoin du ſecours de l'artifice; il daigna diſſimuler ; il voulut bien paroître entrer en négociation avec ſa mère, ſa femme, ſa tante, ſes frères, ſes couſins, ſon peuple. Les conférences s'ouvrent à Toro, & le Roi y traite en perſonne. Ses ennemis y étant les plus forts, obtinrent tout ce qu'ils

voulurent ; le Roi accorda tout, & ne conteſta qu'autant qu'il le falloit pour mieux tromper. Padille fut éloignée ; ſon oncle Hineſtroſa & le Juif Samuel Lévi furent empriſonnés, les parens & les amis de la Favorite dépouillés ; tous les grands offices de la Couronne, tous les emplois importans furent occupés par les Princes & par leurs partiſans, qui, ſous prétexte d'en remplir plus exactement les fonctions & de faire leur cour au Roi, ne le quittoient pas un inſtant & le gardoient à vue ; le Roi ſentit qu'il étoit priſonnier, & jura dans ſon cœur la mort de tous ceux qui lui avoient fait connoître la contrainte. Pierre n'aura pas diſſimulé en vain ; il étoit moins à craindre loſqu'il pouvoit tout ; il endort un moment la vigilance de ſes Gardes & s'échappe de Toro ; c'eſt un tigre qui a briſé ſa chaîne & qui court au carnage ; il parvient à ſe faire un parti & à diviſer celui de ſes ennemis : déjà Dom Tello, ſon frère, qui, ſéduit par de fauſſes démonſtrations d'amitié, avoit favoriſé ſa fuite, le ſuit, & lui livre le ſecret des Confédérés & une partie de leurs forces ; les Infans d'Aragon en font autant ; Dom Frédéric ne tarda pas à les imiter. De tous ſes frères, Tranſtamare fut le ſeul qui ne ſe fia plus à ſa pa-

role, & il s'en trouva bien. Dom Pèdre eſt à la tête d'une armée ; ſes intrigues pénètrent où ſes armes ne peuvent atteindre, & le poiſon le ſert au défaut du fer. En paſſant par Medina Del Campo, il fait périr Dom Pèdre Ruiz de Villegas, Grand Sénéchal ou Gouverneur de Caſtille, Dom Sanche Ruiz de Rojas & pluſieurs autres. Quel étoit leur crime ? On n'en allegue aucun ; ils étoient ſuſpects, voilà tout. Il ſurprend Tolède, fait mourir pluſieurs Gentilshommes, toujours ſur de ſimples ſoupçons, & pour que tous les Ordres de Citoyens éprouvaſſent ſa cruauté, il fait pendre vingt-deux hommes du peuple pris au haſard. C'eſt ici que ſe déploie dans toute ſon horreur & dans tout ſon opprobre la férocité d'une ame cruelle. Parmi ces malheureux étoit un vieillard octogénaire ; ſon fils, âgé de dix-huit ans, offrit ſa vie pour lui ; Dom Pèdre avoit perdu juſqu'au droit de ſentir & d'eſtimer la vertu ; il accepte froidement l'échange, comme une choſe indifférente, & fait exécuter le fils au lieu du père ; car il ne vouloit pas perdre une victime, & peut-être faut-il s'étonner qu'il n'en ait pas pris deux au lieu d'une en cette occaſion. Mariana ſe plaint avec raiſon de la négligence des Hiſtoriens, qui nous a dérobé le

nom de ce fils ſi pieux & ſi tendre : » Un » pareil fait, dit-il, méritoit d'être gravé « ſur le bronze, pour ſervir à la poſtérité » d'un monument éternel & de la piété du » fils & de la cruauté barbare du Prince. «

Tout ſuccède pour un moment à Dom Pèdre; les Padille, les Hineſtroſa, les Samuel Lévi reprennent leur première place auprès de lui ; Blanche retombe entre ſes mains ; elle eſt reſſerrée plus étroitement & privée à jamais de toute conſolation & de toute eſpérance. Cependant, quel droit conſervoit-il ſur elle, après avoir fait caſſer ſon mariage par une Sentence publique, & avoir épouſé ſolemnellement Jeanne de Caſtro, qui, en conſéquence, porta toute ſa vie le titre de Reine, quoiqu'abandonnée auſſi-tôt qu'épouſée par le Roi ? Les Chefs de la Ligue ſont diſſipés ; bientôt les intérêts changent, la guerre s'allume entre l'Aragon & la Caſtille ; les Caſtillans révoltés trouvent en Aragon un aſyle & des occaſions de vengeance ; les Princes ſe partagent, l'Infant Ferdinand fait ſa paix avec le Roi d'Aragon ſon frère, & s'attache à ſon ſervice ; Tranſtamare en fait autant, ainſi que Dom Sanche & un de ſes frères. Les Princes qui reſtent fidèles à Dom Pèdre, ſont punis pour ceux qui lui échappent ;

pent ; Dom Frédéric, ce Grand-Maître de S. Jacques, déjà dépouillé par Dom Pèdre en faveur des Padilles, croyant avoir fait ſa paix & être rentré en grace, ayant d'ailleurs la parole du Roi pour la ſûreté de ſa perſonne, mettoit ſon honneur à ſervir ſon pays & ſon injuſte frère, contre l'Aragon, & l'Infant d'Aragon Dom Juan mettoit le ſien à ſervir ſa Patrie adoptive contre ſon pays & ſes frères; mais Dom Pèdre ne voyoit dans Dom Frédéric que le frère du Comte de Tranſtamare, & dans l'Infant Dom Juan que le frère du Roi d'Aragon & de l'Infant Ferdinand. Dom Frédéric vient rendre compte à Dom Pèdre d'un avantage qu'il venoit d'avoir ſur les troupes Aragonnoiſes ; il comptoit ſur des témoignages de ſatisfaction & de reconnoiſſance ; Dom Pèdre le fait poignarder, ſous ſes yeux, dans le Palais, & vient dîner tranquillement dans la ſalle où le corps tout ſanglant de ſon frère étoit encore étendu par terre.

Deux autres de ſes frères bâtards, Dom Juan & Dom Pèdre, âgés, l'un de dix-huit ans, l'autre de quatorze, dont la jeuneſſe garantiſſoit l'innocence, & qu'il tenoit d'ailleurs en priſon depuis leur enfance, ſont égorgés auſſi par Dom Pèdre pour le ſeul

plaiſir de verſer le ſang & d'outrager la nature. Il les immola, dit-on, aux manes de ſon cher Hineſtroſa, qui venoit d'être tué dans un combat : mais en quoi avoient-ils contribué à la mort d'Hineſtroſa ?

Dom Tello, à qui Dom Pèdre avoit dû la liberté, lorſqu'il étoit priſonnier à Toro, voyant par l'exemple de Dom Frédéric, ſon frère, qu'aucun traité, aucun ſervice, aucun lien ne donnoient droit de compter ſur Dom Pèdre, ſe ſauva précipitamment de la Biſcaye, où il étoit alors, & alla en Aragon chercher les moyens de venger Dom Frédéric. Pour peu qu'il eût tardé, il auroit eu le même ſort que lui ; Dom Pèdre arrivoit inopinément en Biſcaye, les mains teintes du ſang de Frédéric & réſolu de traiter de même Dom Tello, qu'il ne manqua que de quelques momens & qu'il pourſuivit ſur la mer juſqu'à ce qu'il perdît l'eſpérance de l'atteindre. C'étoit toujours en proportion de la proximité que Dom Pèdre haïſſoit ſes parens ; ceux qui lui étoient les plus odieux, après ſes frères, étoient ſes couſins-germains, les Infans d'Aragon.

Nous avons dit que la Biſcaye appartenoit à la branche de Lacerda-Lara, & qu'à la mort de Jean de Lara & de ſon fils, Dom

Pèdre avoit fait enfermer Jeanne & Iſabelle de Lara, héritières de cette Maiſon, pour s'emparer de leurs biens. Dans la ſuite, il les avoit traitées avec plus d'humanité, il les avoit même mariées; ſavoir Jeanne, avec Dom Tello, ſon frère, & Iſabelle avec l'Infant d'Aragon Dom Juan, qu'il vouloit s'attacher alors, ou auxquels il ne vouloit que tendre un piége. Jeanne de Lara, l'aînée, avoit porté en dot la Biſcaye à Dom Tello; Dom Pèdre, furieux que ce Prince lui eût échappé, confiſqua la Biſcaye, & la promit à Dom Juan, mari d'Iſabelle, dont les droits ſuivoient immédiatement ceux de Jeanne. Dom Juan avoit rendu à Dom Pèdre des ſervices récens, & ſe trouvant avec lui à Bilbao, où le nom de Lara étoit toujours cher, il crut l'occaſion favorable pour rappeler au Roi ſa promeſſe, & lui demander l'inveſtiture de la Biſcaye. Les habitans de Bilbao, raſſemblés dans la place publique, ſous les fenêtres du Palais, faiſoient des vœux pour Dom Juan, & attendoient impatiemment le ſuccès de ſa demande. Le Roi, ſoit qu'il eût changé de deſſein, ou qu'il n'eût jamais eu l'intention de donner la Biſcaye à Dom Juan, répondit par un refus formel, & Dom Juan ayant eu l'imprudence d'inſiſter en alléguant les promeſſes du Roi & les vœux du

peuple, Dom Pèdre, qui ne ſouffroit jamais de réplique, le fit maſſacrer à l'inſtant par ſes gardes, ou, ſelon quelques Auteurs, il le poignarda de ſa propre main ; il fit enſuite jeter ſon corps par les fenêtres qui donnoient ſur la place, en criant aux habitans : *Tenez, voilà votre Roi, c'eſt ainſi que je vous le rends.* Il fit arrêter de nouveau Jeanne & Iſabelle de Lara, qu'il fit depuis mourir dans leur priſon, ſans qu'elles euſſent d'autre tort, même à ſes yeux, que d'avoir épouſé par ſes ordres, l'une Dom Tello, l'autre Dom Juan, & d'être les héritières des grands biens de la Maiſon de Lara.

Il fit déclarer ennemis de l'Etat Dom Tranſtamare, Dom Tello, Dom Sanche, & Dom Ferdinand Infant d'Aragon ; il mit leurs têtes à prix. Y avoit-il d'autre ennemi de l'Etat que Dom Pèdre lui-même ?

Il n'eut pas honte de faire empriſonner la Reine d'Aragon ſa tante ; il n'eut pas honte de la faire étrangler dans la priſon, uniquement parce que les Infans d'Aragon étoient ſes fils.

Il étoit arrivé par degrés juſqu'à ſa mère : cette Princeſſe, lorſque la Ligue avoit été diſſipée en Caſtille, n'imaginant rien de plus affreux que de tomber entre les mains de ſon fils, s'étoit long-temps défendue dans Toro ; forcée enfin de céder à l'aſcendant de Dom

Pèdre, elle demande pour unique grace à ſon fils unique qu'on épargne le ſang de ſes amis, ou qu'on lui épargne du moins le ſpectacle de leur mort. Dom Pèdre les fait tous égorger, & tous aux yeux de la Reine, qui fut couverte de leur ſang; elle s'évanouit, on crut que le déſeſpoir alloit trancher ſa vie; Dom Pèdre le crut auſſi, & n'en fut point ému; il crut faire aſſez d'en épargner les reſtes, & de ne pas plonger lui-même un poignard dans le ſein maternel: en effet, c'étoit céder à Néron le prix de la cruauté, & ſe contenter du ſecond rang parmi les Monſtres. Il ne put ſouffrir qu'elle reſpirât plus long-temps dans les lieux qu'il habitoit; il la chaſſa de ſon Royaume, & la renvoya en Portugal. Ferreras dit que ce fut elle qui voulut y retourner; en effet, elle ne pouvoit trop s'éloigner du ſpectacle de tant de violences.

Dom Pèdre n'avoit pas plus d'égard pour Padille ſa Maîtreſſe, lorſqu'elle oſoit lui parler en faveur de quelque proſcrit. Propoſer à Pierre le Cruel de faire grace, c'étoit s'expoſer à être ſa victime. Villegas, condamné à périr, imagina un moyen hardi de ſauver ſa vie; il oſa bien attendre le Roi dans la chambre même de Padille, &, prenant entre ſes bras une des filles de cette femme & du Roi,

il demanda grace au nom de Padille & de cet enfant ; il crut que la nouveauté, que l'intérêt de cette ſcène toucheroit le Roi ; il crut qu'un homme protégé ainſi d'un côté par l'amour, de l'autre par la tendreſſe paternelle, n'avoit rien à craindre ; Pierre ſaiſit un poignard, s'élance ſur Villegas, & le frapppe à coups redoublés, au haſard de percer ſa Maîtreſſe & ſa fille, qui furent couvertes du ſang de ce malheureux, & qui le virent expirer. Qu'on juge ſi ce terrible Amant pouvoit inſpirer l'amour, & ſi Padille devoit être heureuſe dans ſa coupable grandeur ! Ferreras inſinue avec une juſte indignation, que cette conduite de Dom Pèdre a trouvé des Apologiſtes ; mais il n'indique pas les apologies. Après de ſemblables traits, le trait ſuivant n'eſt plus rien ; il ſuffiroit cependant pour diffamer tout autre Prince.

Le Grand-Maître de Calatrava, Padilla, frère de la Favorite, ayant à dîner chez lui Dom Oſorio ſon ami, devenu tout-à-coup ſuſpect au Tyran, voit entrer deux gardes de Dom Pèdre, qui, par ordre de ce Prince, poignardent Oſorio à la table de Padille, à ſes yeux, & laiſſent encore celui-ci chargé du ſoupçon d'avoir trahi ſon ami, & d'avoir amené au Tyran ſa victime. Dom Pèdre

aſsûrément ne donnoit point ſa faveur, il la vendoit.

Cette liſte de crimes devient auſſi fatigante par le nombre, que révoltante par l'atrocité. Nous n'avons parlé cependant que des crimes mémorables, que des faits diſtingués ou par leur objet, ou par quelque circonſtance extraordinaire ; nous avons paſſé ſous ſilence la foule des cruautés, pour ainſi dire ſubalternes ; nous ne parlons ni des flots de ſang verſés dans toutes les Villes réputées rebelles, parce que Dom Pèdre les avoit forcées de l'être, ni même de tant de têtes illuſtres immolées à un ſoupçon, à un caprice, & que Dom Pèdre ſe faiſoit toujours envoyer avec ſoin de toutes les extrêmités de ſon Royaume. Jamais Roi ne ſe joua auſſi cruellement, auſſi inſolemment de la vie des hommes & du ſang de ſes ſujets ; jamais les fléaux céleſtes, accumulés ſur une Nation, n'y firent autant de ravage, que la ſeule cruauté de Dom Pèdre en faiſoit dans chaque Province, dans chaque Cité de la Caſtille. Nous ſupprimons ce détail d'horreurs, & nous nous contentons de renvoyer le Lecteur à la deſcription générale qu'en fait Mariana. (Liv. 17, Chap. 32.)

Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de ſpécifier encore les traits ſuivans comme

caractériſtiques, & comme diſtinguant Pierre le Cruel de la foule des Tyrans. Ce qui caractériſe la plupart des crimes de ce Prince, c'eſt, pour ainſi dire, un choix de circonſtances propres à leur donner le plus haut degré poſſible d'atrocité. C'eſt dans de pareilles circonſtances qu'il fit périr Jean de La Cerda, fils de Louis & petit-fils d'Alphonſe. Nous ne parlerons point des droits des La Cerda au Trône; ces droits étoient leur crime, ſuivant la politique vulgaire, qui n'a jamais pu s'élever juſqu'à comprendre que les violences ſont le principe des révolutions, & que les coups d'autorité ſont la ruine de l'autorité. Jean de La Cerda étoit, comme nous l'avons dit, gendre d'Alphonſe Coronel, à qui Dom Pèdre, au commencement de ſon règne, avoit fait trancher la tête, après l'avoir fait priſonnier dans Aguilar. Alphonſe Coronel avoit laiſſé deux filles; Marie, l'aînée, femme de La Cerda, héroïne célèbre par ſes vertus, & par une chaſteté courageuſe, dont l'Hiſtoire rapporte des traits dignes d'orner nos anciennes Légendes (1); & Alphonſine, femme de Dom Alvar-Perez de Guzman. Dom Pèdre pour-

(1) On peut voir un trait de cette nature, rapporté dans Mariana, Hiſt. d'Eſpagne, Liv. 16, Chap. 94.

ſuivant le cours de ſes féroces amours, ainſi que de ſes aſſaſſinats, s'enflamma pour ces deux ſœurs à la fois, comme pour outrager encore doublement leur père, après lui avoir donné la mort ; il trouva une réſiſtance à laquelle il devoit s'attendre, mais à laquelle il ne pouvoit s'accoutumer ; il alloit en venir aux dernières violences ; ſes menaces, ſes fureurs qui devenoient plus effrayantes de jour en jour, forcèrent La Cerda & Guzman à prendre les armes, & à ſe joindre aux nombreux ennemis que Dom Pèdre ſavoit ſi bien ſe faire, & dans le Royaume, & au dehors. La Cerda eut le malheur d'être pris les armes à la main. Marie Coronel fut obligée d'abaiſſer ſa fierté juſqu'à demander à ſon Tyran la grace de ſon mari ; elle éprouva refus pour refus : on dit même que, voulant par un raffinement de vengeance & de cruauté, rendre ce refus plus affreux, Dom Pèdre feignit de céder aux larmes de celle qu'il aimoit, & d'envoyer la grace de La Cerda, mais que ce ne fut qu'après s'être aſsûré qu'elle arriveroit trop tard. Il n'en devint que plus preſſant auprès de Marie Coronel ; après la mort de La Cerda, elle s'étoit enfermée dans un Couvent, pour ſe dérober aux perſécutions d'un tel Amant ; il va pour forcer cet aſyle, mais il trouva une

barrière à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Marie Coronel n'ayant plus de reſſources que dans ſon courage, avoit pris le parti de ſauver ſon honneur aux dépens de ſa beauté; elle s'étoit déchiré le viſage, & parut toute couverte de ces glorieuſes plaies, aux yeux de ſon Amant épouvanté, pour qui elle ne fut plus, comme elle le deſiroit, qu'un objet de dégoût & d'horreur. Alphonſine plus docile, ou peut-être ſeulement plus adroite, eut un moment de crédit, aſſez fort pour alarmer, pour ébranler même celui de la Favorite, & pour faire arrêter Hineſtroſa, cet oncle de Padille, qui, depuis l'aventure de Toro, avoit eu plus que jamais toute la faveur de Dom Pèdre; mais un penchant invincible ramenoit toujours Dom Pèdre à ſa première Maîtreſſe; il fut bientôt dégoûté d'Alphonſine, & ce prompt dégoût parut encore dépoſer contre la fille d'Alphonſe & la ſœur de Marie Coronel.

Un Prêtre vraiſemblablement un peu fanatique, ayant entendu dire ce que tout le monde diſoit alors, en voyant l'acharnement de Dom Pèdre contre Henri de Tranſtamare, qu'il falloit qu'un de ces deux frères périt de la main de l'autre, & ayant vu dans l'Ecriture-Sainte & dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique,

des Prophètes envoyés de Dieu, pour avertir les Rois de réformer leur vie, crut avoir reçu de S. Dominique une pareille miſſion, pour prédire à Dom Pèdre qu'il ſeroit tué par Henri de Tranſtamare. Tout autre que Dom Pèdre eût tout au plus fait enfermer ce Prêtre, pour ralentir ſon zèle & l'empêcher de prendre part aux affaires du ſiècle. Pierre lui dit avec un ris amer : *Il convient que vous alliez ſans délai rendre compte à S. Dominique de la miſſion dont il vous a chargé*, & il le fit brûler vif en ſa préſence.

Une femme de qualité, nommée Urraque Ozorio, reſpectable par ſes vertus, avoit un fils dans le parti de Tranſtamare. Pour ce ſeul prétendu crime, peut-être involontaire, Dom Pèdre n'eut pas honte de la faire brûler vive, horreur qui parut encore plus abominable par le contraſte du courage & de la piété d'une ſimple domeſtique de cette femme, qui, ſous prétexte de veiller ſur les derniers momens de ſa maîtreſſe, pour empêcher que la violence des douleurs ne lui arrachât des mouvemens contraires à la décence, & indignes, ſelon elle, d'Urraque Ozorio, entra dans le bûcher, s'y tint conſtamment, & périt dans les flammes avec ſa maîtreſſe. Cette fille, dont il eût été inexcuſable de

ne pas conſerver le nom, ſe nommoit Iſabelle d'Avalos.

Samuel Lévi, ce Juif qui avoit long-temps partagé avec Hineſtroſa la faveur de ſon Maître & la puiſſance du Miniſtère, tomba dans la diſgrace. Auſſi avare que Dom Pèdre, en qui l'avarice égaloit & quelquefois redoubloit la cruauté, il fut ſoupçonné d'avoir amaſſé de grandes richeſſes. Sur ce ſeul ſoupçon, le Roi fit ſaiſir tous ſes biens & lui fit donner la queſtion, pour ſavoir où il avoit caché ſon argent; le malheureux mourut dans les tortures.

Avoir eu la confiance de Dom Pèdre, n'étoit ſouvent qu'un titre pour mériter la mort; c'étoit le prix qu'il payoit le plus volontiers aux plus grands ſervices. De plus, la cruauté l'avoit inſenſiblement accoutumé à une perfidie qui ſembloit d'abord n'être pas de ſon caractère. Il avoit employé dans pluſieurs affaires de confiance, Dom Guttière Fernandès de Tolède; il ſut que cet homme qui l'avoit toujours fidèlement ſervi, mais qui étoit rempli d'humanité, plaignoit en toute occaſion le ſort des victimes qu'il voyoit immoler tous les jours. Dès-lors Guttière fut coupable; il fut même ami ſecret de Tranſtamare, crime alors irrémiſſible, & dont

le ſeul ſoupçon coûta la vie à une foule d'innocens : la mort de Guttière étant donc réſolue, il falloit le tirer d'un lieu où il commandoit ; on l'invite à une revue de troupes qui ſe faiſoit ſur la frontière ; il eſt arrêté au milieu de cette revue, & on lui montre des lettres du Roi, qui demandoit ſa tête. Tout ce que Guttière put obtenir, c'eſt qu'avant de mourir, il lui fût permis d'écrire à Dom Pèdre, une lettre, qui lui fut remiſe avec ſa tête. Dans cette lettre, Guttière proteſtoit de ſon innocence, reprochoit à Dom Pèdre tous ſes crimes, & lui donnoit pour l'avenir les plus importantes leçons. Guttière n'avoit pas perdu ſa vengeance ; tous ſes traits porterent. Dom Pèdre, à la lecture de ſa lettre, fut ſi enflammé de fureur, qu'il eût voulu tenir Guttière en vie pour lui faire ſouffrir mille morts, & qu'il ne pouvoit ſe conſoler de voir cette tête inanimée braver ſa colère impuiſſante, & inſulter, pour ainſi dire, à ſes vains tranſports.

Un autre Guttière, dit Zévallos, eut auſſi la tête tranchée, ſoit parce qu'il étoit parent de celui-ci, ſoit parce qu'il fut ſoupçonné d'avoir favoriſé la fuite de quelques malheureuſes victimes qui tenterent d'échapper à Dom Pèdre.

On étoit parvenu à lui en dérober une bien importante. Dom Garcilaſſo Carillo, à qui le Roi avoit enlevé, à force ouverte, Marie Gonzalès d'Hineſtroſa, ſa femme, s'étoit retiré auprès de Tranſtamare, qui l'avoit fait ſon Ecuyer, & qui n'eut point d'ami plus zélé ni plus habile; il oſa s'expoſer, pour le ſervir & pour ſe venger, à toute la fureur de Dom Pèdre. Tranſtamare n'oſoit rien entreprendre contre ſon frere, qui avoit en ſon pouvoir la Comteſſe de Tranſtamare, & qui égorgeoit les femmes auſſi bien que les hommes. Carillo parut devant Dom Pèdre à titre de traître, & obtint ſa confiance : il ſe plaignoit amèrement de Tranſtamare, auquel il imputoit des torts, dont il brûloit, diſoit-il, de ſe venger; il venoit offrir ſes ſervices contre lui. De fauſſes confidences ſur les projets & les eſpérances de Tranſtamare, une exagération affectée de ſes vues ambitieuſes, l'emportement ſincère que Carillo paroiſſoit mettre dans ſes reproches, éblouirent Dom Pèdre. Ce Prince pénétrant, défiant, que tout l'art du monde auroit eu peine à ſéduire, fut aiſément aveuglé par la haine. Carillo demanda & obtint la permiſſion de voir la Comteſſe de Tranſtamare, pour épier, diſoit-il, ſes ſecrets & les révéler à Dom Pèdre; il profita

de cette facilité pour préparer l'évaſion de la Comteſſe ; il accompagna ſa fuite & la remit entre les mains de ſon mari. On peut juger de la fureur & de la confuſion de Dom Pèdre à cette nouvelle. Garcilaſſo Carillo avoit un frere, nommé Gomez Carillo, qui étoit toujours reſté fidèle au Roi ; mais Dom Pèdre ne croyant plus à une fidélité qu'il ne méritoit pas, réſolut de le traiter en traître, parce qu'il jugeoit que ſon frere l'avoit été. Gomez ſe ſentant innocent & ſe voyant ſoupçonné, crut devoir ſe juſtifier auprès du Roi ; Dom Pèdre convint d'avoir pris quelque ombrage ; mais content de la juſtification de Gomez, il parut lui rendre ſa confiance ; il lui donna le Gouvernement d'Algézire, & l'envoya en prendre poſſeſſion ; lorſque Gomez fut dans la barque qui devoit le tranſporter, on lui trancha la tête, qui fut à l'inſtant envoyée au Roi.

La conduite de Dom Pèdre n'étoit plus qu'un mêlange de violences & de perfidies, qu'un enchaînement de crimes deſpotiques ; il ſembloit qu'il craignît de ne pouvoir laſſer la patience ni épuiſer le zèle ; il mettoit de la recherche & de l'induſtrie à exciter des révoltes pour avoir à les punir ; toute liberté, toute règle lui étoit odieuſe, juſques dans

les choſes les plus indifférentes, il portoit par-tout l'amour du déſordre & la haine du bien. Toutes les élections des trois grands Ordres Militaires d'Eſpagne, étoient, ou troublées par ſes intrigues, ou annullées par ſon deſpotiſme. La Grande-Maîtriſe d'Alcantara vient à vaquer, le Roi force les Chevaliers d'élire Grand-Maître un homme qui n'étoit pas Chevalier, ce qui excita de grands troubles dans l'Ordre & même dans l'Etat. Nous avons vu comment il avoit diſpoſé des Grandes-Maîtriſes de S. Jacques & de Calatrava par le crime & par le meurtre.

Le Clergé n'étoit pas plus ménagé que tous les autres Corps. L'Archevêque de Tolède, Albornos, Prélat qui joignoit aux vertus d'un Evêque les talens d'un Guerrier, effrayé des premieres violences de Dom Pèdre, & prévoyant un règne affreux, d'après ces prémices, quitta en pleurant ſon Siege & l'Eſpagne, & alla en Italie ſervir le Pape dans l'Egliſe & à la tête des Armées, laiſſant Dom Pèdre ſaiſir ſes revenus, & ſe venger de ſon improbation par de nouvelles violences.

L'Evêque de Siguença, le Prélat le plus ſavant & le plus exemplaire du Royaume, empriſonné pour avoir plaint le ſort de Blanche de Bourbon; l'Archevêque de Tolède Vaſco,

Vaſco, l'un des ſucceſſeurs d'Albornoz, arraché de l'Autel où il entendoit la Meſſe, & chaſſé à l'inſtant du Royaume pour avoir donné des larmes à la mort de l'infortuné Guttière de Tolède, ſon frère, que toute l'Eſpagne regrettoit; les Evêques de Lago & de Calahorra, chaſſés pareillement de leurs Egliſes. Maldonado, Grand Archidiacre de Burgos, poignardé pour avoir reçu des lettres du Comte de Tranſtamare; l'Archevêque de Brague empriſonné pour ſon attachement au même Prince; l'Archevêque & le Doyen de Compoſtelle, maſſacrés pour la même cauſe, & dans un temps où Dom Pèdre détrôné, fugitif, avoit intérêt de ménager tout le monde; tant d'autres Eccléſiaſtiques, immolés ainſi que les Laïcs, à un ſoupçon, à un caprice, prouvent que Pierre ne ſavoit rien reſpecter, & qu'il n'avoit pas plus de politique que d'humanité. Il fut plus d'une fois excommunié, moins peut-être pour tant de crimes ſi révoltans qu'on lui laiſſa ſi long-temps commettre impunément contre des laïcs & des femmes, que pour avoir dans la ſuite violé les Immunités du Clergé; mais enfin s'il eſt un homme qui ait mérité d'être frappé de toutes les foudres de l'Egliſe, & de reſſentir les effets les plus terribles de l'excom-

munication, c'eſt ſans doute celui qui s'annonçoit comme l'ennemi du genre humain.

Encore un coup, nous abrégeons infiniment la triſte & nombreuſe liſte des têtes même illuſtres que fit tomber la fureur ſanguinaire de Dom Pèdre; nous omettons tant de maſſacres publics commis de ſang-froid dans tous les lieux ſoumis par ſes armes. Verſer du ſang étoit ſa conſolation dans la diſgrace, & ſon triomphe dans la proſpérité. C'étoit pour lui le plus bel apanage de la Couronne, & le plus doux fruit de la victoire.

Tel étoit Dom Pèdre avec ſes parens, avec ſes amis, avec ſes ſujets, par-tout outrageant la Nature, & violant tous les droits des humains. Voilà le tableau de ſa vie, tel qu'il réſulte de tous les monumens de l'Hiſtoire. Ce n'étoit donc point, comme on voit, un Roi que des ſujets ſéditieux euſſent forcé de devenir cruel; c'étoit l'ennemi du genre humain qui avoit forcé le genre humain à ſe déclarer contre lui, ſa propre mère à le haïr, & ſes frères à le combattre.

Si nous le conſidérons dans la politique extérieure; ſi nous voulons voir quel il étoit à l'égard de ſes voiſins & de ſes ennemis, ſous ce nouveau point de vue, nous retrouverons

la même violence, la même férocité, le même deſpotiſme. Tout l'Univers lui ſemble fait pour lui obéir, & pour le ſervir ; l'idée que les autres Souverains puiſſent être ſes égaux, entre avec peine dans ſon ame, & il la repouſſe ſans ceſſe.

Le Roi d'Aragon, Pierre, dit le *Cérémonieux*, étant en guerre avec les Génois, Pérellos, ſon Amiral, grand homme de mer pour le temps, enlève deux galères Génoiſes, dans le Port de Sainte-Marie, à la vue du Roi de Caſtille. Ce Prince ne prenoit aucun intérêt aux Génois, mais il regardoit ce coup de main comme une inſulte, & il pouvoit avoir droit d'en demander une réparation, que le Roi d'Aragon eût faite volontiers pour éviter la guerre, & qu'il offrit effectivement ; la réparation que Dom Pèdre demanda, ou plutôt qu'il exigea, ce fut la tête de Pérellos ; car la mort devoit être le partage de quiconque avoit le malheur de lui déplaire, citoyen ou étranger, ami ou ennemi, Roi même ou ſujet. Sur le refus du Roi d'Aragon, Dom Pèdre lui fit la guerre ; c'eſt la folie commune des Rois ; mais Dom Pèdre la pouſſa juſqu'à un excès inoui ; c'étoit peu de combattre le Roi d'Aragon de Couronne à Couronne, il prétendoit le détrôner, le prendre & le faire pé-

rir ſur un échafaud à la place de Pérellos. Il s'en vantoit publiquement, ſans ſonger que de telles bravades rendent plus odieux, & ne rendent pas plus redoutable. Toute cette guerre ſe reſſentit de l'acharnement & de la fureur que Pierre le Cruel mettoit à tout, & qu'il inſpiroit à ſon tour contre lui. Il commença par faire arrêter tous les Marchands Aragonois & Catalans (1) qui ſe trouvoient dans ſes Etats. Mercero, Général des Aragonois, ayant été pris dans un combat naval, eut la tête tranchée à Séville ; tous les priſonniers périrent dans les ſupplices ; Dom Pèdre aſſiégeant en perſonne le Château d'Orihuéla, propoſa au Gouverneur Jean Martinez d'Eſlaba, une conférence, pendant laquelle il le fait tuer à coups de flèche. Le Roi d'Aragon, outré de reſſentiment, propoſa un duel à Dom Pèdre, qui répondit qu'il ſauroit bien le faire périr d'une mort moins honorable. Dom Pèdre réuſſiſſoit preſque toujours par-tout où il étoit en perſonne ; c'étoit le fruit de ſon activité, de ſa valeur, de ſes talens ; mais toujours la cruauté ſouilloit tous ſes ſuccès. Le Roi d'Aragon, preſſé de tous côtés & déjà dépouillé d'une partie de ſes Etats, appelle à ſon ſecours Ma-

(1) La Catalogne étoit une dépendance du Royaume d'Aragon.

homet Barberouſſe, Roi de Grenade, qui, faiſant une diverſion heureuſe en Andalouſie, force Dom Pèdre à faire la paix avec le Roi d'Aragon; ce fut le Traité de Tudèle en 1361, par lequel Dom Pèdre rendit toutes ſes conquêtes, à condition que Tranſtamare & tous les Caſtillans proſcrits, qui, dans cette guerre, avoient ſervi le Roi d'Aragon avec zèle, ſeroient chaſſés des Etats de ce Prince. On peut croire que ce Traité n'étoit, de la part de Pierre le Cruel, qu'une trève perfide, dont l'objet étoit de diviſer ſes ennemis, pour les attaquer enſuite ſéparément avec plus d'avantage. En effet, il profita bientôt de leur ſécurité pour tomber avec toutes ſes forces ſur les Etats de Barberouſſe, qui ne s'attendoit à rien de ſemblable, & qui réclama vainement l'aſſiſtance que lui devoit à ſon tour le Roi d'Aragon; celui-ci reſpirant à peine des fatigues & des dangers d'une guerre ſi cruelle, n'oſoit plus ſe commettre avec la fortune de Dom Pèdre; le Roi de Grenade, abandonné ainſi de ſon allié, crut qu'une généreuſe confiance pourroit déſarmer ſon ennemi; il vint ſur la foi d'un ſauf-conduit, avec une foible eſcorte, le trouver à Séville, & traiter avec lui au milieu de ſa Cour; Dom Pèdre parut d'abord ſentir ce que le procédé de ce Prince avoit de

franc & de noble ; il l'accueillit, il lui donna des fêtes : mais dans la ſolemnité d'un feſtin, le Roi de Grenade eſt arrêté avec trente-ſept des principaux Seigneurs de ſa ſuite ; on les promène ignominieuſement ſur des ânes dans les rues de Séville, précédés d'un Héraut qui annonçoit au peuple, que le Roi avoit condamné à la mort ces Infidèles. Il fit plus, il voulut en être lui-même le bourreau avec ſes Courtiſans ; il fit ramener devant lui le Roi de Grenade, & lui portant de ſa main un coup de lance : » Infame, lui dit-il, voilà le » prix de la paix que tu m'as forcé de faire » avec l'Aragonois. » L'Univers peut juger qui » de nous deux eſt l'infame, répondit le Roi de Grenade, en mourant ; je cherche un » aſyle chez toi, tu me l'avois offert, & je » meurs de ta main «. Les Seigneurs Grenadins de la ſuite de Barberouſſe furent à l'inſtant mis en pièces par les Courtiſans de Dom Pèdre qu'animoit l'exemple de leur Roi, ou qui plutôt, n'oſoient pas ne pas ſuivre ſon exemple (1). L'avarice diſpute à la cruauté la honte de cette abominable exécution ; les tré-

(1) Des Auteurs diſent que les Seigneurs Maures périrent par la main d'un Bourreau, ce qui paroît plus vraiſemblable.

ſors que le Roi de Grenade avoit eu l'imprudence d'apporter avec lui, avoient tenté la cupidité de Dom Pèdre ; mais ne pouvoit-il pas les obtenir ſans ſe déshonorer par l'aſſaſſinat d'un Roi ? Mahomet Barberouſſe avoit vraiſemblablement deſtiné ces tréſors à être le prix de la paix qu'il venoit demander.

Le Roi d'Aragon reprend les armes ; tous les ennemis de Dom Pèdre ſe joignent à l'Aragon. La troupe toujours groſſiſſante des Caſtillans proſcrits, ayant à leur tête les frères mêmes de Dom Pèdre, & ſon couſin l'Infant Ferdinand, formoit, avec des ſecours que Tranſtamare avoit été chercher en France, un corps conſidérable dans l'armée Aragonoiſe. Tous les crimes du Tyran s'élevoient alors contre lui ; ſes frères le combattoient avec toute l'ardeur qu'inſpirent le reſſentiment & la crainte ; ſes ſujets le ſervoient par honneur, mais ſans zèle ; ſes ſoldats lui obéiſſoient à regret ; ſes Généraux ſe défioient de lui, comme il ſe défioit d'eux ; il en changeoit tous les jours ſans pouvoir en trouver un qu'il crût fidèle, il falloit qu'il fût par-tout, il ne pouvoit compter que ſur lui-même. Ces triſtes effets de la haine univerſelle qu'il avoit méritée, le rendirent plus acceſſible aux propoſitions de paix ; il fit un Traité avec le Roi

d'Aragon ; les traités de Pierre le Cruel étoient toujours ſanglans ; il exigea pour préliminaire que le Roi d'Aragon fît périr le Comte de Tranſtamare & tous ſes frères, & de plus l'Infant d'Aragon Ferdinand : ainſi, non-content d'être fratricide, il vouloit que le Roi d'Aragon le fût auſſi ; pour avoir la paix avec Dom Pèdre, il falloit lui reſſembler ; auſſi le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, malgré beaucoup d'intrigues & d'infidélités, fut-il encore ſon allié le plus conſtant ; le crime les uniſſoit.

Le Roi d'Aragon commença par ſon frère à exécuter le Traité. Il ſuivoit en cela ſon inclination. Nous avons dit qu'il avoit eu longtemps pour ſes frères du ſecond lit la même averſion que D. Pèdre pour ſes frères bâtards. Les anciennes défiances s'étoient renouvellées, ſoit d'elles-mêmes, ſoit par les artifices de D. Pèdre. Le Roi d'Aragon donna l'ordre d'arrêter Dom Ferdinand, & de le tuer, s'il faiſoit réſiſtance ; en effet, Dom Ferdinand ayant mis l'épée à la main, fut accablé par le nombre avec quelques Caſtillans qui voulurent le défendre. Ferreras raconte, d'après d'anciens Auteurs, que le Roi d'Aragon eut l'art de faire entrer le Comte de Tranſtamare dans ce complot ; il inſinue que ce Roi, dans l'intention d'exécuter en entier la clauſe eſſen-

tielle de ſon Traité avec Dom Pèdre, avoit ſemé la diviſion entre toutes les victimes qu'il vouloit ſacrifier ; il y avoit eu en effet une méſintelligence marquée entre l'Infant Ferdinand & le Comte de Tranſtamare, & celui-ci avoit eu le chagrin de voir ſes frères mêmes s'éloigner de lui, & lui préférer l'Infant. Dans ces diſpoſitions, Tranſtamare, ſelon Ferreras, conſentit aiſément à la mort de Ferdinand. Ferreras ajoute que, quand on arrêta celui-ci, Tranſtamare accourut au bruit, ſe mit lui-même à la tête des aſſaſſins, & que Carrillo, cet Ecuyer, cet ami ſi zélé de Tranſtamare, fut celui qui porta le premier coup à l'Infant. Mariana & d'autres Hiſtoriens ſe contentent de dire que Tranſtamare ne fut pas auſſi affligé de la mort de l'Infant qu'il voulut le paroître ; que ce Prince ſentit une ſecrète joie de voir les Rois de Caſtille & d'Aragon travailler ainſi de concert à lui frayer le chemin au Trône de Caſtille, où vraiſemblablement il n'auroit jamais pu prétendre, ſi l'Infant eût vécu, & où il ne paroît point qu'il eût prétendu juſques-là. Nous voyons, au contraire, qu'en 1356, étant armé contre Pierre le Cruel ſon frère, & mécontent des Infans d'Aragon, qui étoient alors dans le parti de Pierre, il propoſa de mettre ſur le Trône de Caſtille l'In-

fant de Portugal Dom Pèdre, petit-fils de Sanche, Roi de Caſtille, par Béatrix ſa mère; l'Infant de Portugal ſaiſit cette idée avec beaucoup d'ardeur ; mais Alphonſe IV, ſon père, Prince modéré, le força d'y renoncer. Dans la ſuite, l'Infant, devenu Roi de Portugal (1), diſputa la Couronne de Caſtille à Tranſtamare, & eut à lui oppoſer ſon propre ſuffrage ; mais les temps étoient changés, Pierre le Cruel avoit donné la Couronne à Tranſtamare, en s'acharnant à vouloir lui ôter la vie, & le Roi de Portugal avoit contre lui la poſſeſſion actuelle d'un Trône étranger, & l'éloignement mutuel que deux Etats à-peu-près égaux en puiſſance, ont toujours pour la réunion ou confuſion, qui aſſervit néceſſairement l'un des deux à l'autre. Ces raiſons, jointes à une juſte répugnance pour le projet de détrôner ſon petit-fils, quoiqu'en faveur de ſon fils, & à la conſidération que les droits de l'Infant de Portugal n'alloient qu'après ceux des Infans d'Aragon, pouvoient bien avoir déterminé le ſage Alphonſe à exiger de ſon fils le ſacrifice de ſes droits. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que Tranſtamare ait oſé aſpirer au Trône de Caſtille avant la mort des deux

(1) C'eſt celui qui eſt connu ſous le nom de *Pierre le Juſticier*.

Infans d'Aragon ; mais alors l'extinction des Princes légitimes les plus proches, & dont les droits n'avoient pas l'inconvénient de la réunion, devenoit très-favorable aux Princes bâtards, qui n'avoient pas non plus cet inconvénient. Les cœurs des Caſtillans devoient naturellement ſe tourner vers le fils d'Alphonſe XI, perſécuté par un frère devenu l'horreur des Nations.

L'opinion de Mariana concernant le meurtre de Dom Ferdinand, opinion d'où il réſulte que Tranſtamare, loin d'avoir trempé publiquement ſes mains dans le ſang de l'Infant, ſon couſin, avoit montré une colère & une douleur vraie ou fauſſe de ſa mort, nous paroît la plus raiſonnable & la plus conforme à la conduite que tinrent Tranſtamare & ſes frères dans cette occaſion ; ils ne s'aveuglèrent point ſur leur danger, comme on l'avoit eſpéré ; ils virent dans le ſort de Dom Ferdinand, celui qu'on leur préparoit ; ils reconnurent Dom Pèdre pourſuivant ſes victimes juſques dans l'Aragon ; ils comprirent que, ſi on avoit commencé par Dom Ferdinand, c'étoit parce que la haine connue du Roi d'Aragon pour ſon frère, pouvoit ſuffire pour rendre raiſon de cet attentat, & empêcher qu'on ne l'imputât à Dom Pèdre ; ils con-

clurent qu'on ne pouvoit pas plus compter ſur Pierre le Cérémonieux que ſur Pierre le Cruel ; ils ne comptèrent que ſur eux-mêmes, & raſſemblant autour d'eux toutes les forces des Caſtillans proſcrits & des François auxiliaires, ils s'en firent un rempart autant contre les infidélités du Roi d'Aragon, que contre les violences du Roi de Caſtille.

Si cependant on croit devoir adopter le récit de Ferreras & des Auteurs qui lui ont ſervi de guides, ce ſera un crime, un grand crime que l'ambition ou la haine aura fait commettre au Comte de Tranſtamare ; mais de ce que ce crime eſt rapporté par d'anciens Hiſtoriens, qui rapportent auſſi tous ceux de Dom Pèdre, nous conclurons qu'on a tort de les accuſer de partialité pour Tranſtamare & contre ſon ennemi ; nous conclurons qu'il n'eſt donc pas vrai que Henri de Tranſtamare ou ſes Succeſſeurs, aient anéanti les monumens de l'Hiſtoire qui lui étoient contraires, & que l'autorité ait dirigé ſur tous ces faits la plume des Hiſtoriens, & en effet, nous avons prouvé que c'étoit une choſe impoſſible.

Le Roi d'Aragon n'ayant pas pu ou n'ayant pas voulu envoyer au Roi de Caſtille les têtes de ſes frères, la guerre continua, &, ſelon l'uſage, avec des ſuccès divers.

C'étoit de la France que devoit partir la foudre dont Pierre le Cruel ſeroit écraſé. Il avoit couronné tous ſes crimes par l'aſſaſſinat de Blanche de Bourbon. Il s'étoit long-temps refuſé à cet attentat, non par humanité ni par juſtice, mais par politique & parce qu'il prévoyoit la vengeance; il avoit cédé enfin aux inſtances, aux importunités de Padille, & le Ciel l'aveuglant pour le perdre, il avoit eſpéré que l'Angleterre ſuſciteroit à la France aſſez d'affaires pour que Charles V ne pût pas ſonger à venger ſa belle-ſœur.

Padille, qui avoit tant ſollicité la mort de ſa Rivale, n'en jouit point, étant morte peu de mois après elle, plus regretée du Roi qu'il ne ſembloit permis à Dom Pèdre de regretter une femme, même vicieuſe. Il la fit traiter en Reine dans les cérémonies de ſa pompe funèbre, il déclara qu'elle ſeule étoit ſa femme légitime, qu'il l'avoit épouſée avant Blanche de Bourbon. Pourquoi donc avoit-il trompé par un faux mariage une femme qu'il n'aimoit pas? Pourquoi avoit-il fait gratuitement cet outrage à Blanche, à la Maiſon de Bourbon, à la France, à Charles V, aux Loix, à la Religion? De quel droit enfin avoit-il été le tyran & le bourreau d'une

Princeſſe libre, indépendante, qui ne lui étoit unie par aucun lien réel?

L'objet de la déclaration qu'il fit à la mort de Padille, étoit d'aſſurer le Trône aux enfans qu'il avoit eus de cette femme; il en avoit, entr'autres, un fils, qu'il vit mourir, & ſa douleur fut ſi vive, qu'on crut qu'elle l'entraîneroit au tombeau. C'eût été un jeu bizarre de la Nature, ſi Pierre le Cruel étoit mort de ſenſibilité; mais enfin, la Nature & l'Amour ſe firent ſentir à lui, au moins une fois; c'eſt un honneur qu'il ne faut point lui dérober.

La mort de ce fils détermina Dom Pèdre à faire un teſtament pour régler la ſucceſſion au Trône. Ce teſtament exiſte; il y appelle par ordre à ſa ſucceſſion les filles qu'il avoit eues de Padille, & à leur défaut le fils qu'il avoit eu de Jeanne de Caſtro. Comment ne ſentoit-il pas l'avantage qu'il donnoit au Comte de Tranſtamare, en appelant des bâtards au Trône? Ce prétendu mariage ſecret du Roi avec Padille, qu'on prétendoit antérieur au mariage ſolemnel du même Roi avec Blanche de Bourbon, fut aſſez mal prouvé par des témoignages fort ſuſpects. Le Roi cita comme ayant été un des témoins,

Hineſtroſa, oncle de Padille, qui étoit mort alors; un autre de ces témoins étoit le Grand-Maître de Calatrava, frère de Padille; les deux autres étoient le Chancelier & le premier Chapelain du Roi, & ce Roi étoit Dom Pèdre. Auſſi les enfans de Padille paſſoient-ils dans l'Europe pour bâtards. Cependant il eſt à préſumer que le Duc de Lancaſtre & le Comte de Cambridge, frères du Prince Noir, en épouſant les deux filles de Padille, prétendoient acquérir pour le moins des prétentions au Trône de Caſtille. Ainſi ſuppoſons le mariage de Dom Pèdre avec Padille régulier, & les enfans qui en étoient nés légitimes; mais dans tous les cas, le fils de Jeanne de Caſtro ne pouvoit être que bâtard; il eſt vrai qu'en ſuppoſant que les bâtards puſſent ſuccéder au Trône, au défaut des enfans légitimes, ils devoient y ſuccéder en gardant entr'eux le même ordre, & que par conſéquent les bâtards de Dom Pèdre, dernier Roi, devoient exclure les bâtards de ſes prédéceſſeurs; mais encore un coup, comment Dom Pèdre ne ſentoit-il pas, que dans la diſpoſition où il avoit mis les eſprits à l'égard de Tranſtamare, c'étoit le ſervir très-bien, que de conſigner dans un acte public

l'aveu formel qu'un bâtard n'étoit pas inhabile à succéder ?

Transtamare & du Guesclin n'eurent qu'à se montrer en Castille ; la haine publique pour Dom Pèdre fit le reste : & le Tyran étoit détrôné avant d'avoir été attaqué. Ce fut dans sa fuite, qu'il égorgea dans leur Eglise, l'Archevêque & le Doyen de Compostelle, & qu'il fit poignarder à Burgos D. Juan Fernandez de Tovar, parce qu'il avoit un frère qui avoit reçu Transtamare dans Calahorra. Vainqueur ou vaincu, il falloit du sang à Dom Pèdre.

Les remontrances du Conseil de Guienne au Prince de Galles, pour le détourner de prendre la défense de Dom Pèdre, l'aveu que fait le Prince de Galles des crimes de ce Monarque, en s'armant en sa faveur pour la cause des Rois, les précautions qu'il prend de lui faire abjurer par serment ses cruautés passées, & de l'y faire renoncer pour l'avenir, étoient autant de preuves de sa diffamation, autant d'affronts que sa cruauté connue lui attiroit. Il accepte les secours du Prince Noir à ce prix ; il marche sous les drapeaux de ce vainqueur illustre, vers Navarette & Najare, lieu propice à Dom Pèdre, & où, sept ans auparavant, il avoit battu les Aragonois.

Dans

Dans cette nouvelle bataille, ſpectacle intéreſſant pour les Guerriers, la valeur brillante & toujours heureuſe du Prince Noir, la fureur toujours active de Dom Pèdre, l'impétuoſité plus douce de Tranſtamare, la profonde capacité de du Gueſclin, déployèrent toutes leurs reſſources : le Génie du Prince Noir l'emporta ; il fut vainqueur, & Dom Pèdre rétabli ſur ſon Trône, pouvoit encore changer ſa deſtinée, ſa renommée même ; il pouvoit, comme Auguſte, par un long règne heureux, affoiblir, effacer le ſouvenir de tant de proſcriptions ; il avoit eu de plus qu'Auguſte, la leçon du malheur ; mais Dom Pèdre n'avoit pas une ame faite pour la recevoir, ni où l'humanité pût jamais rentrer. Entraîné par cette férocité indomptable de ſon caractère, c'eſt alors qu'il fait brûler vive la vertueuſe Ozorio ; il nage dans le ſang, il égorge ſes priſonniers, il veut porter ſa fureur juſques ſur ceux des Anglois. Les généreux Anglois au contraire, oppoſant chez Dom Pèdre l'avarice à la cruauté, achètent chèrement ſes priſonniers pour leur ſauver la vie & leur rendre la liberté. Dom Pèdre, croyant trop tôt ſa fortune au deſſus des atteintes du ſort, brave ſes amis, outrage ſes bienfaiteurs, viole toutes ſes promeſſes, refuſe aux Soldats étrangers

qui l'ont ſi bien ſervi, le prix de leur ſang & de leurs fatigues ; ſon ingratitude, égale à ſa cruauté, oblige enfin le protecteur des Rois à quitter un monſtre qui n'eſt ni Roi ni homme. Abandonné du Prince Noir, il eſt aiſément détruit par du Gueſclin. Vaincu au combat de Montiel, prêt d'être forcé dans ce château, il n'a plus d'aſyle ſur la terre que la tente de du Gueſclin même : cet aſyle ſans doute eût dû être ſacré. Les Auteurs Eſpagnols diſent que Dom Pèdre voulut gagner du Gueſclin pour qu'il le tirât du château de Montiel, & qu'il le rétablît ſur le Trône ; que du Gueſclin fit part de ſes propoſitions à Tranſtamare ; qu'ils convinrent enſemble d'attirer Dom Pèdre dans la tente de du Gueſclin, où Tranſtamare viendroit enſuite comme par haſard. Ils avouent que cette trahiſon répugnoit beaucoup à du Gueſclin, mais ils diſent qu'il s'y prêta. Les François n'ont pu croire du Gueſclin capable d'une trahiſon, même par foibleſſe ; d'ailleurs, le récit de Froiſſard, Auteur contemporain, fort inſtruit ſur cette expédition d'Eſpagne, non-ſeulement diſculpe du Gueſclin, mais détruit toute idée de trahiſon & de complot de la part de Tranſtamare. Il dit que Dom Pèdre, ayant voulu ſortir du château de Montiel, à la faveur d'un dégui-

ſement, fut reconnu par le Begue de Vilaines, qui l'arrêta & le fit priſonnier, & que Tranſtamare étant accouru ſur cette nouvelle, le combat s'engagea entre les deux frères. On voudroit pouvoir diſculper de même Tranſtamare du fratricide commis avec avantage & avec main-forte. Mais obſervons encore que les Hiſtoriens qu'on accuſe d'avoir voulu le flatter, n'ont point diſſimulé ce crime, & n'en ont pas même déguiſé les circonſtances les plus odieuſes. Quelques Auteurs Anglois & Eſpagnols ont dit que c'étoit du Gueſclin qui avoit aidé Tranſtamare à triompher de ſon frère dans ce combat : les Auteurs François rejettent cette allégation, & s'indignent qu'on ait pu imputer une pareille lâcheté à un Chevalier tel que du Gueſclin.

Voici donc, en un mot, l'Hiſtoire entière de la vie & du règne de Dom Pèdre : des cruautés gratuites qui ſoulèvent les eſprits, & qui excitent des révoltes ; ces révoltes punies par d'autres cruautés ſi continuelles, ſi exceſſives, ſi atroces qu'elles ſuſcitent des vengeurs étrangers, qu'elles produiſent une défection générale de la Nation, & la mort violente du Tyran.

Pierre le Cruel n'étoit âgé que de trente-quatre à trente-cinq ans, lorſqu'il mourut. Qu'un vieux Tyran, dans les ſombres défiances

Universitas BIBLIOTHECA Ottavionsis

que l'âge, l'expérience & la politique ont accumulées dans ſon ame, ſe permette des cruautés, les exemples en ſont fréquens autant qu'ils ſont affreux ; c'eſt dans l'âge heureux de la confiance, de la tendreſſe & des ſentimens aimables que Dom Pèdre avoit commis toutes les ſiennes, ce qui prouve combien il étoit né pour la haine & pour la colère. Cet ennemi des hommes avoit quelques qualités brillantes, beaucoup d'eſprit & de valeur ; il prévoyoit les deſſeins de ſes ennemis, avec une pénétration ſi prompte & ſi sûre, il les déconcertoit avec une activité ſi rapide, que preſque rien ne pouvoit lui réſiſter ; il eut, pour ainſi dire, le génie de la *malfaiſance* & le ſublime de l'art de nuire, ce qui le diſtingue de Charles le Mauvais : la perverſité de celui-ci avoit je ne ſais quoi de bas & de vil, dont la fierté de Pierre le préſervoit. Pierre avoit auſſi des avantages extérieurs, une figure noble & impoſante, que la colère rendoit terrible, que la ſérénité rendoit brillante ; l'air de la ſupériorité, le ton & l'inſtinct du commandement. » Quand il étoit dans un lieu, dit Mariana, » on n'avoit pas beſoin de demander où étoit » le Roi «. On a vu des Rois, malgré leur toute-puiſſance, être timides avec leurs ſujets par le ſentiment de leur foibleſſe perſonnelle :

Dom Pèdre ne voyoit jamais que des inférieurs à tous égards ; la même distance que son rang mettoit entre lui & ses sujets, il croyoit que la Nature l'avoit mise entr'eux & lui sur tous les points ; un sourire amer, un coup-d'œil dédaigneux, une ironie sanglante annonçoient son profond mépris pour tout ce qu'il ne daignoit pas craindre & haïr. Il eut toutes les fureurs de l'amour, & n'en eut la tendresse que pour Padille ; encore son attachement pour elle ne prit-il un caractère tendre, que dans les regrets que la mort de cette femme lui inspira, & dans les honneurs qu'il rendit à sa mémoire ; du reste, il l'affligea pendant sa vie, & par mille infidélités, & par le refus des graces qui répugnoient à son cruel caractère. Demandoit-elle des victimes ? elle étoit sûre de les obtenir ? Essayoit-elle d'en dérober quelques-unes à la mort ? elle ne faisoit souvent qu'irriter sa fureur. Quand la Reine-Mère, Albuquerque & Padille lui donnèrent des leçons de cruauté, ils le trouvèrent très-docile ; quand ils voulurent le ramener à l'humanité, il n'étoit plus temps.

Le Peuple qui aime à rejeter les crimes de ses Maîtres sur leurs Courtisans & leurs Maîtresses, se réjouissoit de la mort de Padille, espérant désormais respirer sous un joug plus

doux ; il reconnut que cette femme avoit, rarement à la vérité, mais quelquefois, ſervi de frein aux violences de ſon Amant. Dom Pèdre livré à lui-même, fut encore plus cruel & plus ſanguinaire.

Dom Pèdre eut pluſieurs enfans de diverſes autres femmes ; deſpotique en amour comme en politique, il ne ſouffroit aucune réſiſtance, & vouloit qu'on obéît à ſes feux impérieux comme à ſes loix ſanguinaires. Il étoit toujours dangereux de lui montrer, ou d'annoncer devant lui de belles femmes, & il ſe fit autant d'ennemis par ſes amours, que par ſes cruautés.

Ce Prince impudique, violent & ſacrilége, qui outrageoit, qui égorgeoit des femmes & des Prêtres, qui bravoit le Pape & l'Excommunication, étoit cependant dévot ; il ne manquoit point d'ordonner des prières publiques pour le ſuccès de ſes guerres injuſtes, & de ſes exécutions barbares. Ayant penſé périr dans un naufrage, il fit, en action de graces, un pélerinage, nuds pieds, en chemiſe, & la corde au col ; il ordonna par ſon teſtament, qu'on l'enterrât en habit de Cordelier, ſelon la dévotion du temps & du pays ; il étoit même quelquefois ſuperſtitieux juſqu'à la puſillanimité ; il refuſa de prendre une ville, parce qu'au moment où il alloit s'en emparer,

il apperçut un enfant tout en larmes, qui déploroit la mort d'un oncle, qu'il avoit perdu la veille dans un combat, & que cette rencontre lui parut d'un mauvais augure.

Il avoit, dit-on, quelque amour pour la juſtice, mais c'étoit pour cette juſtice infléxible, inéxorable, qui ne ſait que punir; & la cruauté n'eſt-elle pas eſſentiellement injuſte ?

Dom Henri de Tranſtamare paroît avoir été preſque en tout l'oppoſé de ſon frère. Pendant la vie de Dom Pèdre, on voit entr'eux le contraſte qui ſe trouve entre l'oppreſſeur & l'opprimé, contraſte qui eſt toujours à l'avantage du dernier. Tandis que Dom Pèdre ne ſait ni oublier les outrages qu'il fait, ni pardonner les révoltes qu'il excite; on voit Tranſtamare ſacrifier plus d'une fois les plus juſtes reſſentimens. Les Hiſtoriens lui attribuent des qualités aimables, des inclinations douces & généreuſes: en effet, qu'on ſe ſouvienne du ſervice qu'oſa lui rendre ſon Ecuyer, lorſque pour lui ramener ſa femme, priſonnière en Caſtille, il ne craignit point de venir s'expoſer à toutes les défiances, à toutes les fureurs de Dom Pèdre; on verra qu'il n'y a qu'un Maître aimable & intéreſſant qui, dans la diſgrace, puiſſe être ſervi avec tant de zèle. Parvenu au Trône, il montre autant de recon-

noiſſance envers Charles V, du Gueſclin & la France, que Dom Pèdre avoit eu d'ingratitude envers le Prince Noir & les Anglois. A la ſordide avarice de Dom Pèdre, à ſa fureur d'accumuler & de théſauriſer, il oppoſa une libéralité peut-être exceſſive, & qui pouvoit être auſſi funeſte. Il fut expreſſément diſtingué par ce titre de *Libéral*. N'invitons point les Rois à le mériter; leur devoir eſt de faire du bien à leurs peuples, non d'en donner à leurs Courtiſans. Ami de la juſtice, Dom Henri aima encore plus à ſignaler ſa clémence. Vaillant & illuſtre dans la guerre, il rechercha toujours la paix; il en fit jouir ſes ſujets autant qu'il le put, pendant un règne doux & heureux, mais trop court, & encore trop agité; la Caſtille du moins reſpira ſous ſes loix, elle en avoit beſoin.

S'il fit périr l'Infant d'Aragon, ce que nous ne croyons pas, déplorons les crimes de l'ambition. Il tua ſon frère; ce frère étoit Pierre le Cruel, & l'Univers avoit beſoin de ſa mort; cependant devoit-il périr de la main de Henri, & le bâtard Henri devoit-il hériter de lui après l'avoir aſſaſſiné? Déplorons les fureurs de l'ambition & de la haine qui peuvent ſouiller d'un grand crime un caractère heureux; mais rendons juſtice aux vertus que ce crime lui laiſſa,

& qui firent le bonheur de tout un peuple. C'eſt par-là qu'il mérita le ſurnom de *Fortuné*, qui lui fut donné comme à Philippe de Valois, d'après les idées vulgaires, pour être parvenu au Trône contre toute eſpérance ; il eſt triſte qu'il y ſoit parvenu par un crime, & que ce Prince nommé encore le *Chevalier* par excellence, pour ſa généroſité, ait violé dans ce fatal combat les loix de la Chevalerie comme celles de la Nature.

Après avoir prouvé par les faits que c'étoit Dom Pèdre qui étoit l'agreſſeur, & avoir détruit par-là l'objection générale de l'Apologiſte de Dom Pèdre, ſuivons-le dans le détail des objections particulières.

» Dom Pèdre monta, dit M. de Voltaire, » ſur le trône de Caſtille, étant encore mi- » neur, & dans des circonſtances fâcheuſes. » Son père Alphonſe XI avoit eu ſept bâtards » de ſa Maîtreſſe Eléonore de Guzman. Ces » ſept bâtards, puiſſamment établis, bravoient » l'autorité de Dom Pèdre, & leur mère, en- » core plus puiſſante qu'eux, inſultoit à la mère » du Roi. La Caſtille étoit partagée entre le » parti de la Reine-Mère & celui d'Eléonore. » A peine le Roi eut-il atteint l'âge de vingt- » un ans, qu'il lui fallut ſoutenir contre la » faction des bâtards une guerre civile. Il

» combattit, fut vainqueur, & accorda la » mort d'Eléonore à la vengeance de ſa mère. » On peut le nommer juſques-là courageux, » & trop ſévère «.

De ces faits, ainſi préſentés, M. de Voltaire conclut que Pierre fut rendu cruel par des rebelles cruels.

Mais quand les événemens ſeroient réellement arrivés dans cet ordre, quand il n'y auroit pas une tranſpoſition formelle de cauſes & d'effets dans ce récit, n'appellerons-nous que *trop ſévère* le fils dénaturé qui outrage ainſi la mémoire de ſon père dans ce qu'il avoit de plus cher; l'homme féroce, qui égorge une femme, la mère de ſes frères, parce qu'elle avoit été belle, & qu'elle avoit rendu ſon père ſenſible? Mais, comme nous l'avons dit, il faut moins imputer ce premier crime à Dom Pèdre qu'à ſa mère. Nous diſons que dans le récit de M. de Voltaire, l'ordre des faits eſt interverti, & qu'il en réſulte une tranſpoſition de cauſes & d'effets qui dénature tout. Il ne peut être indifférent que la révolte des Princes bâtards ait précédé ou ſuivi la mort violente de leur mère. Dans le premier cas, ils auroient en quelque ſorte cauſé la mort de leur mère; dans le ſecond, ils n'ont fait que la venger. Or, il eſt certain que la mort d'Eléonore de Guzman, première cruauté qui ait ſouillé le

règne de Dom Pèdre, a précédé & causé la révolte des Princes. Les dates en font foi. La mort d'Eléonore est de l'an 1350; la fuite de Transtamare en Portugal, de l'an 1351; il ne prit les armes pour la première fois qu'en 1352; il les posa presque à l'instant, & la grande Ligue, dont M. de Voltaire veut parler, n'est que de 1354. Dom Pèdre n'avoit pas même alors vingt-un ans, & cependant il avoit déjà commis assez de crimes, pour que son Gouverneur & sa mère même fussent à la tête de cette Ligue. Il avoit fait assassiner Garcilasso de la Véga; il avoit fait mourir en prison Prado, Grand-Maître de Calatrava; on le soupçonnoit d'avoir empoisonné Jean de Lara & Ferdinand Manuel; il avoit poursuivi jusqu'à la mort le fils de Jean de Lara; il avoit mis ses sœurs en prison & saisi leurs domaines; il avoit enfermé Blanche de Bourbon, trompé & déshonoré Jeanne de Castro, forcé son Gouverneur à sortir du Royaume, dépouillé violemment Frédéric son propre frère, de la Grande-Maîtrise de Saint-Jacques. L'injustice & la cruauté n'avoient point attendu en lui le nombre des années.

Quant à ce que dit M. de Voltaire, qu'Eléonore de Guzman insultoit à la mère du Roi, & que la Castille étoit partagée entre le parti

de la Reine-Mère & celui d'Eléonore, cela étoit vrai du vivant d'Alphonſe XI, & ne l'étoit plus depuis ſa mort. Eléonore, humiliée alors, & inquiète de ſon ſort, n'inſultoit plus perſonne, & craignoit autant la Reine qu'elle l'avoit bravée.

Le plus grand inconvénient d'une apologie de Pierre le Cruel, eſt la néceſſité de diffamer une Reine aimable, l'amour de la France & de l'Eſpagne, modèle de vertu & de malheur, & à laquelle il ne manqua aucune ſorte d'intérêt; en un mot, Blanche de Bourbon. Voyons avec quelle adreſſe M. de Voltaire franchit ce pas difficile.

» Dom Pèdre, dit-il, épouſe Blanche de » Bourbon; & la première nouvelle qu'il ap- » prend de ſa femme, quand elle eſt arrivée à » Valladolid, c'eſt qu'elle eſt amoureuſe du » Grand-Maître de Saint-Jacques, l'un de » ces mêmes bâtards qui lui avoient fait la » guerre. (1) Je ſais que de telles intrigues ſont » rarement prouvées, qu'un Roi ſage doit » plutôt les ignorer que s'en venger. Mais » enfin le Roi fut excuſable, puiſqu'il y a en-

(1) Il ne la lui avoit pas faite encore, & il ne la lui fit que plus d'un an après, y étant forcé par les injuſtices de Dom Pèdre.

» core une famille en Eſpagne qui ſe vante » d'être iſſue de ce commerce ; c'eſt celle des » Henriquez.

Voilà préciſément ce que Padille s'efforçoit de perſuader, ſans pouvoir trouver perſonne qui pût le croire, pas même le Roi. Les Hiſtoriens rapportent ces calomnies de Padille, & c'eſt chez eux que l'Apologiſte de Dom Pèdre les a trouvées ; mais il ne faut pas diſſimuler qu'ils les rejettent avec indignation & avec mépris, qu'ils y oppoſent la notoriété publique, & le témoignage de toute l'Eſpagne ; qu'ils mettent ces calomnies mêmes au rang des crimes qu'on employa contre elle, & des perſécutions qu'on lui fit ſouffrir. *Si la première nouvelle que le Roi apprend de Blanche, lorſqu'elle eſt arrivée à Valladolid, c'eſt qu'elle eſt amoureuſe du Grand-Maître de Saint-Jacques*, pourquoi l'épouſe-t-il, ſur-tout ne l'aimant pas, ſur-tout étant marié avec une autre, comme il le déclara dans la ſuite ? Pour voir évidemment que ces calomnies de Padille n'avoient fait aucune impreſſion ſur la Nation ni ſur le Roi, il ſuffit de lire dans Mariana, liv. 16, chap. 115, le diſcours que Dom Ferdinand d'Ayala fait à Dom Pèdre au nom des Princes & de la mère même du Roi, ligués contre lui, pour l'obliger à chaſſer Pa-

diſſe, & à reprendre Blanche de Bourbon. Si cette Princeſſe aimoit, ou avoit aimé le Grand-Maître de S. Jacques, ſi elle en avoit un enfant, comment la Nation en corps vante-t-elle avec tant d'enthouſiaſme, & comme une choſe ſi reconnue, la vertu de cette Princeſſe ? Comment la vante-t-elle à ſon mari ? Comment eſpère-t-elle le toucher par ce tableau de la vertu malheureuſe & ſouffrante ? Comment ſur-tout, Dom Pèdre répond-il qu'il eſt prêt de reprendre ſa femme, & adopte-t-il l'éloge qu'on en fait ?

Quant à la prétention de la Maiſon Henriquez, il étoit indiſpenſable d'obſerver qu'elle eſt univerſellement reconnue pour une fable, inventée par la malignité de Padille, & accréditée depuis par la vanité de quelques perſonnes de la Maiſon Henriquez. La vérité eſt, que le Grand-Maître de Saint-Jacques avoit eu un fils d'une fille Juive, nommée la Palomba. Padille tâcha de perſuader que la Palomba ne faiſoit que prêter ſon nom à Blanche de Bourbon, & qu'elle n'étoit que la nourrice de l'enfant, dont tout le monde ſavoit qu'elle étoit la mère. Les Henriquez, iſſus de ce fils, aimant mieux deſcendre de Blanche de Bourbon que d'une Juive, eſſayerent de renouveller cette vieille calomnie long-

temps après la mort de Blanche & de la Palomba. Mais que peut cette prétention dénuée de toute eſpèce de titre, ſoit public, ſoit domeſtique, contre le témoignage univerſel de l'Hiſtoire ? Tous les Auteurs, tant anciens que nouveaux, tant François qu'Eſpagnols, parlent de Blanche avec l'attendriſſement qu'inſpire le malheur, avec le reſpect qu'on a pour la vertu, avec la vénération qu'on doit aux Saints. Nous avons vu que Froiſſard, Auteur contemporain, l'appelle dans ſon vieux langage, *très-bonne Dame*, *& ſainte*. Ayala, Alphonſe de Carthagène, Roderic Sanche, Evêque de Palenza, Zurita, Zuniga, Garibay, Marmol, tous tiennent le même langage. On peut voir le portrait que fait de Blanche, Mariana, liv. 17, chap. 31 ; les éloges qu'il donne à l'innocence de ſes mœurs, à la régularité de ſa conduite, à ſa vie édifiante ; l'emportement de mauvais goût, mais vertueux, que lui inſpire la mort violente de cette Reine, & qui lui fait oublier le rôle d'Hiſtorien pour celui de Déclamateur. Il apoſtrophe Dom Pèdre, en l'appelant *bête féroce*, *monſtre de cruauté*. Il l'interroge, il le menace, il paraphraſe ce vers de Didon à Enée :

Omnibus umbra locis adero : dabis, improbe, pœnas.

Ferreras, après avoir auſſi rendu, mais d'un ton plus ſage & plus digne de l'Hiſtoire, le témoignage le plus éclatant à l'innocence & à la vertu de cette Reine infortunée, ajoute : « Je ne puis m'empêcher de me récrier contre » quelques Ecrivains de nom, qui ont cherché à colorer cette action inhumaine (l'aſſaſſinat de Blanche) aux dépens de la réputation de la vertueuſe Blanche, cherchant » à la ternir par des fables ridicules, qu'ils » ont débitées au ſujet du Grand-Maître Dom » Frédéric.

» Blanche de Bourbon, pourſuit M. de » Voltaire, eut au moins l'imprudence d'être » trop unie avec la faction des bâtards, ennemis de ſon mari. Faut-il après cela s'étonner » que le Roi la laiſsât dans un château, & ſe » conſolât dans d'autres amours ? «.

Toute la Nation s'en étonna cependant, & crut ne pouvoir expliquer un pareil aveuglement, qu'à la faveur de la magie. C'eſt qu'elle avoit ſous les yeux les perſonnes & les événemens; qu'elle comparoit Padille avec Blanche : au lieu que de loin il eſt bien aiſé de parler légèrement des choſes, & de trouver tout ſimple qu'un Roi ſe conſole ou s'amuſe avec d'autres femmes que la ſienne.

» Elle

» Elle étoit trop unie avec la faction des » bâtards, & le Roi s'en consoloit dans d'au- » tres amours «.

C'est encore ici une transposition de la cause & de l'effet. C'est parce que le Roi avoit d'autres amours, qu'il opprimoit Blanche, & la tenoit dans une prison, où elle étoit sans cesse menacée de la mort. *La faction des bâtards, avec laquelle elle ne pouvoit être unie du fond de sa prison*, fut appelée à son secours par le peuple de Tolède, & par les autres Villes qui avoient pris sa défense, lorsqu'elle s'étoit mise sous la garde de l'Eglise. Fera-t-on un crime à une Reine innocente, opprimée par une Concubine insolente, d'avoir réclamé l'asyle sacré des Temples contre l'oppression & la mort? Dira-t-on qu'elle devoit refuser les secours que des rebelles lui offroient? Outre que ces rebelles étoient la propre mère du Roi, sa tante, ses frères, ses cousins-germains, son Gouverneur, presque tous les Grands, presque toute la Nation, elle n'étoit maîtresse de rien, on ne la consultoit pas pour la servir. Les Princes armés pour leur défense, se trouvoient armés pour la sienne, parce que la cause étoit la même. Pour lui assûrer la liberté, il avoit fallu commencer par la lui ravir. On l'avoit mise en sûreté dans le Château de To-

lède, où une garde nombreuſe l'empêchoit également & d'être repriſe par Dom Pèdre, & de ſe remettre entre ſes mains, ſi elle l'eût voulu. Voilà toute la liaiſon qu'eut Blanche de Bourbon avec ce qu'on appelle ici *la faction des bâtards*. Le zèle qu'elle ſut inſpirer à ſes défenſeurs, elle en fut redevable, non à des ſollicitations, qu'elle ne ſe permit jamais contre Dom Pèdre, mais à ſes vertus, à ſes malheurs, à ſa patience même, que tous les Hiſtoriens célèbrent à l'envi, & aux injuſtices de ſes ennemis.

» Ce Grand-Maître de Saint-Jacques, pourſuit l'Apologiſte de Dom Pèdre, » fut tué » par ſes ordres. C'eſt ce qui lui mérita le nom » de *Cruel*, tandis que Jean, Roi de France, » qui avoit aſſaſſiné ſon Connétable & quatre » Seigneurs de Normandie, étoit nommé Jean » *le Bon* «.

Un ſeul mot de M. de Voltaire exige des diſſertations entières pour y répondre. Plus il eſt ſerré, plus il force d'être diffus. Nous répondons :

1°. Qu'un fratricide ordonné de ſang froid, & par un auſſi mauvais motif que celui de donner au frère d'une maîtreſſe avide, la dépouille de ſon propre frère, pouvoit ſuffire pour juſtifier ce titre de *Cruel*.

2°. Non, ce n'eſt pas ſeulement pour le meurtre du Grand-Maître Fréderic, que Pierre a été nommé *le Cruel*; c'eſt pour avoir maſſacré ſans motif & ſans prétexte, deux autres de ſes frères, qui touchoient encore à l'âge de l'enfance; c'eſt pour avoir pourſuivi ſans relâche la vie de tous les autres; c'eſt pour avoir exterminé les maiſons de Lara & de Lacerda, dont les droits au Trône étoient ſupérieurs aux ſiens; pour avoir fait tuer Dom Juan d'Aragon, & avoir fait jeter ſon corps au peuple de Bilbao qui le demandoit pour Duc; c'eſt pour n'avoir pas eu pitié d'une mère ſuppliante, qui lui demandoit à genoux, & toute en larmes, la vie de ſes amis; c'eſt pour l'avoir couverte de leur ſang; c'eſt pour avoir été inſenſible à la beauté, à la vertu, au malheur d'une femme, l'amour & l'exemple du monde, qu'il n'avoit épouſée que pour l'outrager, à laquelle il ôta la liberté, la vie, à laquelle il voulut ôter l'honneur; c'eſt pour avoir poignardé dans les bras de ſa Maîtreſſe & de ſa fille un malheureux dont elles demandoient la grace; c'eſt pour avoir fait étrangler une Reine, ſa propre tante, ainſi que Jeanne & Iſabelle de Lara ſes parentes; c'eſt pour avoir fait brûler la vertueuſe Urraque Ozorio, & un pauvre Prêtre fanatique qu'il falloit tout

au plus enfermer ; pour avoir fait pendre un fils tendre & généreux, qui donnoit ſa vie pour ſon père ; pour avoir tué de ſa main un Roi qui cherchoit un aſyle dans ſa Cour ; c'eſt pour avoir fait tomber tant de têtes, ou évidemment innocentes, ou tout au plus ſuſpectes ; pour avoir toujours puni par des flots de ſang les révoltes que d'autres flots de ſang, verſés par ſes mains, avoient excitées ; c'eſt pour avoir égorgé ſon peuple, & ravagé ſon Royaume. En eſt-ce aſſez ? & jamais titre fut-il plus mérité ?

3.° La comparaiſon de Pierre le *Cruel* avec Jean le *Bon*, offre un contraſte ingénieux & piquant ; mais elle n'eſt pas juſte : ces deux Princes ne peuvent être comparés en rien. Le Roi Jean, haï d'abord pour des coups d'autorité très-condamnables ſans doute, quoique quelques-uns aient pu paroître néceſſaires, & que les motifs de quelques autres n'aient pas été ſuffiſamment éclaircis ; le Roi Jean mérita le titre de *Bon*, lorſque, corrigé par le malheur, il devint juſte, modéré, avare du ſang, ami de la paix, attentif à réparer les maux qu'avoit faits la guerre, & à ſoulager ſon peuple ; il mérita la reconnoiſſance de l'Univers, lorſqu'il donna aux Rois le grand exemple & l'utile leçon de reſpecter tous leurs engagemens.

Suivons l'Apologiſte de Dom Pèdre.

» Dans ces troubles, la femme de Dom » Pèdre mourut. *Elle avoit été coupable*, il fal- » loit bien qu'on dît qu'elle mourût empoi- » ſonnée ; mais encore une fois, on ne doit » point intenter cette action de poiſon ſans » preuve «.

Nous convenons de cette maxime, comme M. de Voltaire eſt convenu que les galanteries imputées à Blanche de Bourbon par Padille, *ne ſont pas prouvées.* Le voilà cependant qui les regarde comme prouvées, & qui prononce non-ſeulement ſans autorité, mais contre toute autorité, que Blanche *étoit coupable.* Nous ne prononcerons pas de même qu'elle fut empoiſonnée, quoique les autorités ne manquent point à cette opinion ; mais elles ſont partagées. Mariana, d'après quelques Auteurs, dit qu'un Médecin l'empoiſonna par ordre du Roi : Ferreras, d'après d'autres Auteurs, rapporte que le Roi donna ordre au Gouverneur de la Citadelle de Xérez de la faire périr ; on ne dit pas de quel genre de mort : on ajoute que, ſur le refus de ce Gouverneur, Jean Perez de Roblédo ſe chargea de la commiſſion.

Mais accordons aux Apologiſtes de Dom Pèdre tout ce que cette incertitude permet de

leur accorder ; ſuppoſons que Dom Pèdre n'ait pas expreſſément ordonné la mort de Blanche, qu'il ſe ſoit refuſé cette dernière violence, ſon apologie n'y gagne rien ; Blanche de Bourbon, innocente & vertueuſe, n'en eſt pas moins morte à vingt-cinq ans, de chagrin & de miſère, dans une priſon où il la détenoit injuſtement, quoique, de ſon aveu, n'étant pas ſon mari, il n'eût aucun droit ſur elle. N'en eſt-ce pas aſſez pour qu'on impute cette mort à Dom Pèdre ?

Obſervons ici une adreſſe de l'Apologiſte, qui pourroit faire impreſſion à quelques Lecteurs. Il n'avoue, ou du moins il n'énonce qu'un crime de Dom Pèdre, c'eſt la mort de ce même Grand-Maître Frédéric, qu'il dit avoir été l'Amant de Blanche. Il rapporte auſſi-tôt la mort de Blanche. Ce rapprochement, en ſuppoſant qu'on veuille imputer à Dom Pèdre la mort de Blanche (ce que M. de Voltaire n'affirme ni ne dénie), donne, à tout haſard, l'idée d'un mari jaloux qui ſe venge ; il rappelle la rigueur de Conſtantin à l'égard de Fauſta & de Criſpe, & celle de Philippe II à l'égard d'Eliſabeth & de Dom Carlos. Fauſſe reſſemblance qui tient à l'art de l'Ecrivain ! La jalouſie n'entra pour rien dans la cruauté de Dom Pèdre ; il ſavoit trop bien qu'il n'avoit

aucun reproche à faire à Blanche, & il l'en haïſſoit davantage. Il fit périr ſon frère par le même principe de haine & de fureur, qui lui fit immoler ſes autres frères, & preſque tous ſes proches, & parce qu'il le ſoupçonnoit d'intelligence avec le Roi d'Aragon & le Comte de Tranſtamare. Quant à Blanche, il la fit, ou ſi l'on veut, il la laiſſa périr, parce que ſa Maîtreſſe le vouloit.

M. de Voltaire obſerve que c'étoit l'intérêt des ennemis de Dom Pèdre de répandre dans l'Europe, qu'il avoit empoiſonné ſa femme.

Cela eſt vrai : mais pourquoi aimerions-nous mieux les regarder eux & les Hiſtoriens comme des calomniateurs, que d'imputer d'après eux, & d'après toutes les vraiſemblances, ce crime de plus à celui qui en a commis tant d'autres, & qui, encore un coup, s'il n'a pas empoiſonné ſa femme, l'a certainement fait périr de chagrin & de misère dans une priſon ?

M. de Voltaire obſerve, avec raiſon, que la France avoit intérêt de ſe délivrer des *Malandrins* ou *Grandes-Compagnies*, & que ces *Malandrins* que Du Gueſclin conduiſit à l'expédition d'Eſpagne étoient des brigands ; d'où il conclut, » que cette expédition conſiſtoit à » conduire des brigands au ſecours d'un re- » belle contre un Roi cruel, mais légitime «.

Cette expédition pourroit être conſidérée ſous un point de vue plus favorable ; on pourroit voir Charles V vengeant ſa belle-ſœur, & relevant l'humanité foulée aux pieds par un monſtre, & le Connétable Du Gueſclin exécutant les ordres de ſon Roi ; mais M. de Voltaire blâme, avec beaucoup de raiſon, la violence avec laquelle Du Gueſclin & les Grandes-Compagnies allèrent rançonner Avignon.

M. de Voltaire dit que le Prince Noir, en embraſſant la défenſe de Pierre le Cruel, prit par intérêt & par honneur le parti le plus juſte.

La cauſe de Dom Pèdre étoit celle des Rois ; celle de Tranſtamare étoit celle des hommes : il eſt fâcheux de voir d'un côté les droits de la Royauté, de l'autre, ceux de l'humanité. Les queſtions qui concernent ces droits reſpectifs, lorſqu'ils ſe trouvent en oppoſition, ſont toujours délicates, & nous ne prétendons point y entrer ; M. de Belloy d'ailleurs les a traitées dans ſa Pièce avec toute la circonſpection & toute l'adreſſe qu'exigent ces matières.

L'Apologiſte de Dom Pèdre a eu ſoin d'écarter tout ce qui n'étoit pas favorable à ſa cauſe ; il a diſſimulé que le Conſeil du Prince Noir étoit d'avis qu'on abandonnât Pierre le Cruel à ſon mauvais génie & à ſon mauvais

deſtin ; que le Prince Noir, en prenant un parti peut-être plus noble & plus juſte, convenoit cependant des crimes de Dom Pèdre, & ne vit que la Majeſté Royale outragée.

L'Apologiſte diſſimule encore l'ingratitude & l'infidélité de Dom Pèdre envers le Prince Noir. Cependant c'eſt un dernier trait qui peint ce Tyran, pour qui les ſermens n'étoient rien, & pour qui les bienfaits n'étoient qu'une injure.

Finiſſons par une réfléxion générale. En liſant l'Hiſtoire, on n'a pas ſouvent la ſatisfaction de voir ſenſiblement le vice puni & la vertu récompenſée : les règnes de Pierre le Cruel & de Tranſtamare offrent ce ſpectacle, & l'Hiſtoire n'a peut-être pas de tableau plus moral dans toutes ſes parties.

Marie de Portugal, entraînée par une jalouſie & une vengeance de femme, fait commettre à ſon fils ſon premier crime, elle ne peut plus l'arrêter ſur les autres ; les violences de Dom Pèdre s'étendent juſqu'à elle, & lui laiſſent avec la douleur de les éprouver, le remords de les avoir fait naître.

Albuquerque, par une politique de Courtiſan & de Miniſtre, met Padille dans les bras de ſon élève. Padille renverſe le Miniſtre Courtiſan ; il eſt puni de ſa vile politique par ſa politique même.

Cette même Padille fait immoler Blanche de Bourbon, & ſans pouvoir jouir de la mort de ſa Rivale, elle deſcend au tombeau avec l'exécration publique.

Pierre le Cruel fait la guerre au Genre Humain; le Genre Humain ſe ſoulève contre lui; il meurt de la main du frère qu'il s'acharnoit à faire périr, & c'eſt ce frère qui remplit ſon Trône.

Dom Henri, inſtruit par ces exemples, ou porté naturellement à la vertu, s'écarte en tout des traces de ſon prédéceſſeur, & cherche ſon bonheur dans celui de ſon peuple; il vit en paix, règne avec gloire, & laiſſe une mémoire révérée & chérie.

PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ. PERSE.

PERSONNAGES.

DOM PÈDRE, Roi de Caſtille.
ÉDOUARD, Prince Anglais.
LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.
HENRI DE TRANSTAMARE, Frère naturel de Dom Pèdre.
BLANCHE DE BOURBON, Princeſſe Françaiſe.
DOM FERNAND, Miniſtre & Général de Dom Pèdre.
ALTAIRE, Chef des Maures.
GARDES.

La Scène eſt en Caſtille, dans le Fort de Montiel, ou dans le Camp de Dom Pèdre, près de ce Fort.

Nota. L'Auteur ayant fait à cette Pièce des corrections aſſez conſidérables, dont une même change tout-à-fait le dénouement, nous avons cru devoir mettre au bas des pages & à la fin de la Pièce les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.

PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Tour, une Chambre aſſez vaſte, dans le goût gothique, très-ſimplement meublée, & dont la fenêtre eſt garnie d'une grille de fer : cette Chambre a une grande porte dans le fond, une petite ſur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE JEUNE PRINCESSE, *ſeule.*

Elle eſt vêtue ſans éclat, aſſiſe dans l'attitude de l'accablement, & appuyée ſur une table : après quelques inſtans de ſilence, elle lève les yeux, & dit :

L'OMBRE enfin s'éclaircit: les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obſcur ſéjour.

Ces murs me ſéparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah! l'aurore & la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger ſommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de ſon être.—
O jour! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain; ô mort! mon ſeul eſpoir,
Romps le joug effroyable où je ſuis enchaînée;
O mort! délivre-moi du malheur d'être née.

(*Elle retombe dans ſa première attitude; puis ſe relevant.*)

Un inſtant ſur le Trône, & pour jamais aux fers!
Hélas! j'ai diſparu de ce vaſte Univers:
L'Eſpagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, & Paris m'a pleurée.
Pleurée!—Oui, je le ſuis: dans mes tourmens ſecrets
J'ai le triſte plaiſir de coûter des regrets:
On plaignit, on vengea ma diſgrace fatale;
Tout m'aima ſur la terre, —hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui ſeuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'eſt infortuné.—
Mais— de ces lieux déſerts qui trouble le ſilence?

(*Elle paraît entendre du bruit en dehors.*)

La barrière du Fort s'ouvre avec violence!—
Quel tumulte confus? —Voyons.

(*Elle ſe lève & regarde à travers les barreaux de la fenêtre.*)

Sur ces remparts,

J'apperçois un drapeau, ſemé de léopards ! —
Quelqu'un marche avec bruit ! — L'effroi remplit
mon ame.

SCÈNE II.

UN CHEVALIER *parlant hors de la chambre.*

Soldat, ouvre. — Obéis, ou tu meurs.

(*la porte du fond s'ouvre, le Chevalier entre avec deux Ecuyers.*)

LA PRINCESSE.

Ciel !

LE CHEVALIER.

(*à part.*) Madame ;
Pardonnez. — Que d'appas ! tout accroît mes ſoup-
çons.
(*haut.*)
De mon audace heureuſe apprenez les raiſons.
Je vous ſuis inconnu, j'ignore qui vous êtes :
Je viens joindre le Roi qui fuit vers ces retraites ;
Et pour calmer l'Eſpagne en ſes troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable aſyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une reſſource utile ;
Mais des refus ſuſpects, des mots myſtérieux
Ont enflammé ſoudain mes deſirs curieux ;
J'ai penſé — que ces murs enfermaient l'innocence.
Vos Gardes m'oppoſaient en vain la réſiſtance ;

Le vainqueur de Najarre & celui de Poitiers
Imprime le reſpect dans l'ame des Guerriers :
Dites un mot, Madame, & je romps votre chaîne.

LA PRINCESSE.

Eſt-il bien vrai ? je vois le Prince d'Aquitaine,
Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi !
Vous, Edouard !

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.

(Il fait ſigne à ſes Ecuyers de ſe retirer.)

LA PRINCESSE.

Votre aſpect doit ici m'affliger — & me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon Père ;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD, *avec tranſport.*

Mon doute eſt éclairci. Vous vivez ! quoi ! c'eſt vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuſe fille ?
Vous, Femme de Dom Pèdre & Reine de Caſtille !

BLANCHE.

Reine ! vous le voyez.

ÉDOUARD *voulant ſe jeter à ſes pieds.*

Ah ! mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu.

(Toujours avec vivacité.)

Que vous avez coûté de larmes à la terre !
Oui, votre Père & vous, chéris de l'Angleterre....
Ennemis

Ennemis généreux, nous ſavons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi! lorſque Pèdre & Padille
Du bruit de votre mort conſternaient la Caſtille,
Sur vous, de leurs fureurs ils ſuſpendaient le cours!
Ces deux ames de ſang ont reſpecté vos jours!

BLANCHE, *plus vivement.*

Ils n'ont rien reſpecté. Si je reſpire encore,
Leurs ordres ſont trahis, leur cruauté l'ignore.

EDOUARD, *de même.*

Croyez, ſi ce myſtère eût percé juſqu'à moi,
Que j'aurais exigé de ce ſuperbe Roi,
Quand ma main ſur ſon front remit le diadême,
Qu'il vous rendît juſtice & ſe la fît lui-même.
Une ſeconde fois ſon trône eſt renverſé.
Pèdre a beſoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez mieux que moi réparer ſa ruine:
Mais le daignerez-vous? — Ah! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours:
Ma foi, ſans balancer, ſuivra tous vos diſcours:
Mon ame, juſqu'ici, toujours mal informée
Par la voix de Dom Pèdre ou par la Renommée,
Aſpire, pour vous-même, encore à s'éclaircir.
Edouard mieux inſtruit pourra mieux vous ſervir:
Qu'il ſache à quel excès Pèdre offenſa vos charmes.
Princeſſe, en ce grand jour, ſi je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens: —
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

BLANCHE, *avec tranquillité.*

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Eſt due aux nobles ſoins d'un Héros que j'eſtime.
A mon époux, vous ſeul me pouvez réunir. —
Ah! pour lui, devant vous, que mon front va rougir! —
Daignez prendre ce ſiége, & vous allez m'entendre.
(*Ils s'aſſéient.*)
Mais, Seigneur, pardonnez un ſouvenir trop tendre;
Ici j'ignore tout. — Charle, époux de ma ſœur,
D'un Roi trop courageux plus ſage ſucceſſeur,
Cette ſœur même, hélas! ſi chère à mon enfance,
Dieu les conſerve-t-il au bonheur de la France?

ÉDOUARD.

Tous deux règnent, Madame, & par leurs douces loix
Conſolent leurs Etats du malheur des Valois:
Charle apprend aux Guerriers, que la valeur ſuprême,
Pour commander au ſort, ſe commande à ſoi-même;
Plus terrible pour Londre au fond de ſon Palais,
Que ſon père ſuivi de cent mille Français.

BLANCHE *en larmes.*

Ah! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie!
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie:
Et moi, dans d'autres Cours deſtinée à régner,
L'Hymen m'offrait par-tout mon malheur à ſigner.

(Elle s'eſſuie les yeux.)

Dom Pèdre me choiſit de l'aveu de ſa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me ſervait de père,
Quand mon troiſième luſtre à peine finiſſait.
Déjà ſa cruauté ſourdement s'annonçait.
J'avouerai qu'en ſortant de la Cour la plus chère,
La ſienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangère :
L'illuſtre Caſtillane (1), aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sèxe, avait joint nos Maiſons :
Son nom, que je portais, m'invitait à la ſuivre,
M'enflammait du déſir de la faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur ſang de ſes Rois,
Le préſent qu'à la Seine ils ont fait autrefois :
Mon cœur ſe promettait, pour ſon premier ouvrage,
D'adoucir un Epoux qu'on me peignait ſauvage;
Par de tendres vertus j'eſpérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégreſſe,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la triſteſſe;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ſes douleurs,
Vient, m'embraſſe, — & bientôt me baigne de ſes pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir ſa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen ſe différe.
Après de longs refus, Pèdre ſe montre enfin.
Il me mène à l'Autel avec un fier dédain :

(1) Blanche de Caſtille, mère de Saint Louis.

Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La Cour, le Peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de son Roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche ;
Sort du Temple, & soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa Cour, & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur & l'effroi de mes esprits confus :
Etrangère au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter & mon trouble & ma plainte,
J'inspirais la pitié, mais la pitié contrainte.
Enfin on me révèle un mystère odieux,
Qui n'était un mystère, hélas ! que pour mes yeux:
J'apprends que, dans ce jour, où Pèdre avec instance,
Par ses Ambassadeurs pressait notre alliance,
Il avoit vu Padille, & qu'au prix de l'honneur,
Cette beauté si fière avoit gagné son cœur.
Me quittant aux Autels, le Monarque parjure,
Revolait dans ses bras consommer mon injure.
Tous deux en faisaient gloire ; & qui plaignoit mon sort,
Recevait pour salaire ou les fers ou la mort.
Mais bientôt, sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une ame vile au grand cœur qu'elle outrage,

On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi;
Dom Pèdre me punit de la chérir en fille:
De prisons en prisons cachée à sa famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre....& ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoirs qu'il ne brave;
Tyran pour tout son peuple, & pour Padille esclave,
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang.—
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes.—
Mais comment vous compter ses illustres victimes?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait sans cesse & lassait les bourreaux;
Le cruel—immola ses frères & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la sœur de son père;
Sur sa mère....on retint son parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais...Dom Pèdre à vos pieds n'est jamais revenu?

BLANCHE.

Padille craignait trop les droits de la vertu:
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son Roi défendu ma présence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort?
Quelle main vous sauva, quel heureux coup du sort...

BLANCHE, *vivement* (1).

Quand le ſeul rejeton de ſa triſte famille,
Tranſtamare ſon frère entrait dans la Caſtille ;
Couronné par le peuple, appuyé des Français,
Il volait pour briſer les fers où je pleurais :
Pèdre, malgré l'Afrique & Grenade & Lisbonne,
Se voyant par Gueſclin renverſé de ſon trône,
Voulut punir ſur moi la France & les Bourbons :
Il me fit apporter un poignard, des poiſons.

---

(1) Quand l'Eſpagne épuiſée & touchant à ſa perte,
Pour arrêter le ſang dont elle était couverte,
De ce Roi deſtructeur briſait le joug affreux,
Et nommait Souverain ſon frère généreux ;
Ravi ſeul au bourreau de toute ſa famille,
Tranſtamare adoré rentrait dans la Caſtille ;
La France armait pour moi ſes Guerriers les plus fiers ;
Gueſclin, deux fois vainqueur, allait briſer mes fers ;
Malgré toute l'Afrique, & Grenade & Lisbonne,
Dom Pèdre ſe voyait arracher ſa Couronne.
Alors voulant punir la France & les Bourbons,
Il me fit apporter un poignard, des poiſons :
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime.

ÉDOUARD, *avec la chaleur de l'intérêt.*

Ô d'un Roi trop cruel, Miniſtre magnanime!
Fernand. . . . . .

BLANCHE.

Voit qu'un refus le perd, ſans me ſauver,
Il ſe charge du meurtre, & vient m'en préſerver.

Fernand qu'il en chargeait, n'eut que le choix du crime.
O d'un Roi trop cruel, Miniſtre magnanime !
Fernand voit qu'un refus le perd ſans me ſauver.

ÉDOUARD.

Il ſe charge du meurtre ?

BLANCHE.

Et vient m'en préſerver ;
Cachant mon nom, mon rang, qui m'expoſaient encore,
Sa prudence en ſecret m'envoya chez le Maure.
Mais lorſque votre bras par-tout victorieux
Eut rétabli Dom Pèdre au rang de ſes aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux tranſportée,
J'ai revu la priſon que j'avais habitée :
On m'y ſert avec ſoin ſans ſavoir qui je ſuis.
Morte à tout l'univers, ſeule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :
Ah ! je croirais, ſans vous, que la tour de Montiel
Eſt le tombeau fatal que m'a choiſi le Ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis ce Ciel ; ſa faveur m'accompagne,
Lorſque pour vous ſauver il m'amène en Eſpagne.
Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.
Vers moi, dans ſon déſaſtre, il vint jadis ſe rendre ;

Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains,
Il parut : & j'allai le ſervir de mes mains.
Pour régner à mon tour, le deſtin m'a fait naître ;
J'enſeigne à reſpecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un Roi ;
Dans ma Cour, dans mes fers, il eſt un Dieu pour moi.
J'eſtimais Tranſtamare & ſa valeur brillante ;
Son ame eſt grande & fière, humaine & bienfaiſante,
Fidelle à l'amitié, ferme dans le malheur.....

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un uſurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône ſon frère.
Je viens les réunir par un accord ſincère ;
Et vos jours conſervés — appuieront ce deſſein
Que la mort de Padille a fait naître en mon ſein.

BLANCHE, *ſe levant.*

Quoi ! la mort de Padille ?

ÉDOUARD, *ſe levant auſſi.*

Elle n'eſt plus, Madame.
Vous-même, libre encor, diſpoſant de votre ame....

BLANCHE.

Quel diſcours ? Ciel ! Fernand !

SCÈNE III.

ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND.

BLANCHE *à Dom Fernand avec une noble confiance.*

O mon Libérateur !
Viens : si tu crains ton Roi, voilà ton protecteur.

ÉDOUARD, *embraſſant Dom Fernand.*

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoiſſance
Se charge du péril—& de la récompenſe.

Dom FERNAND.

Votre eſtime, Seigneur, eſt tout ce que je veux ;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, Madame, excuſez l'excès de ma prudence ;
Si toujours avec ſoin j'ai fui votre préſence
Depuis l'inſtant heureux où je ſauvai vos jours :
J'ai craint de vous offrir de dangereux ſecours,
Un entier abandon vous étoit néceſſaire,
Un ſeul pas indiſcret eût trahi ce myſtère ;
A Padille en tous lieux tant de traîtres vendus,
Un ſeul courrier ſurpris, un confident de plus,
Expoſaient votre tête à ſa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étais dans Trémiſène,

Des ſoldats Afriquains je preſſais le départ :

(*à Edouard.*)

Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.

(*à Blanche.*)

Hier, à mon retour, je crus l'inſtant propice
Pour inſtruire le Roi de mon ſage artifice :
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux deſſein
De déſarmer la France en vous rendant ſa main :
Mais attaqué, ſurpris & vaincu par ſon frère,
De ces ſoins importans ſon cœur s'eſt vu diſtraire.
J'ai couvert ſa retraite : &, pour braver le ſort,
Je viens d'aſſeoir ſon camp ſous Tolède & ce fort :
Pour rompre ici vos fers lui-même va ſe rendre :

(*à Edouard.*)

Il vous cherche.

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PÈDRE *à Edouard.*

O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la Reine & vous ! mes revers vont finir.
Je vais tranquillement & régner & punir.
Voilà Paris & Londre unis pour ma querelle ;
Cimentons par le ſang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amène ici, Seigneur:
J'y viens moins en Guerrier qu'en Pacificateur;
Mais ferme en ma promeſſe & prêt à vous défendre; —
Vous êtez malheureux; vous auriez dû m'attendre.

Dom PÈDRE, *lui prenant la main.*

Digne Héros! — Bourbon, détourne encor les yeux!
(*à la Princeſſe qui eſt un peu détournée.*)
Je viens vous arracher de ces funeſtes lieux:
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(*montrant Edouard.*)
La vertu me protège & doit m'obtenir grace.
(*d'un ton d'humeur.*)
De votre époux du moins contemplez les regrets:
(*elle le regarde; il paraît frappé: il l'examine avec attention & plaiſir.*)
Je ſens mon cœur ſaiſi..... percé de mille traits.
Padille à tant d'appas me ſembloit préférable! —
Rarement l'œil voit bien quand le cœur eſt coupable.

ÉDOUARD.

J'aime ce repentir: — mais j'en crains les effets.

Dom PÉDRE.

Pourquoi, Seigneur? Je veux expier mes forfaits:
(*à Blanche.*)
Ils ſont ſans nombre....

LANCHE.

Hélas !

Dom PÈDRE.

Comptez-les par vos larmes.

(à Edouard, avec le déſordre d'une paſſion naiſſante.)

Cette longue douleur n'a point terni ſes charmes.
Autrefois à l'Autel, mon indomptable orgueil
Laiſſa ſur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'euſſe pu la voir, ah ! l'aurais-je outragée !

(à Blanche.)

De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'ame de Bourbon va me faire une autre ame.
Je veux, après l'affront de mon hymen infame,
Aux yeux de ce Héros défenſeur de mes droits,
Tour-à-tour le vainqueur & le vengeur des Rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillans d'un nouvel hyménée.

(il donne un coup d'œil à Edouard.)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, & doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour ſoit l'ouvrage d'un ſonge,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.

(à Dom Pèdre.)

Seigneur, par des remords ſi nouveaux & ſi prompts,
Croyez-vous qu'un moment efface tant d'affronts ?

De mon hymen fatal je révère la chaîne ;
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine.
J'oublierai par vertu l'arrêt de mon trépas.
Mais puis-je ſans horreur me voir entre vos bras,
Fumant encore du ſang de la Caſtille entière ?—
(à Edouard.)
Prince, il faut avant tout m'éclaircir un myſtère.
Je puis, me diſiez-vous, diſpoſer de mon cœur ;
Je ſuis libre..... eh ! comment ?

Dom PÈDRE.

Qu'avez-vous dit, Seigneur ?

ÉDOUARD.

La vérité. —Madame, elle va vous ſurprendre.

Dom PÈDRE.

Quoi !....

ÉDOUARD.

Les Princes ſont faits pour la dire & l'entendre.—
Penſez-vous que, trompant ſa vertu, ſa candeur,
Je garde par faibleſſe un ſilence impoſteur ?
Je ſouffre qu'avec vous, ſe croyant enchainée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée ?

BLANCHE.

Ciel !

ÉDOUARD, *à la Princeſſe.*

Avant le ſerment qu'il vous fit à regret,
Padille avait ſa foi par un hymen ſecret :
Et, lorſqu'à ſes fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union hautement révélée,

Prouvée avec éclat aux États Caſtillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagemens :
En rougiſſant pour lui de ſa première chaîne,
On reconnut Padille ; elle était femme & Reine.
Le Ciel n'a donc jamais uni votre deſtin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main ;
Et l'auguſte Bourbon, que trompa ſa promeſſe,
N'eſt point eſclave & Reine ; elle eſt libre & Princeſſe.

Dom PÈDRE, *voyant la ſurpriſe de Blanche.*

Ah ! je lis dans ſes yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrais, Seigneur, pour ſauver ſa vertu.

BLANCHE, *avec le ſaiſiſſement & le délire de l'extrême joie.*

Qu'entends-je ? ſe peut-il ?... Gloire, bonheur ſuprême !
Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré ! que ne te dois-je pas ?
Je ſais, avant l'inſtant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit ſur moi qu'à force d'impoſture !

(*avec la plus grande fierté.*)

Réponds-moi maintenant, ô tigre enſanglanté !
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouſe, en victime,
Qui reſpecte l'abus d'un titre légitime ;

Je te parle en Françaiſe, en fille de vingt Rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître ſous tes loix :
Pourquoi devant l'autel, que profanait ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avait reçue ?
Tu craignais qu'un refus, inſultant pour mon nom,
Ne ſoulevât la France & ta propre Maiſon ?
Pourquoi donc, à l'inſtant, leur faire une autre offenſe,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence ?
Ah ! mon plus grand bonheur..... c'eſt l'inſolent dédain,
Qui borna mon outrage au ſeul don de ta main :
Par-tout tu raviſſais ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infame Cour j'échappe à l'infamie !
Va, j'aime trop mon ſort pour vouloir t'en punir :
Dans les bras de ma ſœur je cours m'en applaudir.

(*à Edouard, en courant à lui.*)

Vous, qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le ſang des Capets coule auſſi dans vos veines,
Prince, il faut aſsûrer ma retraite & mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos ſecours ;
Si des fers opprimaient votre épouſe ſi chère,
Penſez-vous qu'un Bourbon rejetât ſa prière ?

ÉDOUARD *lui préſentant la main avec fermeté.*

Venez, Madame.

Dom PÈDRE *l'arrêtant par l'autre bras.*

Quoi ! l'arracher de mes mains,
Et juſques dans mon camp ! quels ſont donc vos deſſeins ?

Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouse à mon frère qui l'aime ?
Sitôt qu'il crut sa mort, il vanta son ardeur...

BLANCHE.
(*à part.*)

Il m'aime! — Ah ! ce seul mot me fait lire en mon cœur.

Dom PÈDRE *l'observant.*

Dieu ! s'il était aimé ! si je pouvais le croire !...
Prince, j'ai respecté votre nom, votre gloire ;
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur ;
L'amour, même en naissant, est terrible en mon cœur.

(*avec la plus grande violence.*)

Rien n'est sacré pour moi, quand le courroux m'égare ;
Malheur à qui me force à devenir barbare !

ÉDOUARD, *avec le ton d'une colère retenue.*

Modérez-vous, Seigneur : ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous servir.
Je suis armé pour vous contre un frère rebelle ;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connaissez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la passion qui soudain vous enflamme,
Est l'ivresse des sens, que dompte une grande ame :
D'un Monarque proscrit sachez le digne emploi ;
Pour remonter au trône il faut régner sur soi :

Peut-être

Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle seroit le nœud d'un traité salutaire :
Mais c'est d'elle, en un mot, & du Roi des Français
Que son sort dans mes mains dépendra désormais.
J'attends ici Guesclin que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me suivre;
Il desire la paix, Henri suit tous ses vœux ;
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux.—
Madame, en attendant, de vous je vais répondre ;
Vous serez sous ma garde, en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux ;
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faste humilie ;
Et si je m'en souviens, c'est quand on les oublie.

(*Il emmène Bourbon.*)

Dom PÈDRE, *les suivant.*

C'en est trop, & je cours....

SCÈNE V.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND, GARDES *en dehors.*

Dom FERNAND, *arrêtant Dom Pèdre.*

QUEL transport violent !
Il ne la ravit point ; il reste en votre camp :
Calmez-vous, demeurez.

Dom PÈDRE.

Oui ; dévorons ma rage.—
(ſe tournant vers la porte par où Edouard eſt ſorti.)
Tes bienfaits !.... à mes yeux, ſont ton premier outrage.
Qu'ils ſont aviliſſans, ces droits d'un bienfaiteur !
(ſe promenant avec fureur.)
Mais que dans ma Cour même on ſoit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge !... Et dans quel temps encore !
Penſes-tu qu'aujourd'hui ma faibleſſe t'implore ?
Non, non : je ne ſuis pas dans cet état honteux
Où j'allai mendier tes ſecours orgueilleux :
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défenſe,
Avec moins de hauteur, n'ont pas moins de puiſſance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux ?
Sur le bruit de ton nom, tu reviens en ces lieux,
Seul, ſans Cour, ſans armée, avec ta faible garde ;
Et tu crois m'impoſer ! Et ton orgueil hazarde
D'abuſer des vains droits d'un ſervice paſſé !
Tu ne peux plus m'en rendre, & tout eſt effacé.
Tu céderas, Bourbon, ou ceſſeras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus ;
Ce frère, qui m'ôta, par ſes fauſſes vertus,
Les cœurs de mes ſujets, mes tréſors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouſe où j'aſpire :
Et je préférerais, comme un ſort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival.

SCÈNE VI.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES *hors la porte.*

Dom FERNAND.

Les Maures nous ont joints; voici le brave Altaire.

ALTAIRE, *à Dom Pèdre.*

L'Empereur Afriquain, ton ennemi, mon père,
M'envoye ici des Rois venger la majesté :
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire;
Nos glaives seront prêts. — Aux portes de Montiel,
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit point remis:
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un Héros semble agrandir mon ame.

Dom PÈDRE, *en l'embrassant.*

Généreux Musulman, j'attends tout de ton bras :
(*à Dom Fernand.*)
Guidez-le dans ma tente, & j'y suivrai vos pas.
(*Altaire & Dom Pèdre sortent.*)

Gueſclin ſemble arriver pour combler ma vengeance :
Il fit régner mon frère, il eſt en ma puiſſance !
Je ſens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont je ſuis tourmenté.
C'eſt un torrent fougueux qui, malgré moi, m'entraîne :
Toutes mes paſſions reſſemblent à la haine.
Je ne puis, — ni ne veux ſurmonter leur tranſport ;
Qui vient leur réſiſter ſe dévoue à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente, dans le fond, tout le Camp de Dom Pèdre, au milieu duquel on voit le Fort & la Tour de Montiel : ſur le devant ſont deux Tentes, dont l'une plus avancée eſt celle d'Edouard, qui y arrive avec Du Gueſclin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

DU camp de Dom Henri, ce Français va venir;
Dans ma tente, Gueſclin, daignez l'entretenir :
Qu'il y ſoit ſans frayeur, ma foi lui ſert d'ôtage.

DU GUESCLIN.

Tranſtamare lui-même y viendrait ſur ce gage.

ÉDOUARD.

Dom Pèdre eſt plus tranquille : aux chefs des Muſulmans
Il apprend ſes deſſeins, il reçoit leurs ſermens.
(*montrant l'autre tente.*)
Bourbon, dans cette tente où vos yeux l'ont revue,
Peut être, en un moment, par mon bras défendue.

Cependant, dites-moi quelle étrange raiſon
Vous fait en ces climats revenir ſans rançon;
Charles ne doit qu'à vous le ſalut de la France,
Et n'a pas de Gueſclin payé la délivrance?

DU GUESCLIN.

C'eſt moi qui de ſes dons fis un juſte refus;
A l'Etat épuiſé ma main les a rendus:
Dans les malheurs publics, un Monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux beſoins d'un ſeul homme?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique (1)
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux;
Lorſque ma digne épouſe, accourant à mes yeux:
» Tu vois, m'a-t-elle dit; nos guerres inteſtines
» Ont rempli nos climats de morts & de ruines;
» Avant mon triſte ſort, que je n'ai pu prévoir,
» A la Patrie en pleurs j'ai penſé tout devoir.
» Le bien de mes aïeux, égal à ma naiſſance,
» Que m'avait conſervé leur modeſte opulence,
» Et qu'honora l'amour en l'offrant à Gueſclin,
» Fut le tréſor du pauvre, & nourrit l'orphelin;
» Je leur ai livré tout dans ce temps ſi funeſte;
» Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reſte ".

(1) Ancien nom de la Bretagne : Froiſſard appelait encore Du Gueſclin, l'*Aigle de l'Armorique*.

ÉDOUARD, *avec transport.*

C'eſt avoir plus encor que les tréſors des Rois. —
Ah ! ſa bonté prodigue a prévenu tes loix.
Magnanimes époux, quel bonheur eſt le vôtre !
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN, *affectueuſement.*

Cher Prince, vous goûtez ce bonheur ſouverain.
Votre épouſe, elle-même, en nous cachant ſa main,
Sous des noms ſuppoſés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeait votre père :
Mon erreur accepta ces ſecours imprévus.
Mais trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés ſous l'indigence, & reſpirant à peine,
Victimes de l'honneur, périſſaient dans leur chaîne ;
(*vivement.*)
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma priſon.
Ils l'ignoraient, Seigneur, & vous devez le croire ;
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Tranſtamare, ils ont ſu parvenir,
Et peut-être en eſt-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous, mais tout me fait envie.
Quoi ! de vous imiter la douceur m'eſt ravie !
Mon père s'eſt bientôt repenti du traité,
Qui, même à ſi haut prix, mettoit ta liberté.
Il veut que ta rançon dans mes mains apportée,
Après les temps preſcrits, ne ſoit plus acceptée.

Ce matin j'arrivais, & déjà Dom Henri,
En m'offrant tout ſon or, demandait ſon ami :
Mais les temps ſont paſſés ; il faut que j'obéiſſe,
Que je faſſe à mon père un ſi dur ſacrifice :
Cet ordre eſt le premier de ce père adoré,
Oui, le ſeul dont mon cœur ait jamais murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'eſpère pas moins ma prompte délivrance ;
Tranſtamare au lieu d'or emploîra la vaillance.
Il ſait trop que lui ſeul a fait tout mon malheur :
Des chaînes de Gueſclin vous lui devez l'honneur....
N'en parlons plus.—Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de reſpect & de reconnaiſſance,
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O Héros ! protecteur des Héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous ſerviez de modèle:
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidèle !
Mais ce ſont ſes pareils qu'un grand cœur doit chérir ;
C'eſt Valois dans les fers qu'Édouard put ſervir :
Sachez que votre bras ici ſe déshonore,
S'il protège un tyran que l'Univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Eſpagnols dans cette immenſe armée ?
De Muſulmans, d'Hébreux, elle eſt toute formée ;
Et des dignes ſoldats de ce vil Navarrois (1),
Qui vend, trompe, aſſaſſine, empoiſonne les Rois.

(1) Charles le Mauvais, Roi de Navarre, digne Allié de Pierre le Cruel.

Quel intérêt vous dicte une telle alliance ?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France ?
Grace à la politique, à ſa fauſſe grandeur,
La gloire des Héros n'eſt pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien ! terminons tout par l'accord le plus ſage :
J'avais beſoin de vous pour un ſi grand ouvrage.
Je vais revoir le Roi ; j'eſpère le fléchir.

(*lui prenant la main.*)

Gueſclin, nos longs débats vont enfin s'aſſoupir.

DU GUESCLIN, *vivement.*

Si pour jamais, Seigneur, nos Nations amies.....

ÉDOUARD, *avec confidence.*

Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies :
Le monde entier trembla, quand le Roi des Anglais
Fut tout prêt de s'aſſeoir au trône des Français :
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables
Sous les mêmes drapeaux ſeraient trop redoutables ;
Et leurs ſceptres un jour raſſemblés dans ma main,
Rendraient mes ſucceſſeurs les Rois du genre humain.
Le Ciel, en diviſant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reſte de la terre.

DU GUESCLIN.

C'eſt nous eſtimer trop : il eſt des Caſtillans ;
Des Germains.... Je crois voir le Français que j'attens.

ÉDOUARD.

Je vous laiſſe.

(*Il ſort de la tente avant que le Français y entre.*)

DU GUESCLIN *regardant le Français.*

Son caſque eſt fermé ! quelle crainte
Peut l'agiter ?

SCÈNE II.

DU GUESCLIN, UN CHEVALIER *inconnu.*

LE CHEVALIER, *portant une écharpe blanche, & ayant la viſière de ſon caſque baiſſée.*

Ici ſommmes-nous ſans contrainte ?

DU GUESCLIN.

Oui. — Mais quel ſon de voix !

LE CHEVALIER, *levant la viſière de ſon caſque.*

Cher Gueſclin !

DU GUESCLIN *effrayé.*

Dom Henri !
Dieu ! .... que prétendez-vous ?

DOM HENRI, *tranquillement en lui prenant la main.*

Imiter mon ami ;
Juſtifier ſon cœur par ma reconnaiſſance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur ſa ſublime imprudence.
Riſquer votre couronne !

DOM HENRI.

Eh bien ! je te la doi.

DU GUESCLIN.

Vos jours !

DOM HENRI, *vivement.*

Cent fois Gueſclin riſqua les ſiens pour moi.
Va, d'un jeune Eſpagnol connais le caractère ;
Notre orgueil, dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus ;
Des périls ſans exemple ont un attrait de plus.
Penſes-tu que Dom Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans ſon camp j'aurais oſé me rendre ?
Son cœur ſoupçonne-t-il la généroſité ?
L'audace du projet en fait la ſûreté.
C'eſt pour toi que je tremble, & c'eſt ce qui m'amène :
Je connais trop mon frère & ſa rage inhumaine,
Pour te voir dans ſes mains ſans en frémir d'effroi ;
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre ? Édouard dont ſeul je dois dépendre.....

DOM HENRI.

Édouard périra, s'il oſe te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat ;
Puiſqu'il ſert un Tyran, il doit faire un ingrat.—

Ami, de mes tréſors tu ſais que l'offre eſt vaine ;
Que les frayeurs de Londre éterniſent ta chaîne :
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
J'ai formé ce deſſein & ſaurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon Maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai ſu tout reconnaître :
A travers ce bois ſombre & ces rochers affreux,
Mes ſoins ont découvert un chemin ténébreux,
Où ramenant bientôt mon élite indomptable,
Je viens à ſa priſon ravir mon Connétable :
Et ſi mon imprudence a cauſé tes revers,
C'eſt ma ſage valeur qui va briſer tes fers.

DU GUESCLIN, *avec véhémence.*

Oui, Prince : c'eſt ainſi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Gueſclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briſer ;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oſer.
Enervé près d'un an par un repos infame,
Le beſoin de la gloire a fatigué mon ame :
Temps perdu pour l'honneur, tu ſeras remplacé :
L'excès de l'avenir remplira le paſſé. —
Mais Bourbon viendra-t-elle.... & peut-elle nous ſuivre ?
A la foi d'Édouard elle-même ſe livre....

Dom HENRI.

Ciel ! que dis-tu ? Bourbon !....

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu,
A votre oreille encor n'eſt donc pas parvenu ?

Dom HENRI, *treſſaillant d'inquiétude & de joie.*

Non : quel eſpoir confus égare ma penſée !
Dans mon cœur palpitant une joie inſenſée....
Bourbon !

DU GUESCLIN.

Elle reſpire.

Dom HENRI.

O moment enchanteur !
Blanche, — tu vis encore ! — & tu n'es point ma ſœur !
Je vouais à ton ombre une amour immortelle : —
Que mon cœur eſt heureux de ſe trouver fidèle !
Eh ! qui l'a pu ſauver ?

DU GUESCLIN.

Le ſage Dom Fernand.
Édouard de ſes jours répond ſeul maintenant.

Dom HENRI.

C'eſt à moi d'en répondre. Ah ! mes pleurs, mon ivreſſe,
Tous mes ſens éperdus nagent dans l'allégreſſe :
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous expoſez-vous ?
Craignez tous les regards. Je tremble; on vient à nous :

(*Enbaiſſant la viſière du caſque de Dom Henri.*)

Cachez plutôt vos traits. — C'eſt la Princeſſe même.
Préparons-la du moins à ſa ſurpriſe extrême.

SCÈNE III.

DOM HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE, *sortant de l'autre tente.*

Je ne crois pas ici troubler votre entretien ;
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(*A Dom Henri.*)
Si Henri sait mon sort, Seigneur, quelle est sa joie !

Dom HENRI, *toujours couvert.*

Il le sait.

BLANCHE.

Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé des vœux pressans de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé ;
Jadis j'ai vu son sang couler pour ma défense,
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il hasarde, à vos yeux, je frémis :
Ici même, en secret, il voulait être admis.

BLANCHE, *effrayée, à Dom Henri.*

Ah ! courez prévenir.....

Dom HENRI, *d'une voix tremblante, en lui prenant la main.*

Il n'est plus temps, peut-être.

BLANCHE.

Ciel ! à ſon trouble... au mien ... puis-je le méconnaître ?

Dom HENRI, *levant la viſière de ſon caſque.*

Oui, c'eſt votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(*Il ſe relève.*)
Qui vous voit, vous adore, — & mourra votre époux.

BLANCHE, *tendrement.*

Inſenſé ! — ſe peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère ?

Dom HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Je vins pour l'amitié, j'ignorais mon bonheur :
Mais jugez pour l'amour ce qu'aurait fait mon cœur. —
Je le déclare enfin ce feu ſi légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime ;
Dès le premier regard que je levai ſur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux :
Pour vous ſuivre à l'autel j'accompagnais mon frère ;
Sa froideur redoubla ma jalouſe colère.
Quand il ſortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne ſai quel eſpoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obſcur, une confuſe image
Me montra mon bonheur, — dont elle était le gage.
Les vrais preſſentimens ſont un don de l'amour.
Je ne partageai point les regrets de la Cour ;

Moi, qui de tout mon ſang voudrais payer vos
larmes,
Dans un de vos malheurs j'oſai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut par-tout publié,
Je mourais de douleur — ſans ſa tendre amitié.
Gueſclin, ſauvant mes jours d'un déſeſpoir funeſte,
Pour vous, ſans le ſavoir, en conſerva le reſte :
Le Ciel veut qu'en tous temps il ſoit de mon deſtin
De voir, dans mon bonheur, l'ouvrage de Gueſclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un ſi noble aveu fait mon plus beau ſalaire.—
Reine, voilà l'époux choiſi par votre frère :
Charle, avant que Dom Pèdre en eût ſemé le bruit,
De l'hymen de Padille en ſecret fut inſtruit :
Et, pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce Prince & de vous il conclut l'alliance :
Pour dot, ſur la Caſtille il vous tranſmit ſes droits,
Acquis à nos Bourbons, au défaut des Valois.
Quand le Prince, éprouvant une diſgrace utile,
Dans l'aſyle des Rois vint chercher un aſyle;
Roi ſans trône, & dès-lors Citoyen de Paris,
Vingt fois pleurant vos jours que nous croyions
finis,
J'ai vu Charle & Bourbon s'écrier ſans myſtère :
» Si Blanche reſpirait, ce ſerait-là mon frère «.
Le Ciel pour ce Héros vous ſauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats :
Par le ſang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Eſpagne, à jamais joignez vos deſtinées.

BLANCHE

BLANCHE.

Cher Prince ! c'eſt pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle eſt encore à moi !
Quel ſort heureux ſuccède au ſort le plus barbare !
Je crus être à Dom Pèdre & ſuis à Tranſtamare !
J'avouerai qu'en ſuivant votre frère à l'autel,
Je vous diſtinguai peu dans mon trouble mortel :
Et dès-lors par l'hymen me croyant aſſervie,
J'aurais dompté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.
Mais ſongez à Tolède, à nos communs revers ;
A ce jour où le Peuple indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde ſanglante,
Dans un aſyle ſaint me dépoſa mourante.
(*à du Gueſclin.*)
Pèdre y vole ; il apporte & le fer & les feux ;
Me vient, en rugiſſant, ſaiſir par les cheveux ;
M'entraîne.... Un bras s'oppoſe à ſa fureur extrême ;
Un Héros le déſarme ; — Henri, c'était vous-même.
Mais un ſoldat cruel donne ſon glaive au Roi,
Il frappe, & vous tombez palpitant près de moi :
J'expirais. — Pour ſouffrir, rappelée à la vie,
C'eſt depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en ſecret de mon cher défenſeur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide & pur, qui s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et ſe livre au bonheur, ſeul fait pour me charmer
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'apperçois Édouard.

BLANCHE.

Redoutez ſa préſence.

Dom HENRI.

Jamais il ne m'a vu; ſoyez en aſsûrance.

SCÈNE IV.

DOM HENRI, ÉDOUARD, BLANCHE, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

DOM Pèdre à mes deſirs daigne enfin ſe prêter,
Madame : avec ſon frère il conſent de traiter;
Et des conditions qu'il a droit de preſcrire,
(*à Dom Henri.*)
Chevalier, dans l'inſtant il viendra vous inſtruire.

BLANCHE, *épouvantée.*

Grand Dieu !

DU GUESCLIN & Dom HENRI.

Pèdre !

ÉDOUARD.

Il me ſuit.

Dom HENRI, *à part.*

Il faut périr.

BLANCHE.

Gueſclin....

ÉDOUARD.

Vous pâliſſez tous trois! quel eſt l'effroi ſoudain....

DU GUESCLIN.

Il eſt juſte, Seigneur : vous voyez Tranſtamare.

BLANCHE, *à du Gueſclin.*

Cruel, vous le perdez!

Dom HENRI.

Quoi! l'ami le plus rare
Me livre....

ÉDOUARD.

A ma foi, Prince! & vous voilà ſauvé.
Il me connaît.
(*à du Gueſclin, en l'embraſſant.*)
Jamais tu ne l'as mieux prouvé :
Ah! cette confiance & cet excès d'eſtime
M'attendrit juſqu'aux pleurs par ſa candeur ſublime.

DU GUESCLIN, *tranquillement.*

Je vois l'occaſion d'illuſtrer un grand cœur;
Je ne puis m'en ſaiſir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD, *appelant un Anglais qui entre.*
(*à Dom Henri.*)

Névil! — Eloignons Pèdre. Il peut, dans ſa furie,
Me braver, & nous perdre .... aux dépens de ſa vie.
(*vivement à l'Anglais.*)
Courez; dites au Roi qu'un funeſte devoir
Contraint ce Chevalier de partir ſans le voir :

Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux de peur qu'on nous surprenne.
(*l'Anglais sort.*)

BLANCHE, *à Édouard.*

O Héros ! qui, deux fois me sauvez dans un jour.....

ÉDOUARD, *montrant Dom Henri.*

A sa témérité je reconnais l'Amour.

DU GUESCLIN.

Non : & ce que l'Amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce Prince l'inspire.
Il vint, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet ; — pour m'ôter de vos mains.
Dom Henri que, sans moi, couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire ;
Le Roi devient soldat pour servir son ami.
Eh bien ! voilà le cœur que je vous ai choisi ;
Prince, mes deux Héros étaient faits l'un pour l'autre ;
Chérissez mon ami, — comparez-lui le vôtre ;
Ce tigre tout souillé de sang & de forfaits : —
J'ai placé, mieux que vous, l'honneur de vos bienfaits.

Dom HENRI, *à Édouard.*

Seigneur, ma défiance est un outrage insigne ;
Dont je rougis dans l'ame, & dont l'honneur s'indigne :
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous.
En est-il ? ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs, c'est la reconnaissance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux,
C'eſt la paix. Rempliſſez vos devoirs & mes vœux.
Craignez tous les malheurs des haines fraternelles;
Aux plus affreux excès on eſt conduit par elles:
Deux cœurs, qu'un même ſang forma pour ſe chérir,
Oſeront s'immoler, s'ils oſent ſe haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la Nature,
Nos fureurs ſont ſans frein, nos crimes ſans meſure.
Prévenez ſagement quelque ſcène d'horreur: —
Mais des conſeils des Rois évitons la lenteur.
Tous trois (avec prudence) oſons voir votre frère;
Lui, Gueſclin, vous & moi, calmons l'Europe entière.

Dom HENRI.

Moi? le voir!

BLANCHE, *impétueuſement.*

Non, Seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment.
Vous nous avez ſurpris par ce déguiſement:
Sans doute il oſerait, pour vous punir en traître,
Abuſer du prétexte, & j'en ſerais peu maître.
Il faut, dans votre camp, retourner inconnu:
De là faites offrir un accord imprévu;
Propoſez l'entretien, prenez-nous pour arbitres;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir par mes juſtes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

Dom HENRI.

Sans l'aveu de Gueſclin rarement je prononce,
Seigneur : mais dans ſes yeux je crois voir ſa réponſe.

DU GUESCLIN.

La paix, Seigneur : il faut tout lui ſacrifier ;
C'eſt le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle ſuive toujours le char de la victoire,
Quand le Vainqueur eſt Homme & digne de ſa gloire.

Dom HENRI.

Vos deſirs ſont ma loi ; je pars, & je revien....

BLANCHE.

Juſte Ciel !

Dom HENRI.

Sans eſpoir, tenter cet entretien.

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un Parjure,
Qui s'eſt fait en tout temps un jeu de l'Impoſture.

ÉDOUARD.

Un Parjure, à l'inſtant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer ſa foi.

Dom HENRI, *vivement.*

Quand même mon retour hazarderait ma vie,
Le bien de mes ſujets, leur ſalut m'y convie ;
Si pour eux, dans ce camp, je m'expoſe aujourd'hui,
(*Montrant du Gueſclin.*)
Je l'aurais fait pour vous, & je l'ai fait pour lui.

BLANCHE, *plus vivement encore.*

Je sais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes;
Et dois-je me flatter d'inspirer, par mes larmes,
Les frayeurs d'une femme aux cœurs de trois Héros?
Vous allez vous placer sous le fer des bourreaux;
Maître une fois de vous, ce monstre si sauvage,
Au seul assassinat bornera-t-il sa rage?
(*à Édouard & du Guesclin, en leur montrant D. Henri.*)
Vous le verrez tous deux lentement déchirer,
Et vos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi! Pèdre, pour régner, n'a besoin que d'un crime,
Et vous lui présentez sa dernière victime!
(*à Dom Henri.*)
Mais vos destins ici décideront mon sort;
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirans je réserve la mienne;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne;
Et je ne servirai, grace à mon seul secours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

ÉDOUARD.

Madame, où vous égare un désespoir extrême?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même?

BLANCHE, *avec la dernière chaleur.*

Oui, Seigneur, je le sais; vous mourrez en Héros:
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux?
(*avec un frémissement soudain.*)
Hélas! sur ses périls lorsque je vous implore,
Le péril du moment est plus terrible encore.

Si Dom Pèdre venait ! — Hâtez-vous de partir :
Ah ! deux fois de ſes mains eſpère-t-on ſortir ?

ÉDOUARD.

Partez, Prince ; & bientôt vous me ferez apprendre
Quels otages, quels ſoins, quel temps vous voulez prendre.
Conduiſez-le, Gueſclin, juſqu'à ſes pavillons :
Moi, je cours vers le Roi pour ôter tous ſoupçons.

Dom HENRI, *à Édouard,*

Ses pleurs m'ont déſolé ; mais mon cœur perſévère.
(*à Blanche.*)
Puis-je trop m'expoſer pour une paix ſi chère,
(*montrant du Gueſclin.*)
Dont j'attends votre main, — & qui rompra ſes fers ?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Tente d'Édouard.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, EDOUARD, GARDES *au fond.*

ÉDOUARD.

Mes vœux ſont-ils remplis? & votre ame appaiſée
A recevoir un frère eſt-elle diſpoſée?
Les intérêts du peuple à Gueſclin ſont remis:
Du pas qu'on fait vers vous ſentez donc tout le prix.

Dom PÈDRE.

Quoi! Henri, dans ces lieux refuſait de paraître!
Ce rebelle, en ſon camp voulait mander ſon maître!

ÉDOUARD.

Ce n'eſt pas Dom Henri, ce ſont tous vos ſujets;
Aujourd'hui ſes ſoldats, qui, blâmant mes projets,
N'oſaient le confier à vos mains vengereſſes.

Dom PÈDRE.

Ces perfides ſujets doutent de mes promeſſes!

ÉDOUARD.

Mais leurs doutes, Seigneur, ſont-ils ſi criminels?
Rappelez, envers eux, vos ſermens ſolemnels,

Lorſque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grace des rebelles :
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur ;
Je crus lui rendre un père, & fus ſon deſtructeur :
Je rendis vos bourreaux à l'Eſpagne indignée ;
De larmes & de ſang vos fureurs l'ont baignée :
De tous vos vieux amis Fernand ſeul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour-à-tour
Grands, Miniſtres, Guerriers fameux par leurs ſervices ;
La réponſe eſt toujours le nom de leurs ſupplices.
Et Dom Pèdre eſt ſurpris d'inſpirer de l'effroi !
Et Dom Pèdre eſt ſurpris qu'on doute de ſa foi !
Ah ! ſi ſelon mes vœux le Traité ſe conſomme,
Sur le Trône à la fin, vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juſte adverſité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands Rois, leur volupté ſuprême ?
Eh ! quels droits plus divins donne le diadême,
Que de pouvoir ſans borne étendre ſes bienfaits ;
Recueillir tous les jours les plaiſirs qu'on a faits ;
Trouver à chaque inſtant, dans ſon ame adorée,
Le centre du bonheur d'une vaſte contrée ?

Dom PÈDRE, *avec impatience.*

Mon peuple m'était cher, quand j'en étais chéri :
Il m'a trahi par-tout, par-tout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince (1), punir en Roi, c'eſt châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire :
(*il lui prend la main affectueuſement.*)
Mon aïeul, comme vous, proſcrit, dans l'abandon,
Mépriſa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la ſeconde, hélas ! fut la dernière :
Leçon, pour vous & moi, terrible & ſalutaire (2).
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous, ſans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aiſément les rappelle !
Que ſans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir eſt pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en ſecret & les pouſſe au retour :
Un père, un Roi haï répugne à la nature ;
Demandez (3) qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

---

(1) *Il y avait ici ces autres vers :*
Mais pour le châtier, fallait-il le détruire ?
Ah ! Prince ! à mes dépens je vais donc vous inſtruire.
Mon aïeul, une fois proſcrit par ſes Barons,
Mépriſa du malheur les premières leçons.

(2) Mon reſpect pourrait-il parler mieux à mon père ?

(3) Permettez.

SCÈNE II.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND, *au Roi.*

SEIGNEUR, le Prince arrive; aux mains des ennemis
Les otages par moi viennent d'être remis.

EDOUARD.

Au devant de ſes pas, je vais ſoudain me rendre :
Prince, je le reçois ; Roi, vous devez l'attendre.

(*il ſort.*)

ALTAIRE.

Je ne m'oppoſe point à tes nouveaux projets ;
Je vins pour la bataille, & conſens à la paix ;
Quoique tous vos Chrétiens, que le faux zèle inſpire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire (1).
Au moins, l'hommage pur qui m'eſt ici rendu,
Du Maure incorruptible atteſte la vertu :
Le choix des Caſtillans, pour garder Tranſtamare,
Préférait mes ſoldats aux nobles de Navarre !
Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus :
Mais contre tes ſujets ſi tu ne combats plus,

(1) Les Princes Chrétiens ne faiſaient jamais alors de Traité de paix entre eux, ſans y ſtipuler expreſſément une Croiſade contre les Infidèles.

J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur eſtime.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PÈDRE.

FIER Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes ſur ma foi ?
Il faut être prudent, quand on eſt infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.
Toi, ſous le nom d'arbitre, oppreſſeur inſolent,
Qui m'écraſes du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander ſa grace :
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom FERNAND.

Et, malgré vos ſermens, vous vous croyez permis....

Dom PÈDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis.

Dom FERNAND.

Mais bientôt Édouard ſoulevant l'Angleterre,
Viendra.....

Dom PÈDRE.

Je vais tarir les ſources de la guerre.

Tranſtamare n'a point de fils pour ſucceſſeur :
Lui mort, ſon parti tombe, & cède à la terreur.
Édouard & Gueſclin reſſerrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs Rois les impuiſſantes haines.

(Bas à Dom Alvar.)

Henri vient ! Soyez prêt ; qu'il tremble de ſortir :
Il n'a qu'un choix à faire ; obéir ou mourir.

(Il fait ſigne à Dom Fernand de ſe retirer.)

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD, *tenant Dom Henri par la main.*

(A Dom Henri.) *(A Dom Pèdre.)*

VOILA votre Roi, Prince : — Et voilà votre frère, Sire.

Dom PÈDRE, *à part, en regardant Dom Henri.*

Déjà mon ſang bouillonne de colère.

ÉDOUARD.

Embraſſez-vous.

(Dom Henri fait un pas vers ſon frère.)

Dom PÈDRE.

Arrête ; avant cette faveur,
Sachons s'il en eſt digne. Écoutons-le.

(Il ſe jette ſur ſon ſiége.)

Dom HENRI, *à Edouard.*

Seigneur,
Sa dureté.....

ÉDOUARD, *avec dépit.*

Je ſuis le premier qu'elle offenſe.
Prenons place.

(*Ils s'aſſeyent.*)

Dom HENRI.

Je garde un reſte d'eſpérance :
Je vois, avec un cœur & des yeux attendris,
Ce ſpectacle nouveau pour l'Univers ſurpris ;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la Couronne,
Avec les deux Héros protecteurs de leur Trône.

Dom PÈDRE, *qui s'eſt levé avec fureur au mot de deux Rois.*

N'avilis point les Rois. C'eſt aux uſurpateurs
A flatter, par beſoin, d'orgueilleux défenſeurs :
Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs ni maîtres ;

(*En montrant Edouard.*)

Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.

(*Il ſe raſſied bruſquement.*)

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Seigneur, ſi chaque mot enflamme vos eſprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis ? —
C'eſt moi qui vais parler, daignerez-vous m'entendre?

(*A Dom Henri.*)

Mais je vais m'adreſſer à votre ame plus tendre.

Fils de Roi, dès l'enfance on dut vous enſeigner
Quel ſceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner :
Son être, ſur la terre, en eux ſeuls ſe retrace ;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits ſacrés le premier défenſeur,
On vous en a rendu l'impie uſurpateur.
Frère de votre Roi, ſans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le Trône & la Nature ?
Vingt fois, en combattant ces deux titres ſi ſaints,
Un double parricide a pu ſouiller vos mains. —
(*Dom Henri frémit.*)
Je veux fixer vos yeux ſur cette affreuſe image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaiſant,
Des plus rares vertus exemple ſéduiſant ;
Chef, ſoldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle :
Diſputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle ;
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.
C'eſt par-là qu'Édouard, honoré ſur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre :
Plus citoyen que Prince, & docile à mon Roi,
Ses plus ſimples deſirs ſont ma ſuprême loi ;
A ſon trône appelé du jour de ma naiſſance,
Le dernier des ſujets a moins d'obéiſſance ;
Je voudrais de mon maître éterniſer les jours ;
Je ne demande au Ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le ſceptre à la main de ſon frère,
L'aurait-il reſpecté dans la main de ſon père ?
Pardonnez ;

Pardonnez ; je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute ſon horreur.

(*Plus vivement.*)

Cher Prince, lavez-vous d'une tache ſi noire,
Qui va de ſiècle en ſiècle obſcurcir votre gloire :
Admirez le moment que j'ai ſu vous choiſir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ;
Il eût été honteux au vaillant Tranſtamare
D'abdiquer la couronne au ſortir de Najarre.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats ſanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,
Quand Pèdre voit enfin l'Empire qu'il poſſède
Réduit à ce ſeul fort, aux ſeuls murs de Tolède :
Vous, conquérant des biens que vous lui diſputiez,
Prendre ſceptre, couronne, & les mettre à ſes pieds ;
Voilà de la vertu l'effort le plus inſigne,
Le miracle inoui, dont vous ſeul êtes digne ;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos ſoldats,
La fortune & Gueſclin ne partageront pas.
Ce n'eſt point tout. Je ſais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu ſe ſuffit, eſt ſon prix elle-même :
Je viens pourtant offrir, à votre œil détrompé,
Un trône bien acquis pour un trône uſurpé :
L'échange en eſt heureux ; il faut que je m'explique.
Vous voyez, comme moi, ſous quel joug tyrannique

La moitié de l'Eſpagne expire en gémiſſant :
Vous ſavez par quel crime à jamais flétriſſant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les deſpotes d'Afrique ont dépouillé vos Princes.

(*Avec chaleur, à du Gueſclin.*)

O Chrétiens inſenſés ! dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déſerts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laiſſe l'empire !
Armons-nous, réparons un ſi honteux délire :
Que pour ce grand objet quatre Rois ſe liguans,
Aux ſables de Ceuta rejettent ces brigands.

(*A Dom Henri.*)

Prenez un ſceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure & non pas votre frère :
Sous vous, avec Gueſclin, je marche le premier :
Nous ſommes deux ſoldats, & lui ſeul eſt guerrier.
Confions ſagement à l'œil de ſa prudence
Les armes d'Angleterre & d'Eſpagne & de France :
Pèdre, dans ce projet, nous ſecondera tous :
Charle en fut l'inventeur, mon père en eſt jaloux ;
Même il m'a dit vingt fois : » Malgré nos longues
» haînes,
» Quand l'honneur parlera, Gueſclin n'a plus de
» chaînes «.
Ainſi le ſceptre heureux que je viens vous livrer,
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'aſſûrer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore,
Le Roi peut vous céder la beauté qu'il adore :

Vous allez ſatisfaire, honorer en ce jour
La vertu, l'amitié, la patrie & l'amour.
Prononcez.

Dom HENRI.

Je venais à vous, comme à mon frère,
Propoſer ce projet, — ſur un plan tout contraire:
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir;
Mais me juſtifier eſt mon premier devoir.
Me puniſſe le ciel, ſi, par quelques intrigues,
Tramant contre mon Roi d'ambitieuſes ligues,
Et ſi, lui dérobant les cœurs de ſes ſujets,
J'oſai juſqu'à ſon trône élever mes projets!
Mais, quand ſes bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévaſté la Caſtille,
Un peuple d'orphelins, levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendriſſaient un Roi,
Et que juſqu'à ſon cœur, une main plus chérie
Ferait couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois troublant ſon calme affreux,
J'apporte à ſes génoux des larmes & des vœux:
Savez-vous ſa réponſe? Un poignard, — qu'on arrête,
Et que deux fois encore il lève ſur ma tête:
Padille le déſarme. — Et moi, toujours ſoumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère & mon pays.
Sa fureur me pourſuit ſur tout ce que j'adore;
En s'abreuvant de ſang, il s'en altère encore;
Et ſans vous retracer mes amis, mes parens,
Mes cinq frères, hélas! ſous ſon glaive expirans;

Songez que ſes bourreaux ont maſſacré ma mère ;
Et voilà tous ſes droits pour déteſter ſon frère.

Dom PÈDRE.

Ta mère, à ta naiſſance, a mérité la mort.

(*Édouard & du Gueſclin font un mouvement d'indignation.*)

Dom HENRI, *impétueuſement.*

Vous l'entendez, Seigneur ; a-t-il quelque remord ?
Ce fut donc pour ſauver les derniers de ma race,
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offrait ſa place.
Si vos vaillantes mains ſurent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Eſpagne, retournant ſous l'empire des crimes,
N'eſt qu'un vaſte bûcher tout couvert de victimes :
Pour la ſauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or & ſans ſoldats, j'arrive, & je ſuis Roi.
Ainſi ſes cruautés me donnent ſes provinces ;
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers Princes :
Quels titres ſont plus purs, plus juſtes, plus flatteurs ?
Le ſceptre eſt un préſent que m'ont fait tous les cœurs.

Dom PÈDRE, *toujours avec violence.*

Mon peuple eſt-il mon juge ? — Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puiſſance,
J'en dois compte à moi ſeul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre il fallait me fléchir ;

Mais de mes passions vous irritiez la flamme.
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon ame,
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon qu'ils m'offraient malgré moi :
Ils proscrivaient Padille, elle m'en fut plus chère ;
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévère, & ne fus point cruel.

(*Plus impétueusement.*)

Rends-moi mon Trône, ou crains que plus sévère encore....

Dom HENRI.

Du Trône de Grenade on veut priver le Maure ;
Et je venais t'offrir mon armée & mon bras,
Pour te couronner Roi sur leurs riches états.
Rends ces peuples heureux : la Castille peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son scèptre alors, Henri te le rendrait,
Et l'Empire du Maure en ma main reviendrait.

(*Voyant l'air sérieux de Dom Pèdre.*)

Mais non : puisqu'Édouard m'offre avec cet Empire,
Une épouse, un ami, premiers biens où j'aspire,
Je suis prêt d'accepter....

DU GUESCLIN.

Qu'allez-vous faire, ô Ciel !
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel ?
Si pour ma liberté, votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,

En vous déshonorant vous allez m'avilir : —
Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.
Pour Blanche ; c'eſt Valois dont elle doit dépendre ;
Son choix vous l'a donnée, & l'on veut vous la vendre ;
Quel droit ſon meurtrier prétend-il aujourd'hui ?
Il ordonna ſa mort, elle eſt morte pour lui.

Dom PÈDRE.

Quoi ! tu veux dans ſa haine affermir ce rebelle ?
Il renonçait au crime, & ta voix l'y rappelle !
Traître, tu fus toujours aux conſeils, aux combats,
Ou l'auteur, ou l'appui de tous ſes attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître,
Vous fûtes l'aſſaſſin de la ſœur de mon maître ;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné :
Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné :
Mais je ſers un Monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défenſe.
De ce peuple expirant le reſte enſanglanté
Ne veut plus de vos loix ſubir la cruauté :
Je le déclare au nom de la Caſtille entière,
Qui de ſes droits ici me rend dépoſitaire ;
Au ſeul Trône du Maure aſpirez déſormais ;
Dom Henri veut en vain vous donner ſes ſujets.
Voici leurs propres mots : »S'il cède ou perd l'Empire,
» Un autre y va monter, & nous allons l'élire.
» Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
» Eſt-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois ?

» Quand on s'eſt ſéparé de la nature humaine,
» Que pour elle, d'un tigre on imite la haine,
» Comment des Nations réclame-t-on la foi ?
» Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de
» Roi ".

Dom PÈDRE, *voulant mettre l'épée à la main.*

C'en eſt trop, & ton ſang.....

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

Qu'oſez-vous entreprendre ?

Dom HENRI, *s'élançant au devant de du Gueſclin.*

C'eſt mon ſang le premier qu'il faut ici répandre.

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Un Guerrier déſarmé, mon captif, mon ami !

Dom PÈDRE.

Lui ! qui des droits du Trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contr'eux une horrible maxime,
Redoutable à ſon maître, à tout Roi légitime ?

DU GUESCLIN.

Vous outragez mon Roi. Sur le ſort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens :
De leur chûte effroyable il ne craint pas l'exemple :
Son cœur ſe rend juſtice alors qu'il ſe contemple,
Il ſait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons :
Les Titus craignent-ils le deſtin des Nérons ?

ÉDOUARD, *arrêtant encore Dom Pèdre, qui fait un nouveau mouvement.*

Gueſclin, vous oubliez la Majeſté ſuprême.....

DU GUESCLIN.

Voulant m'aſſaſſiner, il l'oubliait lui-même.
(Montrant Dom Henri.)
D'ailleurs, il n'eſt ici qu'un Roi pour un Français.

DOM PÈDRE.

(A du Gueſclin.) *(A Dom Henri.)*
Tremble. — Et toi, ſors.

DOM HENRI.

Eh bien! plus d'accord, plus de paix;
Moi! j'allais te livrer un peuple qui m'adore!
Ah! je ſerais moins lâche en le livrant au Maure.
(A Édouard.)
Adieu, Prince: oſez-vous être encor le vengeur
D'un barbare?...

ÉDOUARD.

Oui, je l'oſe: oui, ma foi, mon honneur,
Mon père, ont garanti ſon ſacré diadême:
Je vous en offre un autre; il cède ce qu'il aime...

DOM PÈDRE.

Moi!

ÉDOUARD.

(A Dom Henri.)
Tout, hors votre ſceptre. — Et vous, vous acceptez.
Le peuple ſeul ici s'oppoſe à nos Traités:
Voyons s'il ſoutiendra les maîtres qu'il ſe donne,
Mieux que je ne ſoutiens ceux que le Ciel couronne:
Marchons à la bataille.

Dom HENRI.

Il eſt d'autres moyens,
En épargnant, Seigneur, le ſang des citoyens,
De finir noblement cette grande querelle. —
(*Il regarde ſon frère.*)

Dom PÈDRE.

Oui, viens au champ d'honneur, ton Roi même t'appelle :
Le plaiſir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre deſſein.

Dom HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler, ſans immoler mon frère.
Mais je ſerais un monſtre auſſi cruel que toi,
Si j'oſais dans ton ſang me baigner ſans effroi.
Tu ne m'as point compris. Pour éviter un crime,
Suivons des Chevaliers l'uſage magnanime :
Deux amis avec nous tenteront ce haſard,
Viens combattre Gueſclin, je combats Édouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un Héros, d'une ame grande & pure,
Qui ſert l'Humanité, la Gloire & la Nature !

Dom PÈDRE, *à Édouard.*

Allons, Prince ;

ÉDOUARD, *fièrement.*

Arrêtez. Je ne ſuis pas ſuſpect

(*A Du Gueſclin.*) (*A Dom Henri.*)

D'éviter un combat, de fuir à votre aſpect. —

(*A tous.*)

Imitez d'un Anglais le courage tranquille,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.

(*Aux deux Frères.*)

Si le ſort, pour vainqueurs, choiſit Gueſclin & moi;
En vous perdant tous deux, la Caſtille eſt ſans Roi.
Mais ſi vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reſte alors ſeul rival de ſon frère:
Et vous voilà, Seigneurs, tous prêts de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non; il eſt juſte ici que le peuple s'expoſe:
Armé contre les Rois, qu'il défende ſa cauſe:
Qu'un combat général le force au repentir: —
Peut-être, de Najarre il va ſe ſouvenir.

Dom HENRI, *vivement.*

J'y reçus des leçons que je brûle de rendre;
Et qui perd des lauriers s'inſtruit à les reprendre.
Je me croirais certain de vaincre mon vainqueur,

(*Montrant du Gueſclin.*)

Si j'avais ce Héros, — qu'il craint au fond du cœur.

ÉDOUARD.

J'admire ce Héros, je ne ſais pas le craindre.

Dom HENRI.

Dans des fers éternels pourriez-vous le contraindre (1)?
Si votre père & vous....

ÉDOUARD.

Soyez libre, Gueſclin.

(*Les trois autres Perſonnages témoignent la plus grande ſurpriſe.*)

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

Dom HENRI, *avec tranſport.*

Je règne donc enfin.

(*Il embraſſe du Gueſclin.*)

Dom PÈDRE, *à Édouard.*

Votre père....

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un ſoupçon téméraire:
Quand j'agis pour l'Honneur, j'ai l'aveu de mon père.

DU GUESCLIN, *à Édouard, en lui prenant la main.*

Ah, cher Prince! où trouver jamais d'auſſi grands cœurs?

(1) Dans des fers éternels quand on l'oſe contraindre,
On craint ſa liberté.

ÉDOUARD, *affectueusement.*

Chez vos Français, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

Dom HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD, *noblement.*

Eh ! quel prix ? — En a-t-il ?

Dom PÈDRE, *à Édouard.*

J'ai des droits sur sa tête,
Il fut pris dans mon camp.... Mais vos vœux sont les miens ;
Qu'il parte, & finissons ces fâcheux entretiens :
(*Il appelle.*)
Alvar (1).

---

(1) Dom Alvar.

Dom HENRI, *bas à Edouard, en lui prenant la main.*

Que Bourbon va condamner sa crainte !

Dom PÈDRE, *à part, tandis que Dom Alvar s'avance avec des Gardes.*

Eloignons Edouard, pour frapper sans contrainte :
Quand je serai vengé, qu'importe sa fureur ?
(*Haut, à Dom Alvar.*)
Conduisez-les .... tous deux.
(*Ces derniers mots sont ajoutés, en montrant du Guesclin avec un œil d'intelligence.*)
(*A Edouard.*)
Le temps presse, Seigneur.

Dom HENRI, *à Edouard.*

Prince, à Gueſclin, que Bourbon ſoit remiſe.

Dom PÈDRE.

Penſe-tu qu'Édouard manque à la foi promiſe ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

ÉDOUARD, *à Dom Henri.*

J'attends l'ordre de Charle, & ce ſera ma loi.

Dom PÈDRE, *d'un œil d'intelligence à Dom Alvar, qui eſt entré avec des Gardes.*

Conduiſez-les, tous deux .... vous m'entendez, peut-être ?
Gueſclin, dans ſon armée, accompagne ce traître.
(*A Edouard, en lui prenant la main pour l'emmener.*)
Allons ranger la mienne, & volons aux combats :
(*A ſon frère.*)
Monarque d'un moment, la mort ſuivra tes pas.

DU GUESCLIN, *vivement à Edouard.*

Et de ma liberté c'eſt le premier uſage,
D'aller contre vous-même exercer mon courage ?

Gueſclin dans ſon armée accompagne ce traître ;
Daignez ranger la mienne, & me ſuivre.

Dom HENRI, *à Edouard, en montrant du Gueſclin.*

Ah ! peut-être,
Il faudrait que Bourbon fût remiſe à ſa foi.

EDOUARD.

J'attends l'ordre de Charle, & m'en ſuis fait la loi.

Non ; je vais du combat différer le haſard ;
Pèdre ne peut long-temps être ami d'Édouard.

Dom PÈDRE.

Pèdre pourra bientôt punir tant d'inſolence.
(*Bas, à Dom Alvar.*)
Va, j'emmène Édouard ; va remplir ma vengeance.
(*Il ſort avec Edouard : Dom Henri & du Gueſclin ſortent avec Dom Alvar & l'eſcorte.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente une Tente riche & vaſte, qui eſt celle de Dom Pèdre. Elle a deux iſſues; l'une laiſſe voir la Tour de Montiel, dont elle eſt très-voiſine; & l'autre, le reſte du Camp.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND.

Dom FERNAND.

Quoi! vous avez trouvé d'aſſez lâches mortels,
Pour ſe vendre ſans honte à vos deſirs cruels?
O trop fidèle Cour du monſtre de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Tranſtamare!
Pour un tel attentat ſi vous m'aviez choiſi,
Aux dépens de mes jours j'aurais déſobéi.
Tandis que maîtriſant le deſtin des batailles,
Édouard, de Tolède, aſsûre les murailles;
Que l'aſpect d'un Héros ardent à vous ſervir
Y retient tous les cœurs déjà prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus ſanglante injure;
Vous manquez à ſa foi, vous le rendez parjure;
Et de mépris ſans nombre oſant flétrir ſon nom,
Vous enlevez ſa Garde, & raviſſez Bourbon!

Ah ! quand il va ſavoir ce comble de l'outrage....

Dom PÈDRE.

Lui-même eſt obſervé. J'enchaînerai ſa rage :
Il penſe à tous ſes vœux m'aſſervir d'un coup-d'œil ;
Mon orgueil eſt jaloux d'inſulter ſon orgueil.
Le malheur m'impoſa l'affront de me contraindre ;
Mais, le péril paſſé, j'abjure l'art de feindre.

Dom FERNAND.

Dieu juſte! -- Et votre frère? Ah! peut-être il n'eſt plus.

Dom PÈDRE, *avec rage.*

Il vit : grace à Gueſclin, mes coups ſont ſuſpendus.
Gueſclin m'eſt échappé. Ce mortel redoutable,
Déployant de ſon bras la force inconcevable,
A percé l'eſcadron qui l'avait entouré,
Et ſeul au camp rebelle a ſoudain pénétré :
Voilà, — pour un moment, — le ſeul frein qui m'arrête ;
Si, de l'uſurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Caſtille, animés par Gueſclin,
Menacent de nommer un autre Souverain ;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes ;
Pour racheter ſes jours, il faut quitter les armes :
J'exige, ſans délai, pour prix de ſon pardon,
Leur pleine obéiſſance, & la main de Bourbon.
Gardes, amenez-moi Tranſtamare & la Reine.
Je l'ai revue encore : & je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes ſens allument ſes attraits :
Il croît par ſes mépris. Non, Padille & Pérès
N'avaient

N'avaient jamais porté dans le fond de mon ame
Ce feu tumultueux qui m'enivre & m'enflamme.
Je sens, à mes transports, que mon frère est heureux.--
Eh bien ! que leur amour me serve ici contre eux :
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cede lui-même.

(*Il fait signe à Dom Fernand de se retirer.*)

SCÈNE II.

DOM PÈDRE, DOM HENRI *enchaîné*, BLANCHE *enchaînée*, GARDES.

Dom HENRI, *entrant avant Blanche.*

J'ATTENDAIS qu'un bourreau vînt finir mon destin :
Mais tes frères sont nés pour mourir de ta main.

(*Voyant Blanche arriver.*)

Frappe. — Ah Dieu ! la Princesse aux fers abandonnée !

BLANCHE, *appercevant Henri.*

C'est vous ! je me croyais la seule infortunée.
Et l'auguste Édouard vengeur des trahisons....

Dom HENRI.

Est la victime, hélas ! du glaive ou des poisons :

(*A Dom Pèdre.*)

De ceux qui t'ont ſervi, c'eſt toujours le ſalaire.

Dom PÈDRE.

Ton ſang aurait payé ce diſcours téméraire,
Si d'autres ſentimens, qui domptent ma fureur,
Pour la première fois ne parlaient à mon cœur.
Ce changement, Madame, eſt votre heureux ouvrage;
A lui laiſſer le jour, je ſouſcris & m'engage,
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renouer à l'inſtant nos liens ſolemnels.
C'eſt à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Tranſtamare il vous a deſtinée,
Quand mes engagemens ne pouvaient ſe remplir.
Mais lorſqu'enfin je puis, & veux les accomplir,
Maître de ſa promeſſe, en obſervant la mienne,
Il n'eſt prétexte, excuſe, ou loi qui nous retienne.
Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un ſeul nœud mille intérêts divers:
L'Eſpagne, à votre nom, ſent expirer ſa haine,
Et revient à ſon Roi par amour pour ſa Reine;
La France ſatisfaite appuiera ma grandeur;
J'aurai Valois pour frère, & Gueſclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel eſt l'amour extrême
Qui m'aſſervit à vous, & m'arrache à moi-même:
Jugez de ſon pouvoir ſur mon cœur étonné;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je ſuis né,
Je commande à ma haine & ſuſpends ma vengeance,
J'écoute, & je conçois des projets de clémence.

Me les faire achever eſt un devoir bien doux,
Un honneur que le Ciel ne réſervait qu'à vous:
Je n'épargnai jamais une tête rebelle;
Je pardonne, pour vous, à la plus criminelle;
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes ſujets
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.
Oſez répondre.

(*A Dom Henri.*)

Et toi, ſi tu prétends à vivre,
Le premier, vers l'Autel, preſſe-la de me ſuivre.

Dom HENRI, *à Blanche vivement.*

Ainſi, depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet la vertu!

(*Vivement.*)

Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous préſente,
A Pérès qu'il ravit des bras de ſon époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous;
Eh bien! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'eſt par mon échafaud que finira la fête.

Dom PÈDRE.

Quoi! traître!...

Dom HENRI, *à Blanche, très-rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.*

Ignorez-vous comme il ſait pardonner?
Le jour que dans Tolède il vint m'aſſaſſiner,
Tout un peuple tombait ſous ſa main ſanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour ſon père:

Pèdre accepte l'échange, & ſe croit généreux ;
Il s'en repent ſoudain, & les frappe tous deux.
Preſſez-vous maintenant de mériter ma grace !

Dom PÈDRE, *furieux.*

Les plus affreux tourmens pour prix de tant d'audace....
Qu'on l'entraîne....

BLANCHE, *éperdue.*

Arrêtez. — Que dois-je faire, hélas !
Souſcrire à mon opprobre ? — ordonner ſon trépas ? —
(*A Dom Henri.*)
Cruel, je l'ai prédit : nos maux ſont votre ouvrage.

Dom PÈDRE, *à Blanche.*

Vous l'aimez, je le vois : vous redoublez ma rage.
Il faut... Tremblez enfin de mon jaloux tranſport,
Ou me ſuivre à l'Autel, ou le ſuivre à la mort.

BLANCHE, *avec aſſûrance.*

Ah ! Tyran, ta menace a diſſipé ma crainte.
Oui, je l'aime : en mourant je le dis ſans contrainte :
Et dans tout ton pays, grace à ta cruauté,
Mon cœur ſerait le ſeul qu'il ne t'eût point ôté ;
Je vois que ta noirceur s'eſt juré ſon ſupplice,
Que ton horrible hymen m'en rendrait la complice :
Va, ne l'eſpère point : va, je ſaurai mourir ;
J'ai fait plus juſqu'ici ; j'ai ſu vivre & ſouffrir.
Oui, de ma fermeté, je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.

Peut-être ſes beaux jours que je voudrais ſauver
M'auraient fait conſentir.... Je rougis d'achever.

(*Avec la plus grande véhémence.*)

Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle,
Livreras-tu ton ſang, ſi pur, ſi généreux,
A l'eſclave du Maure, à l'ami des Hébreux?
Mon cœur ſerait-il fait pour l'amant de Padille?

(*Montrant Dom Henri.*)

Voilà le ſeul époux qui mérite ta fille;
C'eſt un hymen de ſang qu'on prépare à nos vœux,
Des bourreaux entre nous formeront ces ſaints nœuds.
Mais, adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle;
Nos ames, ſous les coups de ce vil aſſaſſin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton ſein.

Dom PÈDRE, *qui, pendant les derniers vers, a parlé bas à Dom Alvar.*

Otez-la de mes yeux: allez; qu'on les ſépare:
Qu'on l'enferme où j'ai dit: — laiſſez-moi Tranſtamare;

(*A Blanche.*)

Tu ne le verras plus que mort & déchiré.

(*A d'autres Gardes.*)

Et vous, que l'échafaud ſoit ſoudain préparé.

BLANCHE (1), *ayant fait quelques pas, & se retournant vers Dom Henri.*

Adieu : depuis cinq ans, Prince, j'ai cessé d'être ;
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyait renaître :
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux ;
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.

(*On l'emmène.*)

Dom HENRI, *à son frère.*

Ah ! respecte son sang : tremble, Guesclin respire.
Mais, du sort d'Édouard ne veux-tu pas m'instruire ?

Dom PÈDRE, *à ses Gardes.*

Que ces chefs Navarrois sont lents à revenir !
Voyez si dans Toléde ils n'ont pu le saisir.

---

(1) Dom HENRI, *avec violence, quand Blanche est sortie.*

Du destin d'Edouard, cruel, daigne m'instruire !

Dom PÈDRE, *à ses Gardes.*

Quoi ! ce Chef Navarrois n'est rien venu nous dire ?
Voyez si dans Tolède il n'a pu le saisir,
Ou dans sa tente au moins s'il l'a su retenir.

(*Et c'est par ces vers que finissait la Scène.*)

SCÈNE III.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

(*A Dom Pèdre.*)

NON, je ſuis libre encor. —

(*A Dom Henri.*)

Vous allez bientôt l'être.

(*A Dom Pèdre.*)

Un des miens dans ce trouble ayant ſu diſparaître,
A volé juſqu'à moi ; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeait le Prince à l'aſpect des deux camps,
Vos eſcadrons, ſortis de ces épais ombrages,
Ont fondu ſur l'eſcorte & ravi les otages.
Vous violez ma foi, j'en demande raiſon ;
Renvoyez Tranſtamare, & rendez-moi Bourbon,
A l'inſtant.

Dom PÈDRE.

De quel droit viens-tu, dans leurs Provinces,
Dicter arrogamment tes volontés aux Princes ?
Du rang de Roi des Rois qui t'a donc revêtu ?
Tu défends un coupable, & c'eſt-là ta vertu.
Pour ta foi, ce Rebelle, en trahiſſant la ſienne,
Envers lui, ſans retour, a dégagé la mienne.

Quand tu viens de lui rendre, au mépris de mes droits,
Ce dangereux Gueſclin qui m'a perdu deux fois,
Comment eſpères-tu que ma folle imprudence
Te laiſſe encore Bourbon pour la rendre à la France ?
Je t'arrêtais ... par grace, & voulais prévenir
L'affront que tu me fais, & qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur ſuſpendent ma furie.
Il eſt donc des mortels fiers de leur infamie !
Tu m'oſes demander quel droit m'amène ici ?

(*Avec une chaleur rapide.*)

Je ſuis fils d'un Monarque ; & je vins comme ami,
Pour t'offrir un ſecours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus inſigne :
La vengeance eſt ſon droit, le mien ; & je m'en ſers ;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naiſſance,
J'unis cent titres ſaints ſur ta reconnaiſſance :
Tu ne règnes, ne vis, n'exiſtes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Eſpagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre aſyle que l'onde,
Mendiant ſur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repouſſé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur ſans courage
D'un bonheur inſolent devait m'être le gage.

Dom PÈDRE, *revenant avec fureur de la confusion involontaire dont il se sent accablé.*

O Ciel ! de tant d'opprobre on ose me couvrir !
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir ?

ÉDOUARD.

Et toi, Tyran, tu crois que je vais, sans murmures,
Voir compter mes sermens au rang de tes parjures ?
Que ton frère, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux ?

(*Prenant Dom Henri par la main.*)

Ah ! fût-il attaqué par ton armée entière,
Il ne peut avant moi perdre ici la lumière.

Dom PÈDRE.

A tes yeux, à l'instant, sa tête va tomber.

(*Il fait signe aux soldats d'avancer.*)

ÉDOUARD, *mettant la main sur son épée.*

Viens. — Sous le nombre enfin, s'il nous faut succomber,
Qui meurt ainsi que nous éternise son être,
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

(*Dom Pèdre tire l'épée.*)

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND, *à Dom Pèdre.*

VERS Tolède, Seigneur, Gueſclin force le camp.
Si vous ne paraiſſez, tout cède à ce torrent.

ÉDOUARD.

Ah! je le reconnais.

Dom HENRI.

Crains ſon bras invincible.

Dom PÈDRE, *d'abord un peu indécis.*

Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.
(A ſes ſoldats, en montrant les deux Princes.)
Je reviens; qu'on les garde.
(Il ſort avec Dom Fernand, les ſoldats reſtent.

SCÈNE V.

DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

DOM HENRI, *avec le plus vif intérêt.*

IL peut vous massacrer
Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.
Tout son camp vous respecte : évitez sa colère ;
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse & d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez armer l'Anglais, & soyez mon vengeur.

ÉDOUARD, *avec véhémence.*

Moi, Prince ! & de quel œil me verrait l'Angleterre ?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la Terre :
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

DOM HENRI.

Allez donc vers Bourbon : sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du Tyran ? ....

(*Tout-à-coup il voit fuir les Gardes par la grande porte de la Tente.*)

Eh quoi ! tout prend la fuite

SCÈNE VI.

DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, *ſuivi de quelques Eſpagnols.*

ÉDOUARD, *appercevant du Gueſclin, qui entre par l'autre iſſue, & lui préſentant vivement Dom Henri.*

GUESCLIN! je te le rends; tu me ſauves l'honneur.

DU GUESCLIN, *d'un air tranquille & ſatisfait.*

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

(*A Dom Henri, avec rapidité.*)

Loin de nous votre camp donne une alarme vaine;
J'ai formé, preſque ſeul, cette attaque ſoudaine:
J'obſervais tout, j'ai vu qu'on vous traînait ici;
Partons; ou, dans l'inſtant, vous êtes inveſti.

(*Il le prend par la main, & veut l'emmener.*)

Dom HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zèle.

DU GUESCLIN, *entraînant toujours Dom Henri.*

C'eſt le prix du vainqueur; c'eſt le ſoin qui m'appelle.

Dom HENRI, *à Edouard.*

Suivez-nous, Prince.

ÉDOUARD.

Non. Il me reſte un devoir.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *ſeul.*

BOURBON! dans quel péril!... j'aurais dû le prévoir;
Quand le juſte aux méchans tend ſes mains ſecourables,
Ils ſe ſervent de lui pour perdre ſes ſemblables.
Cherchons dans tout ce camp; &, pour la découvrir...
Mais je crois voir Dom Pèdre & le Maure accourir.

SCÈNE VIII.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, ÉDOUARD, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, *tous l'épée à la main, hors Edouard.*

Dom PÈDRE, *cherchant des yeux Dom Henri.*

HENRI m'eſt enlevé! ciel! ô vengeance! ô rage!
(*A Edouard.*)
Tu répondras pour tous: ſa fuite eſt ton ouvrage:

Qu'on le charge de fers.

(*Edouard met l'épée à la main.*)

ALTAIRE, *aux soldats, en étendant son épée vers eux.*

Non, Soldats. — Brave Anglais,
Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.

(*A Dom Pèdre.*)

Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne?
Enchaîner ce Héros! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir!

(*A Edouard.*) (*A Dom Pèdre.*)

Tu peux te retirer. — Rends-lui sa faible escorte.

Dom PÈDRE, *à un Officier Navarrois.*

Oui, va: mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas....

ALTAIRE, *à Edouard.*

Sa fureur sert mon orgueil secret:
J'allais à tes côtés combattre avec regret:
Adieu; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

(*Edouard veut lui répondre; il le prévient.*)

Écoute. Il nous a dit tes desseins contre nous:
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

ÉDOUARD, *à Altaire, après avoir remis son épée.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.
(*Lui prenant la main.*)
Mais quoi ? payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'est bien connaître un Maure :
Qu'éxiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis, observant tous ses pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite....

ÉDOUARD, *avec éclat.*

Grand Dieu ! — Je pars content, & quitte envers l'honneur.
(*A Altaire.*)
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(*A Dom Pèdre.*)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage :
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir,
Je l'apprendrai sans gloire, & même sans plaisir.
(*Il sort avec l'Officier Navarrois.*)

SCÈNE IX.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

VIENS, & lave ta honte au milieu des alarmes;
Tu ne connais d'honneur que la gloire des armes,
Viens vaincre à notre tête; & si dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir:
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais, si dans ce grand jour le sort nous est contraire,
J'ai juré de ne point survivre à ton malheur;
Et la foi des sermens est mon premier honneur.

(Il sort avec les Maures.)

DOM PÈDRE, *qui les a écoutés avec une joie secrete.*

Je brave leur menace & leur fière imprudence:
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance:
Et grace à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu:

(Avec éclat.)

Blanche est en mon pouvoir; en vain le Ciel m'opprime;
Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu ma victime.

Fin du Quatrième Acte.

ACTE V.

Que vois-je ? cette Coupe... *T. V. P. 218.*

A. Borel inv. et del 1787 *C. F. Maillet, Sculp...*

ACTE V.

Le Théâtre repréſente la même Chambre que dans le premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, *ſeul.*

Il entre par la porte du fond : il eſt dans le plus grand déſordre, tête nue, ſans cuiraſſe : il marche d'un air ſombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre, un poignard : il poſe la coupe ſur la table, met le poignard à ſon côté, & va s'aſſeoir à l'autre bout du Théâtre.

CIEL ! tu vois ta juſtice... ou ta haine aſſouvie (1) ;
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie. —
Je fus donc en tous temps accablé par Gueſclin ;
Il a pris & bleſſé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée ; il a ſu tout détruire ;
Ce Fort, cette priſon, voilà tout mon Empire. —
(*Il ſe lève.*)
J'y ſuis maître de moi, de Bourbon, & du ſort :
Je vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.

(1) O Ciel ! enfin ſur moi ta haine eſt aſſouvie !
Je touche au terme affreux de mon affreuſe vie.

Ce cruel avantage eſt le ſeul qui me reſte ;
Lui ſeul m'a fait ſurvivre à ce combat funeſte.
Poiſon, glaive, inſtrumens de mes crimes paſſés,
Vous ſervez les tyrans, & vous les puniſſez. —
O cœur nourri de ſang, que la rage dévore,
A ton horrible ſoif le tien manquoit encore :
Il va l'éteindre enfin. — Mais à mon fier rival,
Le dernier de mes jours ſera le plus fatal ;
Oui, ſon amante & moi nous périrons enſemble ;
Que la haine, l'amour & la mort nous raſſemble.

(*Il marche vers la petite porte, & s'arrête en voyant entrer Dom Fernand.*)

SCÈNE II.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND.

Dom PÈDRE, *avec embarras & impatience.*

EH ! que viens-tu chercher ? — Va trouver le vainqueur.
Va ; — tu me fus fidèle, il te doit ſa faveur.

(*Il s'aſſied.*)

Dom FERNAND.

O mon Roi ! vous ſavez, quand le ſort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus reſpectable :
Ce cœur vrai, qui ſouvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fuſſent-ils mérités.

Je vous fis ce ſerment, lorſque je vous vis naître.
Exemple de conſtance & d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguſte main laiſſez couler mes larmes,
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes :

Dom PÈDRE, *le regardant avec le plus profond étonnement.*

Comment ! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver?

(*Un peu attendri.*)

J'en avais, tant hélas ! dont j'ai ſu me priver :
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance ;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.
Malheureux, j'étais né pour le bonheur ſuprême :
On m'offrait ſur le Trône un digne objet que j'aime ;
Je l'avais dans mes bras, & l'en ai rejeté !

(*Se levant.*)

Ah ! dans cet Univers, où je ſuis déteſté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre.

Dom FERNAND.

Seigneur, c'eſt Bourbon même en qui j'eſpère encore :
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir ;
Souffrez.....

Dom PÈDRE.

(*A part.*)

Non. — Cachons-lui qu'elle eſt mon pouvoir.

Dom FERNAND.

Eh bien ! aux aſſaillans Montiel inacceſſible,
Eſt de tous vos Etats le Fort le plus terrible :
La garde en eſt nombreuſe : & je pourrais, Seigneur,
Y retenir long-temps, & tromper le vainqueur.
Vous, fuyez avec art : ſous cette roche antique,
Gagnez les bords du Tage, & voguez vers l'Afrique.

Dom PÈDRE.

Moi, chez des Rois heureux porter encor mes pas !
Montrer de Cours en Cours le plus grand des ingrats !
Quel Monarque inſenſé défendrait ce barbare,
Ce Pèdre, qui trahit le vainqueur de Najarre ?
Plus d'eſpoir, plus d'amis que je puiſſe attendrir :
Il faut être Fernand pour me pouvoir ſouffrir.

(*En ſe promenant.*)

Ma rage à chaque inſtant s'enflamme & s'envenime ;
Je déteſte à la fois, & reſpire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'eſt l'honneur des vaincus ; —
Mais mourons dans le ſang, ainſi que j'y vécus.
Laiſſe-moi ſeul. — Va ; crains un furieux qui t'aime ;
Qui ne ſe connaît plus, — qui tremble pour toi-même.
Ciel ! que vois-je ? Édouard !

SCÈNE III.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

Dom PÈDRE, *avec la plus grande violence.*

VENEZ-vous m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler?
Qu'y manquait-il enfin? votre seule présence.
(*Il se rejette sur le fauteuil & sur la table.*)

ÉDOUARD, *avec le plus grand flegme.*

Qui, moi, vous insulter? vous êtes sans défense:
Je ne viens voir des maux que pour les soulager;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger. —
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être:
Mais si ce sentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir:
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin, j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un Sage;
Je veillais sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin:
Mais du Roi mon aïeul j'ai craint pour vous l'exemple:
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple;
Je veux que mon respect impose à son courroux,
Que l'on soit généreux, & non juste envers vous.

Quand on ſaura, malgré tous vos droits à ma haine ;
Que le ſeul diadême & la domte & l'enchaîne,
Vos peuples ſentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable eſt un objet ſacré.
Bien plus : approuvez-vous le zèle qui m'anime ?
Henri, Bourbon, Gueſclin m'accordent quelqu'eſtime ;
Et ſeul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom de Roi toute ſa majeſté.
La Tour où je vous vois protège cette place,
C'eſt l'autre extrêmité que le vainqueur menace ;
J'y vole de l'aſſaut ſuſpendre les apprêts :
Si Henri me refuſe une équitable paix,
Je reviens, & défends votre perſonne auguſte,
Comme je le vengeais, quand vous étiez injuſte :
Il va me voir, pour vous, expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce diſcours vous étonne ;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Dom PÈDRE.

Je l'ai bien dit : mes maux ſont comblés en effet :
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.

(*Il ſe lève.*)

Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds, la majeſté royale ;
Je ſens trop qu'Édouard ne le ſouffrirait pas :
Allez, & diſpoſez de moi, de mes Etats :
Qu'exigerait Henri dans ſa fureur jalouſe ?
Il m'a tout enlevé, mon trône & mon épouſe.

Dom FERNAND, *vivement à Dom Pèdre.*

Seigneur, près de ce Prince, agréez mes ſecours;
Bourbon n'oubliera pas que je ſauvai ſes jours;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Je ſerai trop payé d'avoir été fidèle.

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre, en lui montrant Dom Fernand.*

O Dom Pèdre! Et c'eſt vous qu'ainſi je vois ſervir!
Jugez comment on ſert les Rois qu'on peut chérir.
(*Il ſort en embraſſant Dom Fernand qu'il emmène.*)

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, *ſeul.*

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible!
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible;
Qu'on m'amène Bourbon.

(*Un Garde qui eſt en dehors, arrive par la grande porte, traverſe le Théâtre, & entre par la petite porte.*)

Ta vie eſt en mes mains.
Femme ingrate, c'eſt toi qui fis tous mes deſtins;
Il eſt juſte à mon tour que des tiens je diſpoſe.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cauſe:
Ton hymen me perdit; & tes ſeuls intérêts
Ont armé contre moi, la France, mes Sujets,

Mes amis, mon tuteur, mes frères & ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendrait ton ſalaire !
Je t'y verrais monter avec mon deſtructeur !
Je verrais dans ſes mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi ſeul ſerait ſon ſeul partage !
Moi vivant, tous mes biens ſeraient ſon héritage !—
Elle vient. — Je frémis en voyant ſa beauté. —
Voilà le ſeul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs... des pleurs de ſang ..., tu mourras; je t'abhorre.
Frappons. — Ah ! lâche cœur ! je ſens que je l'adore.

SCÈNE V.

DOM PÈDRE, BLANCHE, *enchaînée*, GARDES *en dehors.*

BLANCHE, *arrivant par la petite porte.*

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux:
Le Tyran veut me voir ; eſt-il victorieux ?

(*Dom Pèdre vient la prendre par le bras, en la regardant fixement.*)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière ?
Me traîner à l'autel dans le ſang de ton frère? —
Cruel, quel eſt ſon ſort ?

DOM PÈDRE, *la menant vers la table.*

Vainement autrefois
Du fer & du poiſon, je t'envoyai le choix ;

Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.

(*Il lui montre la coupe.*)

Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

BLANCHE, *tremblante.*

Tu m'offres le poison....

(*Elle regarde fixement Dom Pèdre, & tout-à-coup avec un éclat de joie, elle s'écrie :*)

Transtamare est vainqueur !

Dom PÈDRE.

S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains....

(*Il tire son poignard sans le lever.*)

BLANCHE, *prenant la coupe.*

Mort plus lente ! Ah ! devant que j'expire ;
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire.

(*Elle porte la coupe sur ses lèvres.*)

SCÈNE VI.

DOM PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte.*

Bourbon ! vous, dans ces lieux !

(*Il court vers elle.*)

BLANCHE, *éperdue, & laiſſant tomber la coupe.*

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je ? cette coupe....

BLANCHE.

Ah ! c'était le trépas.

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Perfide !...

BLANCHE.

Et Dom Henri ?...

ÉDOUARD.

Maître de cette place....

Monſtre ! il va te punir.

(*Il arrache le poignard de Dom Pèdre, qui tombe accablé dans ſon fauteuil.*)

BLANCHE, *après avoir joui un moment de ſa confuſion.*

Je t'accorde ta grace.

Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

(*Elle fait ſigne à Dom Fernand, qui ramaſſe la coupe, & la jette plus loin.*)

ÉDOUARD, *à Blanche.*

J'allais traiter pour lui : mais c'en eſt déjà fait.
Gueſclin avait forcé par un aſſaut rapide,
Et Tolède, & ce Fort, & leur garde intrépide :
Il ſurpaſſe toujours ce qu'on attend de lui.

SCÈNE VII.

DOM PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, DOM FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN.

(*A Blanche*) (*A Édouard.*)

Vous vivez, je triomphe. — O vous, ſon digne appui !
Vous ſauvez la vertu ; c'eſt la ſuprême gloire.

(*A ſa ſuite.*)

Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire,
Les pleurs des Citoyens ſouilleraient nos lauriers :
Je protége le peuple, & combats les guerriers.

(*Une partie des Officiers ſe retirent.*)

BLANCHE.

Mais Henri....

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage....

SCÈNE VIII, *& dernière.*

DOM HENRI, NOUVELLE SUITE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Dom HENRI, *à Blanche, qui court vers lui.*

CHÈRE Épouſe!

(*A du Gueſclin.*)

Et j'obtiens le prix de ton courage.

BLANCHE.

Vous êtes tout ſanglant: juſte Ciel! je frémis....

DU GUESCLIN.

Sire, dans quel déſordre....

Dom HENRI, *qui eſt ſans caſque, & avec un bouclier tout en pièce.*

Il ſied à ton ami,
Au ſortir d'un aſſaut, en abordant ſon maître,
Voilà dans quel état ton Élève doit être.

(*A Blanche.*)

Sans lui, j'étais vaincu; ſans lui, vous périſſiez.

(*Il donne ſon bouclier & ſa lance à un Écuyer.*)

Où donc eſt le Tyran ?

(*Appercevant Edouard.*)

Vous, qui l'abandonniez....

(*Edouard eſt près de Dom Fernand ; tous deux cachent à Dom Henri la vue de ſon frère.*)

ÉDOUARD, *d'un ton calme & ferme, à Dom Henri.*

Valois fut mon captif, & Dom Pèdre eſt le vôtre ;
Juſte ou non, leur deſtin peut être un jour le nôtre (1).

(*Il s'efface, & lui montre Dom Pèdre.*)

Roi, contemplez un Roi.

Dom HENRI, *après un peu de ſilence.*

Quel tableau du malheur !
O triſte humanité ! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre ;
De tes larmes mes yeux ont peine à ſe défendre.

(*A Blanche & à du Gueſclin.*)

Croyais-je que ſon ſort me fît verſer des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avais deux garans : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner ...

Dom HENRI.

Je n'ai plus de colère ;
Le voilà malheureux, je redeviens ſon frère.

(1) L'aieul & le fils d'Edouard furent détrônés.

(*A Dom Pèdre.*)

Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.
Rends-moi ce titre saint que tu m'avais ôté :
Dom Pèdre, je suis Roi, ne cesse point de l'être ;
Va, tu n'es point sujet, lorsque ton frère est maître ;
Le sceptre de Grenade au mien devrait s'unir ;
Eh bien ! je l'en détache ; & c'est pour te l'offrir.

Dom PÈDRE, *se levant.*

O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il r'ouvre à la Nature un cœur fermé pour elle :

(*Il s'approche entre Edouard & Dom Fernand.*)

Je dois te l'avouer ; la terre à mon orgueil
N'offrait que deux séjours, le trône ou le cercueil :
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler & mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissait Bourbon :
Tes yeux, sans Édouard, la verraient expirante,
Et, c'est un sceptre encor que Henri me présente !
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier Dom Pèdre, va rendre hommage à ton sujet.

(*En finissant le dernier vers, il passe devant Fernand & Edouard, pour aller à son frère.*)

Dom HENRI, *faisant un pas pour l'embrasser.*

Non, viens dans mes bras.

Dom PÈDRE, *arrachant le poignard qui eſt à la ceinture de Dom Henri, & voulant le frapper.*

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(*Il retient Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri tire l'épée, & ſe met en garde.*)

(*Du Gueſclin tire auſſi l'épée pour défendre Blanche.*

Dom PÈDRE, *menaçant Edouard de le frapper.*

O rage extrême!

Tremble.

(*Edouard recule un pas, met la main ſur ſon épée; alors Dom Pèdre ſe précipite ſur ſon frère, en diſant:*)

Mourons tous deux.

(*Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de Dom Henri, ſans pouvoir le percer de ſon poignard, parce que ce Prince repouſſe le coup avec la main qui lui reſte libre.*)

Dom HENRI, *déſolé, & retirant promptement ſon épée.*

Il s'eſt percé lui-même.

BLANCHE, *avec tranſport, en regardant Dom Pèdre, qui eſt tombé dans les bras des Gardes.*

Enfin, te voilà ſeul coupable de ta mort!

Dom PÈDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon ſort!

(*à Dom Henri.*)

Si j'avais vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, ſouillés d'un fratricide
J'expirerais content. — Je te laiſſe adoré,
Triomphant, vertueux ; je meurs déſeſpéré.

BLANCHE, *toujours avec l'éclat de la joie.*

Quand tu punis le crime, ô ſuprême Juſtice !
Fais-lui voir la vertu ; c'eſt ſon plus grand ſupplice.

FIN.

Voici quel était d'abord le dénouement.

Dom PEDRE *en paſſant devant Edouard & Blanche, diſai*
Ah ! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de ſon ſujet.

Dom HENRI, *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Non, viens dans mes bras.....

Dom PEDRE, *tirant ſon poignard.*

Meurs.

BLANCHE, *lui ſaiſiſſant le bras.*

Ciel !

Dom PEDRE, *ſe retournant & la frappant.*

Ou toi....

Dom HENRI, *perçant Dom Pèdre, tandis que celui-ci t*
Blanche.

Meurs toi-mêm

BLANCHE, *tombant dans les bras d'Édouard qui eſt accou*
Ah, Prince !

Dom HENR

Dom HENRI, *se précipitant sur elle.*

Eh ! je n'ai pu défendre ce que j'aime !

(*Se relevant & regardant Dom Pèdre.*)

Dieu ! j'ai tué mon frère ! ô parricide affreux !

(*Retournant à Blanche.*)

C'eſt pour moi que tu meurs !... que j'expire avec eux....

(*A ſon frère.*)

Prends ce fer, puni-moi.

(*Du Gueſclin ſaiſit le poignard de Dom Henri, & Blanche retient auſſi Henri en étendant ſes bras mourans.*)

Dom PÈDRE.

Je t'ai puni d'avance ;
Mes yeux vont ſe fermer tout pleins de ma vengeance ;
J'ai chargé d'un forfait ton cœur né vertueux,
Si tu me reſſemblois, tu ſerois trop heureux.
Je le ſens, j'ai flétri ta vie & ta mémoire,
Je t'enlève à la fois ton Amante & ta gloire.

(*Il meurt : on l'emporte, Dom Fernand le ſuit.*)

Dom HENRI, *éperdu, ſe jetant dans les bras de du Gueſclin.*

Le crime & le malheur, voilà donc mon deſtin !

(*Il retombe appuyé ſur le fauteuil de Blanche.*)

DU GUESCLIN.

Une juſte défenſe égara votre main,
Et, ſans l'aveu du cœur, il n'eſt jamais de crime.

BLANCHE.

Cher Prince, ſurmontez le ſort qui nous opprime ;
Hélas ! depuis cinq ans vous pleuriez mon trépas ;
Pour elle, ni pour vous, Bourbon n'exiſtait pas :

D'aujourd'hui ſeulement elle avait cru renaître ;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & ſe connaître ;
J'ai pu quelques momens vous nommer mon époux :
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous (1).

(*Henri ſe jette à genoux.*)

Gueſclin, quand vous verrez les lieux de ma naiſſance,
Ma ſœur, le ſage Roi qui forma mon enfance,
Dites que leur offrant les derniers de ſes vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.

(*A Dom Henri.*)

Gueſclin peut conſoler, peut embellir ta vie:
Il va t'aimer long-temps, c'eſt ſon ſort que j'envie.

(*A Édouard.*)

Et vous, qui n'avez pu vaincre mes noirs deſtins,
Je demande une grace au plus grand des Humains ;
Adoptez pour ami le Héros que j'adore.....
Ciel ! quelle nuit profonde !... Ah ! je te vois encore,
Henri, mon cher Henri !.... mon ame lutte en vain,
Je la ſens qui m'échappe & paſſe dans ton ſein.

(*Elle expire entre ſes bras.*)

Dom HENRI.

Bourbon !... elle n'eſt plus ! je veux, je dois te ſuivre :
En horreur à ſoi-même, il eſt affreux de vivre.

(*Il veut ramaſſer le poignard de ſon frère pour ſe tuer.*)

DU GUESCLIN, *l'arrêtant avec Édouard.*

Non : quand le ſort nous plonge en un gouffre de maux,
Souffrir & vivre utile eſt la loi d'un Héros.

---

(1) Ces quatre vers ont été employés avec quelques changemens, Acte IV, Scène II, de la leçon que nous avons ſuivie.

EDOUARD, *très-vivement.*

Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime,
Oppoſez à vos maux les ſoins du diadême,
De leurs propres douleurs accablés quelquefois,
C'eſt le bonheur public qui conſole les Rois;
Un crime involontaire a ſouillé votre vie,
Qu'à force de vertus le Grand-Homme l'expie.

DU GUESCLIN, *avec la même vivacité.*

Ah! mon ami doit être en paix avec ſon cœur:
L'eſtime d'Edouard eſt le ſceau de l'honneur.

Fin de La Pièce.

EXTRAIT
DE
PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE,
PAR M. DE BELLOY.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR,
SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

CETTE Pièce eſt l'original de l'extrait de *Pierre le Cruel*, qu'on a vu dans le Journal Encyclopédique, mois de Juillet 1772, I.re Partie, *pag.* 82-110. Nous le trouvons dans les papiers de M. de Belloy, écrit de ſa main, avec des corrections auſſi de ſa main, qui ſemblent prouver qu'il en eſt l'Auteur. Corneille jugeoit ſes Pièces à charge & à décharge avec plus de candeur que de modeſtie ; les Journaux ont fourni aux Auteurs des moyens de ſe juger ſous le nom d'autrui, & ce n'eſt pas peut-être un grand inconvénient. Perſonne n'eſt auſſi capable que l'Auteur même, de faire de ſon Ouvrage un bon extrait, parce que perſonne ne connoît auſſi bien & l'enſemble & les détails de cet Ouvrage ; s'il ſe juge trop favorablement, l'Ouvrage reſte pour dépoſer contre lui. M. de Belloy, ſous le nom des Auteurs du Journal Encyclopédique, s'eſt permis de citer de certains morceaux de ſa Pièce avec

éloge, parce qu'il avoit intérêt de les faire remarquer, puiſqu'ils n'avoient pas été entendus à la repréſentation ; ceci étoit proprement un appel au Public ; il falloit en expoſer les raiſons, & l'amour-propre rentre peut-être dans tous ſes droits, quand on l'a humilié injuſtement.

Nous trouvons les marges de cet écrit, chargées de quelques Notes d'une écriture étrangère ; peut-être ces Notes ſont-elles de l'Auteur du Journal Encyclopédique. De quelque main qu'elles puiſſent être, nous ne les adoptons ni ne les rejettons, mais nous n'avons pas cru devoir en priver le Lecteur, il jugera de leur mérite ; nous les laiſſerons à la marge, comme elles ſont dans le Manuſcrit.

EXTRAIT
DE
PIERRE LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

M. DE BELLOY nous ayant confié ſon Manuſcrit, notre Journal eſt le ſeul qui puiſſe mettre le Public en état de juger cette Tragédie, qu'on ne lui a point permis d'entendre au Théâtre, & qu'il a tant deſiré d'y revoir. Nous allons en donner un extrait, qui doit être plus étendu que celui des Pièces déjà connues par l'impreſſion. La beauté du ſujet, la célébrité de l'Auteur, la ſingularité du ſuccès, paroiſſent piquer également la curioſité : & ceux qui ont vu repréſenter Pierre le Cruel, n'auront pas moins d'envie de le connoître que ceux qui ne l'ont pas vu. Jamais repréſentation n'a été plus orageuſe : on en peut juger par un ſeul trait. Le tumulte a commencé dès la troiſième Scène, à l'occaſion de ce vers que dit un Prince Anglais :

Vous ſerez dans ma tente, en paix comme dans Londre.

On a cru, ou feint de croire, malgré la rime du vers précédent, que l'Acteur avoit dit *comme dans l'onde* ; (comme le poiſſon dans l'eau) : il eſt aiſé de voir que le Parterre n'étoit pas rempli, ce jour-là, de gens bien inſtruits & bien intentionnés. La voix publique nous autoriſe à avancer que les fureurs de parti, qui déshonorent & affligent ſi cruellement la Littérature depuis quelques années, n'ont pas encore formé de cabale auſſi nombreuſe & auſſi bruyante. Cependant, M. de Belloy n'a offenſé perſonne, ſi ce n'eſt, peut-être, par ſes grands ſuccès. Nous croyons qu'il auroit encore eu le même tort aux yeux de ſes ennemis, ſi Pierre le Cruel avoit été entendu avec autant de tranquillité que le Siége de Calais, Zelmire & Bayard.

Le ſujet de la Pièce eſt la mort de Dom Pèdre, Roi de Caſtille, ſurnommé le Cruel ou le Néron de l'Eſpagne, détrôné deux fois par ſes Sujets, & tué enfin par ſon propre frère. L'Auteur a placé le lieu général de la Scène dans le camp de Dom Pèdre, au milieu duquel s'élève la Tour de Montiel, fortereſſe ſituée près de Tolède. L'action ſe paſſe pendant deux Actes dans cette Tour, & pendant les trois autres dans une tente voiſine.

Quand la toile ſe lève, on voit une chambre de la Tour, lieu aſſez ſombre où le jour n'entre que par une fenêtre grillée. Une jeune femme eſt ſeule dans cette priſon.

L'ombre enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obſcur ſéjour.
Ces murs me ſéparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
. . . . . .
O jour ! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain, ô mort ! mon ſeul eſpoir,
Romps le joug effroyable où je ſuis enchaînée ;
O mort ! délivre-moi du malheur d'être née.

Elle parle du peu de temps qu'elle a été ſur le Trône ; elle dit qu'on la croit morte ; que l'Eſpagne & la France l'ont pleurée ; elle ſe plaint d'un époux cruel, d'une odieuſe rivale : elle ne ſe nomme point, parce qu'il n'eſt guère naturel de ſe nommer ſoi-même ; & ce ſilence redouble l'intérêt. Tout-à-coup elle entend un grand bruit dans la Tour, & une voix qui crie hors de la chambre : *Soldat, ouvre :.... obéis, ou tu meurs.* Un Chevalier entre, & témoigne ſa ſurpriſe :

NOTE MARGINALE. Il n'a pas beſoin de ſe juſtifier.

Que d'appas ! tout accroît mes ſoupçons....
De mon audace heureuſe apprenez les raiſons.

Je vous ſuis inconnu, j'ignore qui vous êtes :
Je viens joindre le Roi qui fuit vers ces retraites ;
Et pour calmer l'Eſpagne en ſes troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable aſyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une reſſource utile ;
Mais des refus ſuſpects, des mots myſtérieux
Ont enflammé ſoudain mes deſirs curieux ;
J'ai penſé que ces murs enfermaient l'innocence.

Vos Gardes voulaient en vain me réſiſter ; ils ont cédé au reſpect qu'ils doivent au Vainqueur de Najarre & de Poitiers.... Quoi ! s'écrie la Princeſſe, je vois Édouard ?

Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi !...
Votre aſpect doit ici m'affliger & me plaire ;
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon père (1) ;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

Mon doute eſt éclairci, répond Édouard : vous vivez.

Du malheureux Bourbon plus malheureuſe fille,
Vous, femme de Dom Pèdre & Reine de Caſtille !

Reine ! lui dit-elle, *vous le voyez.* On ſent combien cette expoſition eſt neuve & atta-

(1) Pierre de Bourbon, père de Blanche, avait été tué à la bataille de Poitiers.

chante ; elle a produit un grand effet. Édouard aſsûre à Blanche de Bourbon, que les Anglais eux-mêmes ont donné des larmes à ſon ſort, & à celui de ſon père :

N. M.

Ennemis généreux, nous ſavons *admirer*
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer.

Enjambement.

Pèdre & Padille ont publié votre mort. — Ils l'ont ordonnée, on leur a déſobéi ; ils ignorent que j'exiſte. — Si je l'avais ſu, quand je remis Pèdre ſur le Trône, j'aurais exigé de lui qu'il vous rendît juſtice. Mais il eſt détrôné une ſeconde fois ; vous pouvez réparer ſa ruine. Apprenez-moi le détail de vos infortunes ; mieux inſtruit, je pourrai mieux vous ſervir, & c'eſt toute mon envie.

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Blanche, avant de raconter ſes malheurs, fait une queſtion bien naturelle : *Ici j'ignore tout* : la Reine de France, ma ſœur ſi chérie, Charles le Sage, ſon digne époux, vivent-ils encore ? Et ſur la réponſe d'Édouard, elle s'écrie :

Ah ! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie !
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie :
Et moi, dans d'autres Cours deſtinée à régner,
L'Hymen m'offrait par-tout mon malheur à ſigner.

Voici ſa funeſte hiſtoire.

Dom Pèdre me choiſit de l'aveu de ſa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me ſervait de père,
Quand mon troiſième luſtre à peine finiſſait.
Déjà ſa cruauté ſourdement s'annonçait.

. . . . . .

L'illuſtre Caſtillane, aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sèxe, avait joint nos Maiſons (1):
Son nom, que je portais, m'invitait à le ſuivre,
M'enflammait du deſir de le faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur ſang de ſes Rois,
Le préſent qu'à la Seine ils ont fait autrefois:
Mon cœur ſe promettait, pour ſon premier ouvrage,
D'adoucir un époux qu'on me peignait ſauvage;
Par de tendres vertus, j'eſpérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs.... pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégreſſe,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la triſteſſe;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ſes douleurs,
Vient, m'embraſſe,... & bientôt me baigne de ſes pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir ſa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen ſe diffère.
Après de longs refus, Pèdre ſe montre enfin.
Il me mène à l'autel avec un fier dédain:
Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds proſpères,
Offrit le morne aſpect des pompes funéraires.

(1) Blanche de Caſtille, mère de Saint Louis.

La Cour, le Peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de
son Roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche ;
Sort du Temple, & soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa Cour, & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge....

Bientôt on me revèle le secret de cette conduite étrange. Pendant que Pèdre m'avoit fait demander par ses Ambassadeurs, il avoit vu Padille, qui avoit gagné son cœur au prix de l'honneur même : me quittant aux Autels, il revoloit dans ses bras ; & la mort ou les fers furent le salaire de quiconque osa me plaindre. Enfin :

On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi ;
Dom Pèdre me punit de la chérir en fille :
De prisons en prisons cachée à sa famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre,... & ne l'eus pas toujours.

Cependant Pèdre devint plus cruel que jamais.

Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait sans cesse & lassait les bourreaux ;

Le barbare — immola ſes frères & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la ſœur de ſon père;
Sur ſa mère .... on retint ſon parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ſes attentats.

Cet ordre fut donné lorſque du Güeſclin & les Français venaïent me délivrer, lorſque l'Eſpagne ſe ſoulevait & choiſiſſait pour Roi Henri de Tranſtamare, ſeul frère de Pèdre échappé à ſes fureurs. Fernand fut chargé de m'immoler, & ce fut lui qui me ſauva : il m'envoya chez les Maures en cachant mon nom & ma deſtinée : & lorſque vous rétablîtes Dom Pèdre ſur le Trône, il me fit revenir dans cette Tour qui, ſans vous, ſerait mon tombeau. Edouard ſe félicite de pouvoir devenir le libérateur de Blanche de Bourbon :

Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux;
Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.

Il ajoute qu'il eſpère réconcilier les deux frères, & que la mort toute récente de l'ambitieuſe Padille, lui donne les plus grandes eſpérances ! *La mort de Padille !* Quelle nouvelle pour Blanche ! Dans ce moment, Fernand arrive : il annonce que la veille, à ſon retour d'Afrique, il a révélé au Roi que Blanche

Blanche vivait encore. Pèdre, dit-il, qui vient d'être vaincu par ſon frère, & qui ſe retire vers Tolède & Montiel où les Africains doivent le joindre, compte déſarmer la France en rendant à Blanche de Bourbon ſa couronne & ſa main : il vient lui-même la tirer de priſon ; il ſait le retour d'Edouard, & le voici. Pèdre s'adreſſe d'abord à ſon bienfaiteur, & s'étonne de la magnanimité qui le ramène encore à ſon ſecours. Pourquoi cette ſurpriſe, lui dit Edouard ?

Vous êtez malheureux ; vous auriez dû m'attendre.

On peut remarquer que, dans la vérité hiſtorique, Edouard ayant éprouvé l'ingratitude de Pèdre dès le premier moment qu'il l'eut rétabli ſur le Trône, ne revint plus en Eſpagne. Le Poëte ſuppoſe ici, & il en avait bien le droit, que Pèdre n'a pas encore manqué à ſon bienfaiteur ; ce n'eſt que dans le cours de la Tragédie qu'il commence à le méconnaître & à l'outrager. Pèdre jette les yeux ſur Blanche, il eſt frappé de ſa beauté : il témoigne quelques regrets de ſes crimes envers elle.

Autrefois à l'Autel, mon indomptable orgueil
Laiſſa ſur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'euſſe pu la voir, ah ! l'aurais-je outragée !

Il veut réparer ſes torts en préſence d'Edouard, & former les nœuds brillans d'un nouvel hyménée. Bourbon, qu'il appelle toujours ſon épouſe, cède en victime à ſon funeſte devoir. Mais elle ſe ſouvient que, dans la Scène précédente, Edouard lui a dit qu'elle était libre & maîtreſſe de ſon cœur : elle lui demande l'explication de ce diſcours. Pèdre veut forcer Edouard à taire la vérité : celui-ci répond que,

Les Princes ſont faits pour la dire, & l'entendre.

Il déclare à Bourbon, qu'avant de l'épouſer, Pèdre était déjà engagé à Padille par un mariage ſecret; que cette union a depuis été ſolemnellement prouvée aux Etats de Caſtille; qu'ils ont reconnu Padille pour Reine.

Le Ciel n'a donc jamais uni votre deſtin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main;
Et l'auguſte Bourbon, que trompa ſa promeſſe,
N'eſt point eſclave & Reine; elle eſt libre & Princeſſe.

Quelle ſituation pour elle !

Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré ! que ne te dois-je pas ?
Je ſais, avant l'inſtant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit ſur moi qu'à force d'impoſture:

Réponds-moi maintenant, ô tigre enſanglanté!
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouſe, en victime,
Qui reſpecte l'abus d'un titre légitime;
Je te parle en Françaiſe, en fille de vingt Rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître ſous tes loix:
. . . . . .
Ah! mon plus grand bonheur, c'eſt l'inſolent dédain,
Qui borna mon outrage au ſeul don de ta main:
Par-tout tu raviſſais ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infame Cour j'échappe à l'infamie!
Va, j'aime trop mon ſort pour vouloir t'en punir:
Dans les bras de ma ſœur je cours m'en applaudir.

Elle s'adreſſe à Edouard, réclame ſa protection, le prie de la rendre au Roi de France:

Si des fers opprimaient votre épouſe ſi chère,
Penſez-vous qu'un Bourbon rejetât ſa prière?

Le généreux Edouard lui préſente la main pour l'emmener. Pèdre s'y oppoſe; il craint que la France ne donne Blanche à ſon frère qui l'aime: *il m'aime*, dit la Princeſſe! & elle ajoute à part: *ce ſeul mot me fait lire en mon cœur.* Pèdre qui s'apperçoit de ſa joie, devient furieux, menace Edouard. Celui-ci l'accable par le ſang froid le plus impoſant, & par la juſte

fierté d'un Héros auquel il a dû ſa couronne :

Je ſuis armé pour vous contre un frère rebelle;
Si Blanche eſt en péril, je ſuis armé pour elle.
Connaiſſez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.

Blanche ne dépendra ici que d'elle-même & du Roi de France : j'attends du Gueſclin, qui eſt toujours mon priſonnier : je reſte dans votre camp, où Blanche ſera ſous ma garde : ne me forcez pas, en oubliant mes bienfaits, à me ſouvenir des droits qu'ils me donnent ſur vous : il emmène la Princeſſe. Pèdre veut les ſuivre; il eſt retenu par Fernand. Il réfléchit, & s'excite, comme Néron, *à s'affranchir du joug d'un bienfaiteur* importun : il n'a rien à craindre d'Edouard. Je vais me voir à la tête d'une puiſſante armée de Maures & de Navarrois : il eſt venu ici, ſur le bruit de ſon nom, avec une faible garde, & il veut abuſer des vains droits d'un ſervice paſſé :

Tu ne peux plus m'en rendre, & tout eſt effacé.
Tu céderas, Bourbon, ou ceſſeras de vivre.

J'empêcherai bien de la donner à mon frère.

Et je préférerais, comme un ſort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival (1).

(1) J'aime mieux voir un monſtre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux. *N. M.*

L'Acte finit par l'arrivée du Chef des Maures, qui viennent de joindre l'armée : il annonce qu'il a rencontré du Guesclin aux portes de Montiel : il regrette de ne plus voir ce Grand Homme commandant l'armée de Transtamare :

Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un Héros semble agrandir mon ame.

Pèdre, au contraire, ne voit dans du Guesclin qu'une victime de plus : il sort rempli des plus terribles projets.

Au second Acte, le Theâtre représente au fond tout le camp de Dom Pèdre, & la Tour de Montiel : sur le devant est la tente d'Edouard, & un peu plus loin celle où il fait garder Blanche. Du Guesclin arrive avec ce Prince, qui lui témoigne son étonnement de ce que le Roi de France n'a pas payé la rançon du meilleur de ses Généraux, quelque considérable qu'elle pût être. C'est moi, dit du Guesclin, qui ai refusé ses libéralités :

Dans les malheurs publics, un Monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme ?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.

Mais mon épouse, en mon absence, & avant ma captivité, avait employé toute notre for-

tune à soulager la Noblesse de Bretagne, ruinée par les guerres civiles (1). Depuis, la Princesse (femme d'Edouard) m'envoya, sans se faire connaître, le prix de ma rançon : mais une foule de Chevaliers périssaient de misère dans les prisons de Bordeaux ; je leur ai tout distribué, & je reviens me mettre entre vos mains. Edouard, sensible à tant de grandeur d'ame, gémit du nouvel ordre qu'il a reçu de son père, & qui lui défend d'accepter aucune rançon pour du Guesclin. Celui-ci dit que Transtamare le délivrera, les armes à la main : il remercie Edouard de la protection qu'il accorde à Blanche, & lui reproche hardiment celle qu'il accorde au Tyran de la Castille.

A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée ?
De Musulmans, d'Hébreux (2), elle est toute formée,
Où des dignes soldats de ce vil Navarrois,
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les Rois (3).

(1) Tous ces faits sont vrais.

(2) Pierre le Cruel aimait les Juifs ; c'est ce qui autorisa ses ennemis à publier qu'il était fils d'un Juif, & non pas du Roi Alphonse.

(3) Charles le Mauvais, digne allié de Pierre le Cruel.

Edouard répond qu'il attendait du Gueſclin pour terminer tout par une paix ſolide ; que D. Pèdre paraît plus tranquille ; qu'il faut ſe ſervir de l'occaſion du Chevalier Français, qui demande à voir du Gueſclin en ſecret, & qui, ſur la parole d'Edouard, va venir du camp de Henri de Tranſtamare. Ce Chevalier arrive, la viſière de ſon caſque eſt baiſſée. Edouard ſe retire ; il la relève : c'eſt Henri de Tranſtamare lui-même (trait encore hiſtorique, car ce jeune Prince ſe déguiſa pour aller voir du Gueſclin dans ſa priſon). Du Gueſclin lui reproche ſon imprudence.

Riſquer votre couronne ? — Eh bien ! je te la doi.
Vos jours ? — Cent fois Gueſclin riſqua les ſiens pour moi.
Va, d'un jeune Eſpagnol connais le caractère....
Loin de l'ordre commun nous cherchons des vertus ;
Des périls ſans exemple ont un attrait de plus.
Penſes-tu que Dom Pèdre ait jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans ſon camp, j'aurais oſé me rendre ?
Son cœur ſoupçonne-t-il la généroſité ?
L'audace du projet en fait la ſûreté.

. . . . . .

Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
Va, je mets à profit les leçons de mon Maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai ſu tout reconnaître :

N. M. *Ait pu s'attendre que j'aurais oſé*, eſt une faute contre la langue.

A travers ce bois ſombre & ces rochers affreux,
Mes ſoins ont découvert un chemin ténébreux,
Où ramenant bientôt mon élite indomptable,
Je viens à ſa priſon ravir mon Connétable :
Et ſi mon imprudence a cauſé tes revers,
C'eſt ma ſage valeur qui va briſer tes fers.

N. M. Mon Connétable eſt trop familier.

Du Gueſclin répond :

Oui, Prince : c'eſt ainſi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Gueſclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briſer ;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oſer.
Énervé près d'un an par un repos infame,
Le beſoin de la gloire a fatigué mon ame :
Temps perdu pour l'honneur, tu ſeras remplacé.

N. M. Remplacé, on répare le ems perdu, on ne le remplace jamais.

Mais, ajoute-t-il, Bourbon voudra-t-elle nous ſuivre? — Que dis-tu ? Bourbon ? — Elle reſpire ! — O moment enchanteur !

Que mon cœur eſt heureux de ſe trouver fidèle !

Allons la voir. Du Gueſclin entend du bruit, & rebaiſſe la viſière du caſque de Henri... C'eſt Blanche : préparez-la du moins à une telle ſurpriſe. La Princeſſe venait prier le Chevalier Français d'engager Henri à ne point s'expoſer pour elle, comme il avait fait autrefois. Son imprudence, dit-elle, penſa lui coûter la vie ; qu'il ne ſe haſarde plus. Cette ſituation délicate ne dure qu'un moment,

grace à l'impatience du jeune Prince qui ſe découvre, & tombe aux pieds de ſon Amante.

Je le déclare enfin ce feu ſi légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime;
Dès le premier regard que je levai ſur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux:
Pour vous ſuivre à l'Autel j'accompagnais mon frère;
Sa froideur redoubla ma jalouſe colère.
Quand il ſortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne ſai quel eſpoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obſcur, une confuſe image
Me montra mon bonheur,... dont elle était le gage.
Les vrais preſſentimens ſont un don de l'amour....

Du Gueſclin déclare que le Roi de France, inſtruit du mariage de Pèdre & de Padille, projetait d'unir Henri avec Blanche, dans le moment où l'on annonça qu'elle avait été aſſaſſinée.

Le Ciel pour ce Héros vous ſauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats:
France, Eſpagne, à jamais joignez vos deſtinées....

Alors Bourbon avoue au Prince les tendres ſentimens qu'elle avait conçus pour lui le jour

qu'il fut bleſſé, à ſes yeux, en la défendant des fureurs de Pèdre.

Ce cœur qui vous cherchait & s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et ſe livre au bonheur, ſeul fait pour me charmer,
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

Edouard reparaît : Henri ne remet point ſon caſque ; le Prince Anglais, dit-il, ne m'a jamais vu. Edouard annonce que Pèdre le ſuit, & vient déclarer lui-même au Chevalier Français, à quelles conditions il veut traiter avec Henri de Tranſtamare. Blanche, du Gueſclin, Henri, frémiſſent. Si Pèdre paraît, il égorge ſon frère. Edouard s'apperçoit de leur frayeur, & leur en demande la raiſon. *Vous voyez Tranſtamare*, lui répond du Gueſclin. Quoi ! dit, Henri, *mon ami me perd, me livre ? A ma foi*, reprend Edouard, *& vous voilà ſauvé ; il me connaît.* Edouard embraſſe du Gueſclin, en lui diſant :

N. M. M'attendrit doit être au pluriel.

Ah ! cette confiance & cet excès d'eſtime
M'attendrit juſqu'aux pleurs par ſa candeur ſublime.

Du Gueſclin.

Je vois l'occaſion d'illuſtrer un grand cœur ;
Je ne puis m'en ſaiſir, je l'offre à mon vainqueur.

Ce trait eſt un des plus beaux que M. de Belloy ait imaginés; on y reconnaît l'art avec lequel il ſait placer deux Héros à côté l'un de l'autre, ſans qu'on puiſſe décider lequel eſt le plus grand : néanmoins cette ſcène n'a produit aucune ſenſation, parce qu'on s'eſt bien donné de garde de la laiſſer entendre. Edouard envoie dire à Pèdre, que le Chevalier ne peut pas le voir, & qu'il a ordre de ne conférer qu'avec du Gueſclin. Il ordonne à ſes Anglais de veiller ſur ſa tente; il exhorte Henri à la paix. Retournez dans votre camp; de-là faites demander une entrevue; prenez les plus grandes précautions pour votre ſûreté; & revenez dans l'éclat qui vous convient, traiter avec votre frère, en préſence de du Gueſclin & de moi. Blanche s'oppoſe à ce retour, dont elle prévoit les dangers. Henri dit, que s'étant expoſé pour ſon ami, il s'expoſera de même pour ſon peuple. Edouard propoſe de faire donner des otages. Du Gueſclin approuve ce plan.

La paix, Seigneur : il faut tout lui ſacrifier;
C'eſt le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle ſuive toujours le char de la victoire,
Quand le Vainqueur eſt Homme & digne de ſa gloire.

Acte III. C'eſt dans la tente d'Edouard

que va ſe paſſer l'entrevue des deux frères. Ce Prince fait tous ſes efforts pour adoucir le barbare Pèdre, pour le préparer à recevoir Henri, & à ſe réconcilier avec ſes Sujets.

Peut-être craignez-vous d'avoir, par vos rigueurs,
Loin de vous, ſans retour, écarté tous les cœurs:
Mais que le cœur du maître aiſément les rappelle!
Que ſans peine il leur rend leur pente naturelle!
Le devoir eſt pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en ſecret & les pouſſe au retour:
Un père, un Roi haï répugne à la nature;
Demandez qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

N. M. Et la haine s'abjure, ne paroît pas aſſez noble.

Fernand & le Chef des Maures annoncent que Henri vient, & que les otages ont été remis aux Caſtillans. Edouard va au devant du Prince. Le Chef des Maures ſe plaint de ce que Pèdre a chargé les Navarrois du ſoin d'eſcorter ſon frère, & a refuſé cet honneur aux Maures que Henri préférait.

Va, cet hommage pur qui nous était rendu,
Du Maure incorruptible atteſte la vertu:

Quand il s'eſt retiré, Pèdre ſe déclare enfin devant D. Fernand.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi!
Après m'avoir trahi, tu comptes ſur ma foi?
Il faut être prudent, quand on eſt infidèle:
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.

Fernand le menace du courroux d'Edouard. Pèdre ne le craint pas ; il le fera arrêter lui-même avec du Gueſclin, & les gardera en otage pour contenir l'Angleterre & la France. Henri, dit-il, n'a qu'un choix à faire, *obéir ou mourir.* Ce Prince paraît, Edouard & du Gueſclin le préſentent à ſon frère, qui refuſe de l'embraſſer, & qui d'abord l'interrompt avec fureur, à chaque mot qu'il prononce. Edouard prend la parole, & fait au jeune Prince le diſcours le plus fort & le plus touchant pour l'engager à rentrer dans le devoir, & à rendre la Couronne à Pèdre.

Frère de votre Roi, ſans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le Trône & la Nature?
On vante votre cœur valeureux, bienfaiſant,
Des plus rares vertus exemple ſéduiſant;
Chef, ſoldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle:
Diſputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle;
Préferons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.
C'eſt par-là qu'Édouard, honoré ſur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre:
. . . . . *N. M.*
De céder en vaincu vous auriez pu rougir; Tranſpoſition trop forte.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats ſanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,

Quand Pèdre voit enfin l'Empire qu'il poſſède,
Réduit à ce ſeul fort, aux ſeuls murs de Tolède,...
Prendre ſceptre, couronne, & les mettre à ſes pieds;
Voilà de la vertu l'effort le plus inſigne,
Le miracle inoui, dont vous ſeul êtes digne;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos ſoldats,
La fortune & Gueſclin ne partageront pas.

Il lui propoſe, en échange du Sceptre qu'il doit céder, le Trône de Grenade & les autres Provinces d'Eſpagne uſurpées par les Maures : il offre de les conquérir pour lui, de donner à l'inſtant la liberté à du Gueſclin, qui combattra avec eux; & enfin il lui fait eſpérer même la main de Blanche de Bourbon. Henri commence par ſe juſtifier ; il n'a point uſurpé la Couronne, c'eſt la Nation qui la lui a donnée.

L'amour, le choix du peuple a fait les premiers Princes:
Quels titres ſont plus purs, plus juſtes, plus flatteurs?
Le ſceptre eſt un préſent que m'ont fait tous les cœurs.

Il déclare enſuite, qu'il venait pour offrir lui-même à Pèdre le Royaume de Grenade; & ſi un jour, en faiſant le bonheur de ce nouvel

Empire, mon frère méritait que la Caſtille le rappelât, je lui rendrais ſa Couronne, & reprendrais celle de Grenade. Tels étoient mes premiers deſſeins; mais puiſque vous m'offrez la liberté de mon ami & la main de la Princeſſe, je ſuis prêt d'accepter... — Qu'allez-vous faire, dit du Gueſclin, livrer vos peuples à leur bourreau?

Si pour ma liberté, votre cœur ſacrifie
Les jours de vos ſujets, le ſang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir:....
Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.

Ce vers peint parfaitement le caractère de du Gueſclin, qui voulut en effet quitter la France, quand Charles-Cinq le fit rougir par d'injuſtes ſoupçons. Pour Blanche, ajoute-t-il, mon Maître vous l'a donnée; elle eſt à vous, & l'on veut vous la vendre?

Quel droit ſon meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna ſa mort, elle eſt morte pour lui.

L'impétueux Dom Pèdre daigne à peine excuſer en quatre mots toutes ſes cruautés; il prétend qu'il n'a été que juſte & ſévère: enfin il inſulte du Gueſclin, qu'il déteſte, & qui lui répond fermement:

Vous fûtes l'aſſaſſin de la ſœur de mon maître;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné:

Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné:...
Je le déclare au nom de la Caſtille entière,
Qui de ſes droits ici me rend dépoſitaire;

Que vous ne devez plus prétendre qu'au Trône de Grenade; & que ſi Henri vous cède le ſien, les Caſtillans nommeront un autre Monarque. Voici leurs propres mots:

Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
Eſt-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois?
Quand on s'eſt ſéparé de la nature humaine,
Que, pour elle, d'un tigre on imite la haine,
Comment des Nations réclame-t-on la foi?
Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de Roi.

N. M. *Pour elle*, il ſemble que *contre elle* ſeroit mieux.

Pèdre ſe lève avec rage pour tuer du Gueſclin. Henri ſe jette au devant du coup. Edouard arrête le Tyran; la conférence eſt rompue. Pèdre, dans ſa fureur, oubliant ſes premiers projets, propoſe le duel à ſon frère. Henri le refuſe; mais il offre de combattre Edouard, tandis que Pèdre combattra du Gueſclin. Ce cartel, vraiment conforme aux mœurs de la Chevalerie, n'eſt point accepté par Edouard. Je ne ſuis pas ſuſpect, dit-il à Henri, d'éviter un combat.

Souffrez que d'un Anglais le courage tranquille,
Contienne ici le vôtre & ſa fougue inutile.

Si vous & votre frère vous périſſez, la Caſtille

tille n'a plus de Roi. Si du Gueſclin & moi nous ſuccombons, les deux frères reſtent ſur le champ de bataille, tout prêts à revenir au parricide affreux qu'on cherche à prévenir. Non, allons nous préparer à une bataille générale, & décider du Trône de Caſtille, comme nous avons fait à Najarre. Henri lui répond : Je ſerais sûr de la victoire, ſi j'avais dans mon armée ce Héros que vous craignez au fond du cœur. Edouard, indigné du reproche, réplique par ce ſeul mot : *Soyez libre, Gueſclin.* Le Connétable ſurpris, s'écrie : *Voilà mon vrai rival.* Pèdre rappelle à Edouard la défenſe de ſon père ; mais Edouard lui dit :

Lui-même aurait rougi d'un ſoupçon téméraire :
Quand j'agis pour l'honneur, j'ai l'aveu de mon père.

Pèdre, impatient, ordonne à ſon frère de ſe retirer ; il appelle ſes Navarrois pour l'eſcorter, & commande en ſecret à Dom Alvar, leur Chef, d'arrêter Henri & du Gueſclin, tandis qu'il va éloigner Edouard, ſous prétexte de viſiter le camp, & de ranger l'armée en bataille. Ils ſortent tous.

Cette belle ſcène du troiſième acte eſt la ſeule qui ait été bien écoutée, & qui ait reçu une partie des applaudiſſemens qu'elle méritoit.

Le quatrième acte se passe dans la tente de Dom Pèdre, d'où l'on voit toujours le fort de Montiel. Fernand reproche au Roi la perfidie avec laquelle il vient de faire arrêter Henri, & enlever les otages au moment où on les échangeoit avec ce Prince. Vous osez plus encore, ajoute-t-il : & tandis qu'Edouard contient les habitans de Tolède, prêts à se soulever, vous désarmez sa Garde, & raviſſez Bourbon. Pèdre répond, qu'il va enfin faire arrêter Edouard lui-même, & que son seul regret est de voir du Guesclin libre.

Ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avait entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré :

Si j'immole Henri, les rebelles vont nommer un autre Roi : mais tant qu'il vivra, ils trembleront pour lui. J'éxige, sans délai, pour prix de ses jours, leur pleine obéissance & la main de Bourbon. Il peint son amour pour elle, amour qui croît par ses mépris & par le plaisir de la ravir à son frère. Il les fait amener tous deux ; il propose sa main à la Princesse.

Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers :

L'Eſpagne, à votre nom, ſent expirer ſa haine,
Et revient à ſon Roi par amour pour ſa Reine;
La France ſatisfaite appuiera ma grandeur;
J'aurai Valois pour frère, & Gueſclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel eſt l'amour extrême
Qui m'aſſervit à vous, & m'arrache à moi-même:
Jugez de ſon pouvoir ſur mon cœur étonné;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je ſuis né,
Je commande à ma haine & ſuſpends ma vengeance,
J'écoute, & je conçois des projets de clémence....
Je n'épargnai jamais une tête rebelle;
Je fais grace, pour vous, à la plus criminelle....

Et il ajoute, en parlant à ſon frère : Toi, ſi tu veux vivre, preſſe-la de me ſuivre à l'Autel. Henri, confus & indigné, repréſente à Blanche qu'elle ne peut ſe fier à un monſtre qui depuis ſi long-temps,

Marche de crime en crime, & promet la vertu.

qui, du vivant de Padille, épouſa une troiſième femme; & qui, ſi vous le ſuivez à l'Autel, vous fera apporter ma tête, au ſortir du Temple. Pèdre, furieux, menace Blanche elle-même *de la mort*, ſi elle n'obéit. Ce mot la tire de l'affreuſe incertitude où elle étoit.

Ah! Tyran, ta menace a diſſipé ma crainte....
Ces tourmens, cette mort que lui promet ta rage,
Ceſſent de m'effrayer dès que je les partage....

Tu devais préſumer que je ſaurais mourir ;
Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ſes beaux jours que je voudrais ſauver
M'auraient fait conſentir.... Je rougis d'achever.
Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle (1),
Livreras-tu ton ſang, ſi pur, ſi généreux,
A l'eſclave du Maure, à l'ami des Hébreux ?...
.. (*En montrant Henri.*)
Voilà le ſeul époux qui mérite ta fille ; ...
Nos ames, ſous les coups de ce vil aſſaſſin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton ſein.

Pèdre, que ſa barbarie naturelle avoit emporté, ſent que ce n'eſt pas en immolant Blanche qu'il peut la punir, & reconquérir ſon Royaume ; il ordonne de l'enfermer dans un aſyle ſecret, qu'il ne nomme qu'à Dom Alvar, & de préparer l'échafaud pour Henri. A peine a-t-on emmené Blanche, qu'Edouard paroît : il demande raiſon au Tyran de ſa foi violée, de tant d'outrages, &c. C'eſt alors que Pèdre lève le maſque, & déploie toute ſon ingratitude. Edouard, irrité, lui répond avec véhémence :

Tu ne règnes, ne vis, n'exiſtes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,

(1) Saint Louis.

Chargé de l'or d'Eſpagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre aſyle que l'onde,
Mendiant ſur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur (1),
Et par-tout repouſſé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur ſans courage
D'un bonheur inſolent devait m'être le gage. . . . . .
. . . . . Tu crois que je vais, ſans murmures,
Voir compter mes ſermens au rang de tes parjures ?

Ton frère fût-il attaqué par ton armée entière, il ne périra qu'après moi, & ſi nous ſuccombons ſous le nombre :

Qui meurt ainſi que nous éterniſe ſon être,
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

Dans ce moment terrible, Fernand arrive, & annonce au Roi que du Gueſclin & les Caſtillans attaquent le camp du côté de Tolède. Je cours le recevoir, dit le fier Tyran à ſon frère ; & ſi je puis l'arrêter, je reviens l'immoler à tes yeux. Il ordonne de garder Edouard & Henri. Le jeune Prince prie l'Anglais de profiter du reſte de reſpect que les ſoldats de Pèdre ont pour lui : fuyez, vous ne

(1) Il était ſi univerſellement abhorré, que les habitans des côtes de Biſcaye ne voulurent pas l'y laiſſer débarquer.

pouvez me défendre, un jour vous me vengerez. Moi, répond Edouard,

J'ai haſardé vos jours, j'en réponds à la Terre:
Lorſque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Tout-à-coup ils voient que leur Garde ſe diſſipe : c'eſt du Gueſclin, qui, ayant donné une fauſſe alarme vers Tolède, accourt avec une troupe d'élite pour enlever Henri. Edouard, au comble de la joie, met le Prince dans les bras de du Gueſclin.

Je te le rends, tu me ſauves l'honneur.

Du Gueſclin répond avec ſa franchiſe héroïque :

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

Il veut emmener Henri, qui, de ſon côté, voudroit chercher l'aſyle ignoré où l'on retient Bourbon. C'eſt mon premier objet, dit du Gueſclin, fiez-vous à mon zèle. Il entraîne Henri ; Edouard refuſe de les ſuivre : & après leur départ, il s'occupe de Bourbon : mais Pèdre, inſtruit du ſtratagême de du Gueſclin, revient pour empêcher l'évaſion de ſon frère : ne le trouvant plus, il rugit de fureur, & dit à Edouard : *Tu répondras pour tous* .... qu'on

le charge de fers. Le vertueux Chef des Maures empêche cette indignité. Brave Anglais,

Tant que je ſuis préſent, ne crains pas de forfaits.

. . . . . .

A ta ligue Chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ſes Chefs, quand on ſait les défendre.

Edouard lui répond :

Reçois mon amitié : cet hommage t'eſt dû :
Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.

Pèdre ordonne à Edouard de ſortir de ſon camp. Edouard redemande Bourbon. Ne ſais-tu pas, dit le Maure, que les Caſtillans, inſtruits par du Gueſclin, viennent de la ravir à D. Alvar, qui la conduiſoit vers Tolède ? *Grand Dieu*, s'écrie Edouard, *je pars content, & quitte envers l'honneur !* Il ſort, en diſant qu'il ne s'armera pas contre Pèdre.

Mon bras ne daigne point abattre ſon ouvrage :

Le Maure engage Pèdre à ne pas refuſer la bataille : Si le ſort t'eſt contraire,

J'ai juré de ne point ſurvivre à ton malheur :
Et la foi des ſermens eſt mon premier honneur.

Pèdre, que l'on croit confondu, s'applaudit

du nouvel artifice par lequel il vient d'en impoſer au Maure & à l'Anglais.

Le faux bruit que j'ai répandu,
A trompé de tous deux la crédule vertu :
Blanche eſt en mon pouvoir; en vain le Ciel m'opprime;
Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu, ma victime.

Ce peu de mots réveille l'intérêt dans toute ſa vivacité, & Pèdre ſort pour combattre.

Au cinquième acte, on revoit la même priſon qu'on avoit vue au premier : mais ce n'eſt plus Blanche qui y paraît, c'eſt Pèdre qui entre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard; il poſe la coupe ſur une table, & met le poignard à ſon côté; il annonce qu'il eſt vaincu, que le Maure eſt pris & bleſſé,

Je fus donc en tout temps accablé par Gueſclin :
Plus de camp, plus d'armée, il a ſu tout détruire;
Ce fort, cette priſon, voilà tout mon Empire.
J'y ſuis maître de moi, de Bourbon & du ſort;
J'y vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.
. . . . . .
Poiſons, & vous poignards que j'ai tant exercés,
Vous ſervez les tyrans, . . . & vous les puniſſez.

Il veut à l'inſtant accomplir ſes noirs projets

ſur Bourbon. Fernand, l'ancien libérateur de cette Princeſſe, entre : il eſt le ſeul Caſtillan reſté fidèle à ſon indigne Roi. Pèdre cherche à ſe débarraſſer de lui. Fernand s'obſtine à le conſoler.

Ce cœur vrai, qui ſouvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fuſſent-ils mérités.
Je vous fis ce ſerment, lorſque je vous vis naître....

Pèdre, après l'avoir regardé avec ſurpriſe, s'écrie :

Comment! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver!...
J'en avais tant, hélas! dont j'ai ſu me priver.
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance ;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.

Quoique le tumulte qui renaiſſait à chaque ſcène, eût abſolument fait perdre au public le fil de l'intérêt, ce moment a produit une vive impreſſion. En effet, on nous dit ſans ceſſe au théâtre, que les remords ſont les vengeurs de la vertu, qu'ils déchirent les cœurs des plus grands ſcélérats ; & cependant on y repréſente preſque toujours des monſtres tranquilles dans le crime. Les remords de Pèdre le Cruel ſont une jouiſſance pour les

ſpectateurs ; d'ailleurs ils ſont indiqués par l'Hiſtoire : car la première fois que ce Prince fut chaſſé de l'Eſpagne, on le vit dans un morne ſilence, ſur le tillac de ſon vaiſſeau, regarder en pleurant ſa patrie qui le rejetoit de ſon ſein. Mais une ame telle que la ſienne ſurmonte les remords qui la tourmentent ; auſſi le Poëte lui fait-il dire :

Je déteſte à la fois, & reſpire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'eſt l'honneur des vaincus ;
Mais mourons dans le ſang, ainſi que j'y vécus.

N. M. J'y *vécus* eſt une faute. Il faut ainſi que j'y ai vécu.

En vain Dom Fernand lui conſeille de fuir pendant la nuit, & lui offre d'arrêter, de tromper les vainqueurs, en défendant pluſieurs jours le fort de Montiel, dont la garniſon eſt nombreuſe ; Pèdre ne veut rien entendre. Mais on revoit ſoudain le magnanime Edouard que l'on croyoit parti ; & qui, tranquille ſpectateur des exploits de du Gueſclin & de Henri, revient près du Tyran qu'il a laiſſé punir. Venèz-vous m'accabler, inſulter à mes maux, lui dit le furieux Dom Pèdre ? Il répond :

Je ne viens voir des maux que pour les ſoulager ;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger.

Soutenir mon ouvrage eſt un orgueil peut-être ;
Mais ſi ce ſentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reſte caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir :
Pour vous, de mon aïeul, j'ai craint l'horrible exemple (1) ;
Je ſais qu'en criminel l'Eſpagne vous contemple ;
Je veux que mon reſpect impoſe à ſon courroux,
Que l'on ſoit généreux, & non juſte envers vous.
Quand on ſaura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le ſeul diadême & la domte & l'enchaîne ;
Vos peuples ſentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable eſt un objet ſacré.

N. M.

Le *ſeul diadême* eſt équivoque ; quel diadême ? car ils ſont Rois tous deux.

Il lui offre d'aller traiter avec ſon frère & du Gueſclin, pour ſauver du moins la Majeſté Royale ; & ſi Henri le refuſe :

Je reviens, & défends votre perſonne auguſte,
Comme je le vengeais, quand vous étiez injuſte :
Il me verra pour vous expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce diſcours vous étonne ;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

On ne pouvoit guère mieux peindre la grande ame de ce généreux Prince, ſi célèbre par ſon reſpect pour les Rois. L'Auteur ſoutient parfaitement le caractère annoncé dans le premier acte, un Héros qui, *entre tous les*

(1) Édouard II.

partis, marche avec fermeté. Pèdre feint d'être touché par tant de généroſité, & remet ſon ſort entre les mains d'Edouard ; il lui parle toujours de Blanche, comme ſi elle étoit dans le camp de ſon frère : Fernand l'y croit auſſi, & dit à ſon Maître :

Blanche n'oubliera pas que je ſauvai ſes jours ;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Et je ſerai payé d'avoir été fidèle.

O Dom Pèdre, s'écrie Edouard, en embraſſant Fernand !

N. M.
C'eſt vous que je voisſervir ainſi, eſt équivoque ; eſt-ce vous qui ſervez ou qu'on ſert ?

O Dom Pédre ! & c'eſt vous qu'ainſi je vois ſervir !
Jugez comment on ſert les Rois qu'on peut chérir !

Ils ſortent enſemble. On friſſonne de voir enfin le monſtre ſeul, libre, & maître de ſa proie .... Il ordonne à ſes ſoldats d'amener Blanche, qui eſt dans une chambre voiſine ; il s'encourage lui-même à la ſacrifier ſans regret. Elle arrive.

Je frémis en voyant ſa beauté ;
Voilà le ſeul forfait qui m'ait encor coûté.

La malheureuſe victime s'approche, ſoupçonnant, par le bruit du combat & par le retour de Pèdre, que ce Tyran eſt peut-être vainqueur ; elle lui parle de ſon frère. Pour

toute réponſe, il la mène vers la table, lui montre la coupe, tire ſon poignard, & lui commande de choiſir.

Meurs, ſans ſavoir le ſort du perfide qui t'aime.

Le premier mouvement de la nature la fait trembler, à la vue de ce terrible appareil : mais bientôt elle voit, dans la mort qu'on lui préſente, la preuve du triomphe de ſon Amant, & elle s'écrie avec un tranſport de joie : *Tranſtamare eſt vainqueur!* Ce mot, qui devait faire une ſenſation encore plus vive que *Zelmire eſt innocente*, n'a pas ſeulement été entendu. Pèdre lève le poignard ſur elle ; elle prend la coupe, en diſant :

Mort plus lente! Ah! devant que j'expire,
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire!

La coupe eſt ſur ſes lèvres. Edouard reparaît ; il vient annoncer que ſa démarche étoit inutile, que le fort eſt pris d'aſſaut ; qu'il a rencontré du Gueſclin au haut du rempart : il eſt confondu de trouver Blanche dans la priſon. Cette Princeſſe, toute éperdue, ſe jette dans ſes bras, & lui montre le poiſon qu'elle vient de renverſer. Edouard menace le Tyran de la juſte punition qu'il doit attendre du nouveau Roi. Blanche, après un moment de

ſilence, dit tranquillement à ce monſtre :

Je t'accorde ta grace.
Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

Du Gueſclin & Henri arrivent chacun de leur côté, ravis de trouver la Princeſſe vivante : mais Henri eſt tout ſanglant, ſon bouclier eſt en pièces ; du Gueſclin même en frémit : Sire, dans quel déſordre...

Il ſied à ton ami,
Au ſortir d'un aſſaut, en abordant ſon Maître,
Voilà dans quel état ton Élève doit être....

Où donc eſt le Tyran?

Pèdre s'eſt jeté dans un fauteuil, accablé de rage & de confuſion. Edouard, qui le couvre, dit à Henri :

Prince, nous ſommes nés pour régner l'un & l'autre ;
Le ſort d'un Roi captif peut être un jour le nôtre.

Et ſur le champ il lui montre ſon frère (ces paroles ſont très-remarquables, dites par Edouard qui avoit fait le Roi de France priſonnier, & adreſſées à Tranſtamare qu'il avoit détrôné). Henri eſt frappé, attendri.

Quel tableau du malheur!
O triſte humanité! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre....

(*A Dom Pèdre.*)

Te voilà malheureux, je redeviens ton frère ;
Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.

N. M. *Te voilà malheureux*, pour *tu es malheureux*, fait un ſens louche, & a l'air de l'exclamation : te voilà!

Il lui offre les mêmes conditions de paix qu'il avoit propoſées au troiſième acte, ce Trône de Grenade, &c. Alors Pèdre ſe leve :

O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il rouvre à la Nature un cœur fermé pour elle.
. . . . . .
On te laiſſe ignorer qu'ici, par le poiſon,
Mon déſeſpoir jaloux te raviſſait Bourbon :
Tes yeux, ſans Édouard, la verraient expirante,
Et, c'eſt un ſceptre encor que ta main me préſente !
Le prix du plus grand crime eſt le plus grand bienfait !
Ah ! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de ſon ſujet.

N. M. Quoiqu'on ait fait *amour* féminin, au pluriel, je ne crois pas que *une amour fraternelle* ſoit exact.

Henri court à lui, le prend dans ſes bras. Le monſtre tire ſon poignard pour le frapper. Blanche ſe jette ſur lui, le retient par le bras gauche. Furieux, il ſe retourne, & la frappe elle-même : mais Henri, qui veut la défendre, perce en même temps le Tyran d'un coup d'épée. L'aſſaſſinat de Blanche inſpire une horreur, que la joie de voir Pèdre puni adoucit un peu : & l'ame paſſe au ſentiment de la pitié ; elle ſe ſoulage par des larmes, en

voyant le tendre déſeſpoir de Henri, en écoutant les derniers adieux de ſon Amante.

Hélas ! depuis cinq ans, vous pleuriez mon trépas ;
Pour elle, ni pour vous, Bourbon n'exiſtait pas.
D'aujourd'hui ſeulement, elle avait cru renaître ;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & ſe connaître,
J'ai pu, quelques momens, vous nommer mon époux ;
Je n'ai vecu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.
Gueſclin, quand vous verrez les lieux de ma naiſſance,
Ma ſœur, le ſage Roi qui forma mon enfance ;
Dites que, leur offrant les derniers de ſes vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.

Ces vers rappellent agréablement celui de Virgile : *Et dulces moriens reminiſcitur Argos.* Elle demande à Edouard ſon amitié pour Henri, à qui elle dit encore :

Gueſclin peut conſoler, peut embellir ta vie ;
Il va t'aimer long-temps, c'eſt ſon ſort que j'envie.

Elle expire. Henri, d'autant plus déſolé qu'elle s'eſt fait tuer pour le ſauver, veut s'immoler auprès d'elle. Edouard & du Gueſclin le retiennent ; c'eſt quand on eſt heureux, qu'il eſt beau de mourir pour la patrie, lui dit

dit du Gueſclin ; mais quand on eſt plongé dans un gouffre de maux,

Souffrir & vivre utile eſt le ſort d'un Héros.

Telle eſt cette Tragédie conduite avec un art & une ſageſſe peu ordinaires, pleine d'intérêt, de ſituations terribles & touchantes, qui naiſſent toutes, ſans contrainte & ſans effort, des paſſions & des caractères des perſonnages. Ces caractères ſont tracés vigoureuſement, & les mœurs des différentes nations ſont peintes avec les nuances qui leur ſont propres. Le perſonnage même du Maure, qui n'a que cinquante vers, ſe fait remarquer par la fierté de ſes traits. Pèdre, toujours atroce, n'eſt jamais bas, ni mépriſable ; ſa noire ingratitude envers Edouard contraſte heureuſement avec la tendre reconnoiſſance de Henri envers du Gueſclin ; Edouard, ſur-tout, eſt un des plus beaux caractères qu'on ait vus au théâtre, & placé avec le plus d'avantage ; il n'y a pas un Acteur dans la Pièce, dont il ne ſoit le protecteur ou le bienfaiteur ; il ſe reproche lui-même, au quatrième acte, le ſeul défaut, que M. Hume lui a auſſi reproché, d'avoir protégé un Tyran, qui s'eſt ſervi de ſes bienfaits pour perdre des hommes vertueux.

Quand le juſte aux méchans tend ſes mains ſecourables,
Ils ſe ſervent de lui pour perdre ſes ſemblables.

La Pièce eſt d'ailleurs remplie d'une foule de beaux vers, dont nous avons cité pluſieurs; en voici encore quelques-uns.

Magnanimes époux, quel bonheur eſt le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre...
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.....
Après la bienfaiſance,
Le plus grand des plaiſirs, c'eſt la reconnaiſſance....
Il eſt donc des mortels fiers de leur infamie!...

Edouard dit à Henri, en parlant de du Gueſclin :

Nous ſommes deux ſoldats, & lui ſeul eſt guerrier.

On a trouvé les actes trop longs, parce que les interruptions continuelles les ont prolongés; la Pièce eſt plus courte que Tancrède, que Sémiramis, que Britannicus, &c. &c. On a dit qu'il y a trop de Perſonnages importans : mais il n'y a que ſept Acteurs en tout; & dans Britannicus on en compte également ſept, qui ſont tous très-importans, à l'exception d'Albine, dont le rôle eſt encore plus conſidérable que celui du Miniſtre de Pierre le Cruel. Dans Iphigénie, dans Rome ſauvée, il y a neuf ou dix Acteurs, dont ſept ont des caractères très-diſtingués. On peut voir la même choſe chez les Poëtes Grecs, dans

l'Ajax, l'Œdipe à Colonne, l'Oreſte d'Euripide, &c.

Nous ne diſſimulerons pas un défaut qui nous a frappés au quatrième Acte. Pèdre, violent comme il l'eſt, peut ſouffrir peut-être l'emportement de Blanche, parce qu'il l'aime; mais il ne doit pas endurer ſi long-temps les injures de ſon frère, ni les reproches d'Edouard; vingt vers retranchés feroient diſparaître ce défaut.

On ne conçoit pas pourquoi l'Auteur a retiré ſa Pièce ſi bruſquement, après des exemples ſi multipliés & ſi récens de chûtes apparentes, ſuivies des plus beaux triomphes. Il n'auroit pas dû refuſer au Public impartial le plaiſir de le juger en connoiſſance de cauſe. Peut-être préfère-t-il le ſuccès plus ſolide, mais moins brillant, de l'impreſſion. Nous croyons même que s'il eût fait imprimer Pierre le Cruel, comme Bayard, avant de le faire repréſenter, il ſe ſeroit aſſûré la même réuſſite. L'Hiſtoire d'Eſpagne n'eſt guère connue; & le Public ayant pris, à la lecture, l'intelligence de la Pièce, toutes les cabales n'auroient pu la lui faire perdre.

Nous avons vu, à la ſuite de Pierre le Cruel, des Notes hiſtoriques très-curieuſes ſur Blan-

che de Bourbon & ſur du Gueſclin (1), dont pluſieurs Hiſtoriens Anglais ont eſſayé de flétrir la mémoire, en jetant ſur quelques-unes de leurs actions des nuages qui ſubſiſtent encore, & que les recherches de M. de Belloy diſſiperont de la manière la plus victorieuſe; car nous eſpérons qu'il ne privera point la Patrie d'un travail qui intéreſſe ſa gloire; il doit être aſſûré qu'on ne lui a pas fait perdre la bienveillance de la Nation. Qu'il liſe la deſtinée de ſon nouvel Ouvrage dans celle de l'*Adélaïde du Gueſclin*; les cabales l'écrasèrent à ſa naiſſance; mais elle revit pour l'immortalité.

---

(1) Nous n'avons point trouvé ces Notes, l'Auteur les annonçoit vraiſemblablement d'avance, dans cet extrait, parce qu'il ſe propoſoit de les donner, & qu'il y travailloit alors. Ce ſont ſans doute ces matériaux informes, dont nous n'avons pu tirer qu'un fragment, que nous donnerons à la fin de ce Volume.

Note de l'Editeur.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR,
SUR
LA TRAGÉDIE
DE
PIERRE LE CRUEL.

LE grand art des expoſitions dramatiques, eſt qu'elles ſoient en action. Tout ſe fait pour le Spectateur, & rien ne doit paroître avoir été fait pour lui ; c'eſt en s'occupant de leurs affaires & de leurs intérêts que les Perſonnages doivent l'inſtruire, de manière qu'il croye aſſiſter à leurs conſeils, & être témoin de leurs actions, tandis qu'il eſt lui-même l'objet dont l'Auteur s'eſt occupé directement. M. de Belloy a bien connu cette règle, & l'a bien obſervée ; ſes débuts ont preſque toujours quelque choſe de piquant ; la méthode vulgaire de faire l'expoſition au Théâtre, eſt d'introduire deux Perſonnages, dont l'un raconte à l'autre les faits de l'avant-ſcène, ou

lui confie des projets (1) qui vont former le nœud de la Pièce. Ce genre d'expoſition, quoiqu'un peu dépourvu d'art, n'a rien de condamnable ; mais voici les conditions qu'il exige.

1°. Que le Perſonnage qui parle, ait intérêt de parler ; qu'il ait des raiſons particulières de parler ce jour-là plutôt qu'un autre jour, & à celui qui l'écoute plutôt qu'à tout autre.

2°. Que le Perſonnage qui écoute, ait auſſi intérêt d'entendre ; qu'il ignore & qu'il doive ignorer les faits qu'on lui raconte.

3°. Qu'il réſulte quelque choſe de la confidence qui lui eſt faite.

Une expoſition, quoiqu'en récit, où toutes ces conditions ſont remplies, eſt bonne ; mais préférons toujours l'expoſition en action, par le principe ſi connu d'Horace :

Segniùs irritant, &c.

De toutes les expoſitions des Pièces de M. de Belloy, il n'y a que celle de *Titus* qui ſoit proprement en récit, & toutes les conditions, dont nous venons de parler, n'y ſont pas rem-

(1) » Les confidences, artifice ſouvent néceſſaire, & » preſque toujours froid, dit le P. Brumoi «.

plies ; car Vitellie, comme nous l'avons obſervé (1), loin d'avoir intérêt de faire à Tullie les confidences qu'elle lui fait, auroit un intérêt ſenſible de ne les faire à perſonne, & cette expoſition étoit la plus aiſée à mettre en action, puiſqu'il s'agit d'une conſpiration, & qu'il n'y a qu'à montrer les Conjurés délibérans & agiſſans ; mais c'étoit la première Pièce de M de Belloy.

Dans *Zelmire*, il y a un récit, & même un récit très-compliqué dans la première Scène ; mais le ſpectacle de cette Scène offre de l'action & du mouvement. Ema qui arrive, qui apprend les crimes dont Zelmire eſt chargée par la voix publique, & par ſon propre aveu, fuit avec horreur, à l'aſpect de la coupable. Celle-ci s'attache à la ſuivre, & ne parvient à la déſabuſer, qu'après avoir eſſuyé les plus violens reproches. Ainſi le récit que fait Zelmire, eſt proprement une action ; d'ailleurs ce tombeau qu'elle montre à Ema, & qui renferme Polidore vivant, le beſoin extrême & ſenſible qu'elle a d'une Confidente qui favoriſe les entretiens ſecrets qu'elle doit avoir avec Polidore, l'hiſtoire de ce père allaité par ſa fille, l'intérêt des événemens que Zelmire ra-

(1) Voir les Obſervations de l'Éditeur ſur *Titus*.

conte, ſont autant de circonſtances qui diſtinguent cette expoſition des expoſitions ordinaires en récit, & qui la mettent, pour ainſi dire, en action.

Dans *le Siège de Calais*, Euſtache de S. Pierre & Amblétuſe mettent la bataille ſous les yeux du ſpectateur par l'attention qu'ils y donnent, quoique renfermés, malgré eux, dans les murs de Calais; ils entendent le canon, ils ont les yeux fixés ſur la tour, d'où ils attendent le ſignal de la victoire ou de la défaite; ils ſont effrayés des obſtacles, & il les rendent préſens; ils ſont dans l'agitation de la crainte & de l'eſpérance.

Dans *Gaſton & Bayard* l'expoſition ſe fait encore ſous les yeux du ſpectateur par cette belle Scène, où le Duc d'Urbin s'acquitte à regret de la commiſſion inutile qu'on lui a donnée de chercher à corrompre Bayard.

Dans *Gabrielle de Vergy*, ce ſont les paſſions elles-mêmes qui font l'expoſition; la jalouſie de Faïel, qui d'abord reſte renfermée & n'oſe éclater, qui éclate enſuite avec fureur, qui ſe développe & ſe fortifie par les efforts mêmes que fait Albéric pour la diſſiper, qui tantôt cède à la tendreſſe, & tantôt la ſurmonte;

voilà l'expoſition, & elle contient le germe des malheurs & des crimes qui forment la cataſtrophe.

De toutes ces expoſitions, la plus piquante, la plus propre à exciter la curioſité, eſt celle de *Pierre le Cruel*.

ACTE PREMIER.

Scène première. Une jeune femme, enfermée dans une tour, déplore ſa deſtinée.

Ces murs, me ſéparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah! l'Aurore & la Nuit me retrouvent en pleurs....
O jour! depuis cinq ans je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir!

Voilà déjà un grand intérêt formé par le ſpectacle de la jeuneſſe & de la beauté malheureuſes; ces plaintes d'ailleurs ne ſont pas d'une criminelle; ainſi c'eſt peut-être encore l'innocence qui gémit, grande ſource d'intérêt de plus. Mais quelle eſt cette femme?

Un inſtant ſur le Trône, & pour jamais aux fers,
Helas! j'ai diſparu de ce vaſte Univers:
L'Eſpagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, & Paris m'a pleurée; —
Pleurée! — Oui, je le ſuis.....
Tout m'aima ſur la terre, — hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux.

Voilà l'intérêt bien augmenté. Cette captive eſt une Reine, chère également à la France & à l'Eſpagne, & dont tout le monde ignore l'exiſtence. La curioſité redouble à chaque mot.

Scène ſeconde. On entend du bruit ; un Chevalier ſe fait ouvrir de force la porte de la tour ; c'eſt Edouard, c'eſt le Prince Noir, le plus illuſtre défenſeur que le Ciel pût envoyer à l'innocence opprimée, quoiqu'il ſoit en ce moment le défenſeur du crime dans la perſonne de Pierre le Cruel.

LA PRINCESSE.

Votre aſpect doit ici m'affliger — & me plaire ;
Le vainqueut de Poitiers a vu périr mon père ;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD.

Mon doute eſt éclairci. Vous vivez! Quoi! c'eſt vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuſe fille,
Vous, femme de Dom Pèdre, & Reine de Caſtille!

Ainſi cette femme eſt Blanche de Bourbon, ſœur de la Reine de France. C'eſt la malheureuſe femme de Pierre le Cruel ; cette expoſition ſe fait par une reconnoiſſance entre la Reine la plus infortunée & le Héros le plus vertueux & le plus brillant de ce ſiècle. La

beauté de ce début eſt encore relevée par ce beau mot de Blanche :

Reine ! vous le voyez.

Edouard lui offre ſes ſervices, & ſe peint noblement par ce vers.

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Blanche enfermée, ignorée depuis cinq ans, par conſéquent ignorant tout elle-même, demande des nouvelles de Jeanne de Bourbon ſa ſœur, & de Charles-Cinq ſon beau-frère ; ce qui amene bien naturellement l'éloge de Charles-Cinq ; & ce qui eſt encore bien naturel & bien heureux, c'eſt que, pour faire cet éloge, il n'en a coûté que de mettre dans la bouche du Prince Noir le mot que le Roi Edouard III ſon père avoit dit de Charles.

Charle apprend aux Guerriers, que la valeur ſuprême,
Pour commander au ſort, ſe commande à ſoi-même ;
Plus terrible pour Londre au fond de ſon Palais,
Que ſon père ſuivi de cent mille Français.

Ce diſcours arrache des larmes à la malheureuſe Blanche.

Ah ! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie !
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie :
Et moi, &c.

Elle fait au Prince Noir le récit de ſes malheurs... Amenée en Caſtille, pour épouſer Dom Pèdre, elle avoit vu d'abord cet hymen différé ſous divers prétextes. Dom Pèdre un jour l'amène à l'autel, uniquement pour lui faire outrage, & la quitte pour toujours, entraîné par ſon amour pour Padille; il ſépare enſuite Blanche de ſa belle-mère, qui étoit ſa ſeule conſolation; enfin traînée de priſon en priſon, ſans pouvoir pénétrer la cauſe d'un traitement ſi cruel :

Je n'eus pour ſoutenir mes miſérables jours
Que l'aliment du pauvre..... & ne l'eus pas toujours.

Blanche, entraînée par la confiance que le Prince Noir a droit d'inſpirer, & qu'il a ſollicitée, lui raconte, en rougiſſant, toutes les barbaries que Dom Pèdre a exercées au ſein de ſa propre famille.

Je partage ſa honte en vous traçant ſes crimes.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Gueſclin, ce que je n'ai pu croire.

Ce dernier mot eſt adroitement jeté pour juſtifier l'appui que ce vertueux Prince donne à un tyran, tel que Pierre le Cruel. Edouard

ſe juſtifie encore mieux ſur ce point par les deux vers ſuivans, dont la préciſion & l'énergique ſimplicité ſont remarquables :

Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.

C'eſt, comme on voit, la réponſe que le Prince Noir fait, dans Froiſſart, à ſes Miniſtres, qui le diſſuadoient de prendre la défenſe de Dom Pèdre.

Dom Pèdre, pourſuivant le cours de ſes cruautés, ordonne la mort de Blanche. Dom Ferdinand, ſon Miniſtre & ſon Général, vertueux Sujet de ce Prince coupable, ſe charge du crime pour la ſauver ; mais ne pouvant lui rendre la liberté, il la cache dans la tour de Montiel en Caſtille, où il la fait du moins ſervir avec honneur & avec reſpect. Là, dit-elle :

Morte à tout l'Univers, ſeule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :

Dom Henri de Tranſtamare avoit paru touché des malheurs de Blanche, & Blanche avoit été ſenſible aux marques de ſon attachement. Edouard apprend à Blanche la mort

de Padille, & commençoit à lui annoncer qu'elle-même pouvoit diſpoſer de ſon cœur & de ſa main, lorſque Dom Fernand arrive.

Scène troiſième. Il avoit révélé à Dom Pèdre le ſecret de ſon heureuſe déſobéiſſance ; & Dom Pèdre, alors renverſé du Trône pour la ſeconde fois par du Gueſclin, avoit formé le projet de déſarmer la France, en rendant ſa main à Blanche.

Scène quatrième. Dom Pèdre arrive. Plein de ſon nouveau projet, & encouragé par l'arrivée d'Edouard, il ſe regarde d'avance comme replacé ſur le Trône, & il ſe peint lui-même par ce vers :

Je vais tranquillement & régner & punir.

Comme Edouard s'étoit peint par celui-ci :

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Et comme il achève de ſe peindre par cet autre vers qu'il adreſſe à Dom Pèdre :

Vous êtes malheureux, vous auriez dû m'attendre.

Il faut ſe prêter, dans cette Scène, à une ſuppoſition un peu forte ; c'eſt que Dom Pèdre, qui, en épouſant Blanche de Bourbon, avoit à peine daigné jeter ſur elle des yeux diſtraits, & n'avoit vu alors que Padille, de-

vient tout-à-coup amoureux de Blanche, en la voyant dans sa prison, & confirme par inclination, le projet qu'il avoit formé par politique de la reprendre pour femme. Mais Blanche demande à Edouard l'explication du mot mystérieux qu'il avoit commencé à lui dire, lorsque Dom Fernand étoit entré.

Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre..... Eh! comment?

Dom Pèdre, effrayé de cette question, s'écrie:

Qu'avez-vous dit, Seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité.....
...Les Princes sont faits pour la dire & l'entendre.

Il apprend alors à Blanche qu'elle est libre en effet; que quand Dom Pèdre lui avoit donné sa main, il étoit lié avec Padille par un hymen secret, qu'il avoit même publié depuis, en prouvant aux Etats la nullité de ses engagemens avec Blanche.

Dom PÈDRE.

Ah! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrais, Seigneur, pour sauver la vertu.

Blanche alors, n'ayant plus à reſpecter ce titre d'époux qui n'a jamais été réel, demande compte à Dom Pèdre de tous les outrages qu'elle en a reçus ; elle implore l'appui du Prince Noir, qui le lui accorde. Dom Pèdre, aſſez amoureux déjà pour être jaloux, ou, ſi l'on veut, d'autant plus facilement jaloux, que c'étoit un motif de plus pour haïr Tranſtamare ſon frère, révèle imprudemment à la Princeſſe l'amour que Tranſtamare a pour elle. Quel eſt votre deſſein, dit-il à Edouard ? voulez-vous livrer mon épouſe à mon frère qui l'aime, qui, depuis qu'il la crue morte, s'eſt vanté de l'avoir aimée ?

BLANCHE.

Il m'aime ! Ah ! ce ſeul mot me fait lire en mon cœur.

Elle dit ce vers à part ; mais Dom Pèdre, qui l'obſerve, pénètre ſa penſée ; il éclate, il menace. Edouard lui dit d'un ton ferme :

Modérez-vous, Seigneur ! ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous ſervir.
Je ſuis armé pour vous contre un frère rebelle ;
Si Blanche eſt en péril, je ſuis armé pour elle.
Connaiſſez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté. . . .

Madame,

Madame, ... de vous je vais répondre ;
Vous ſerez ſous ma garde en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je faſſe à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux. . . . .
Et, ſi je m'en ſouviens, c'eſt quand on les oublie.

On a dit, dans la vie de M. de Belloy, comment certains Spectateurs ont affecté d'entendre quelques-uns des vers de cette belle tirade, & comment l'indécente parodie s'eſt plu à traveſtir tout ce que les diſcours & la démarche du Prince ont de plus noble & de plus fier.

Scène cinquième. Dom Pèdre achève de peindre ſon caractère ingrat & pervers par des traits affreux ; il apoſtrophe Edouard abſent.

Tes bienfaits !... à mes yeux ſont ton premier outrage.
Tu réclames les droits de tes ſervices !
Tu ne peux plus m'en rendre, & tout eſt effacé.

Scène ſixième. Outre les ſecours du Prince Noir & ceux du Roi de Navarre, Charles le Mauvais, digne allié de Pierre le Cruel, Dom Pèdre s'étoit procuré ceux des Juifs, qui ſervoient en foule dans ſes armées, où l'on voyoit à peine un Eſpagnol, tant il étoit en horreur à ſes peuples ! Il avoit de plus fait

alliance avec les Muſulmans ; ce qui, comme nous l'avons obſervé, n'avoit pas peu contribué à le rendre odieux dans toute la Chrétienté. M. de Belloy n'a pas négligé cette circonſtance, il a ſu en tirer des contraſtes piquans. Il arrive à Dom Pèdre un ſecours de Maures, commandés par Altaire, fils de leur Roi, ou de l'Empereur Africain, comme il le nomme. A la valeur, à l'héroïſme, à la généroſité, cet Altaire joint une fierté ſauvage & farouche, par laquelle on a voulu diſtinguer ſa Nation, des Nations de l'Europe, & ſon caractère particulier, de celui des Héros Chrétiens qui paroiſſent dans la Pièce. Il n'a pas un ſentiment qui ne ſoit vertueux ; il n'a pas une expreſſion qui ne ſoit contraire à la politeſſe Européenne. C'eſt un Héros très-ſingulier, dont l'idée n'a pu être conçue que par un génie original & créateur. Voici comment il s'annonce dès ſon arrivée, en s'adreſſant à Dom Pèdre :

L'Empereur Africain, ton ennemi, mon père,
M'envoie ici des Rois venger la Majeſté.
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons ſoumis, tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire ;
Nos glaives ſeront prêts. Aux portes de Montiel

Je viens de rencontrer ce terrible mortel,
Que le ſort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Gueſclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ſes amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne ſoit point remis:
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aſpect d'un Héros ſemble agrandir mon ame,

Voilà preſque tous les perſonnages peints, ſoit par eux-mêmes, ſoit par les autres. Le Prince Noir & Pierre le Cruel ſe ſont annoncés par des traits, auxquels on ne pourra plus les méconnoître; Altaire a encore, pour ainſi dire, une phyſionomie plus marquée; ce qu'il vient de dire ſur du Gueſclin, ſuffit auſſi pour peindre ce Héros. Il reſte Tranſtamare, qui a pris contre Pierre le Cruel la défenſe de Blanche, & qui eſt aimé de cette Princeſſe; ce qui l'annonce déjà favorablement. Voici comment Edouard & Blanche parlent de lui:

ÉDOUARD.

J'eſtimois Tranſtamare & ſa valeur brillante;
Son ame eſt grande & fière, humaine & bienfaiſante,
Fidelle à l'amitié, ferme dans le malheur....

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un Uſurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône ſon frère.

Arrêtons-nous ici à conſidérer & le genre & l'objet de cette Pièce. Il ne faut point y chercher ce mêlange de tendreſſe & de fureur, de terreur & de pitié, cet intérêt pénétrant, ce coloris touchant, ce beau développement de paſſions qui diſtinguent *Gabrielle de Vergy*. *Pierre le Cruel* eſt dans le genre du *Siége de Calais*, & de *Gaſton & Bayard*. Cette Pièce eſt en quelque ſorte la ſuite du *Siége de Calais*, comme l'*Œdipe à Colone* de Sophocle eſt la ſuite de ſon *Œdipe Roi*, comme l'*Antigone* du même Sophocle & les *Suppliantes* d'Euripide ſont la ſuite des *ſept Chefs devant Thèbes* d'Eſchyle, comme *les Coëphores & les Euménides* d'Eſchyle ſont la ſuite de ſon *Agamemnon*, & comme *les Heraclides* d'Euripide ſont la ſuite *des Trachiniennes* de Sophocle. La France & l'Angleterre ſont miſes en parallèle & en oppoſition dans *Pierre le Cruel*, comme dans *le Siége de Calais*. Edouard III règne encore en Angleterre ; Philippe de Valois eſt remplacé par un Roi plus juſte & plus ſage, & à cet égard l'allégorie eſt plus heureuſe dans *Pierre le Cruel*, que dans *le Siége de Calais ;* mais ni Charles-Cinq ni Edouard III ne paroiſſent

dans la Pièce ; la France y eſt repréſentée par du Gueſclin, l'Angleterre par le Prince Noir ; ainſi l'une & l'autre Nation paroît dans toute ſa gloire. L'Auteur qui, dans *le Siége de Calais*, avoit ſi bien peint les mœurs des deux Nations rivales, & fait contraſter ſi heureuſement la généroſité d'Euſtache de S. Pierre avec la violence d'Edouard III, l'Auteur qui, dans *Gaſton & Bayard*, avoit déployé tout ce que la Chevalerie a d'héroïque & de ſublime, ſembloit né pour peindre le Prince Noir & du Gueſclin.

Pierre le Cruel & Henri de Tranſtamare ſon frère ſe diſputent & le Trône de Caſtille & la main de Blanche de Bourbon ; ſa main, car ſon cœur eſt à Tranſtamare. Ce Prince a en ſa faveur les vœux des Caſtillans, les crimes de ſon rival & les talens de du Gueſclin. Dom Pèdre a pour lui ſes droits, appuyés par le Prince Noir. Cette rivalité de Dom Pèdre & de Henri de Tranſtamare, du Prince Noir & de du Gueſclin, de deux Rois protégés par deux Héros, eſt ce qui forme le principal intérêt de la Pièce. Ce grouppe eſt comme le fond du tableau qui fixe toujours les yeux ; l'amour de Blanche & de Tranſtamare n'eſt en quelque ſorte qu'un épiſode, qui vient s'unir intimement au ſujet. Tranſtamare, aimé

de Blanche, en eſt plus intéreſſant ; Dom Pèdre, oppreſſeur de Blanche, en eſt plus odieux.

Le principal intérêt de cette Pièce nous paroît être dans les caractères. De ſavans Critiques ont remarqué la ſupériorité d'Homère ſur Virgile dans cette partie ; ils ont obſervé que ce dernier n'a quelquefois qu'une même épithète pour déſigner divers perſonnages :

Fortemque Gyan ; fortemque Cloanthum.

Et qu'en général ces caractères ne ſont ni très-prononcés, ni très-diſtingués ; Homère excelle ſur-tout dans l'art de diſtinguer, par de grands traits, des caractères dont le fond paroît uniforme. Achille, Hector, Patrocle, Sarpédon, Diomède, les deux Ajax, les deux Atrides, ſont tous vaillans, & ils le ſont tous d'une manière différente. De même (autant que l'on peut comparer un Moderne à un Ancien, & un Auteur dont la réputation n'eſt pas fixée à un Ecrivain conſacré par l'admiration conſtante des ſiècles) l'Auteur de *Pierre le Cruel* ſait l'art de rendre tres-différens des perſonnages ſemblables au fond. Le Prince Noir, le Prince Maure, le Prince de Caſtille, Tranſtamare, le Connétable du Gueſclin, ſont tous quatre vaillans ; tous quatre vertueux ; mais c'eſt à

montrer les différentes manières d'être la même chose, que l'art doit s'attacher, & que le talent éclate. Du Guesclin est distingué par la science militaire, & tous le reconnoissent pour leur maître & leur modèle. La générosité nous paroît le trait distinctif du caractère du Prince Noir. Une témérité brillante, une tendresse reconnoissante, rendent Transtamare aimable & intéressant. Une grandeur sauvage, une fierté menaçante rendent le Prince Altaire aussi différent de ces trois Héros, qu'ils le sont tous de Dom Pèdre, qui rassemble les vices les plus opposés, tels que la violence & la perfidie. Dom Fernand n'est pas un confident ordinaire, il est remarquable par le courage avec lequel il condamne Dom Pèdre, & par la fidélité avec laquelle il le sert. C'est dans le cœur de Blanche que tous les divers intérêts viennent se réunir; c'est là qu'est le siége de la terreur & de la pitié dans cette Pièce.

Voici dans quel état le sujet se présente. Dom Pèdre est vaincu, il est pour la seconde fois renversé du Trône; mais il lui reste de grandes ressources. Au bruit de sa défaite, le généreux Edouard accourt pour le servir; le Roi de Navarre, le Maure, sont armés pour sa défense; il est le maître du Fort de Montiel,

qui eſt le lieu de la Scène ; Blanche de Bourbon eſt en ſa puiſſance ; il eſt maître même du Prince Noir ſon protecteur, qui, dans l'empreſſement de le ſervir, eſt accouru, ſans autre précaution contre ce perfide allié, qu'une foible eſcorte ; il eſt maître auſſi de du Gueſclin, qui eſt alors priſonnier du Prince Noir. Dom Pèdre eſt toujours redoutable, puiſqu'il peut nuire encore. On verra, par la diſpoſition de la Scène, que tous les perſonnages intéreſſans ſeront dans ſa dépendance, & par conſéquent dans le plus preſſant danger.

Acte Second.

Scène première. Edouard paroît avec du Gueſclin ſon priſonnier ; il annonce qu'un François va venir du camp de Henri de Tranſtamare.

Ma foi lui ſert d'ôtage.

Du Gueſclin.

Tranſtamare lui-même y viendroit ſur ce gage.

On ne ſent que dans la ſuite le mérite de cette réponſe.

Dans le reſte de la Scène, du Gueſclin développe ſon caractère, en rendant compte des raiſons honorables qui le mettent dans l'impuiſſance de payer ſa rançon ; ces raiſons ſont

les mêmes qu'on a vues dans l'extrait de l'*Hiſtoire de la Rivalité*, &c. placé à la tête de cette Pièce; elles ſe réduiſent à ce que dit Néreſtan dans Zaïre, lorſqu'il paroît la première fois devant Oroſmane; c'eſt pour avoir payé la rançon des autres, que du Gueſclin s'eſt mis hors d'état de payer la ſienne.

Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illuſtres priſonniers....
Mais, graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle point, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte,
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir;
Il me ſuffit. Je viens me mettre en ton pouvoir.

Voilà l'original, voici la copie.

» Je leur ai livré tout dans ce temps ſi funeſte;
» Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reſte....
.... Trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés ſous l'indigence & reſpirant à peine,
Victimes de l'honneur, périſſoient dans leur chaîne,
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté, je rentre en ma priſon.

Malheureuſement la réponſe d'Edouard ne

pouvoit pas être auſſi généreuſe que celle d'Oroſmane ; l'Hiſtoire gênoit les nobles fictions de M. de Belloy ; il a ſu du moins pallier ce défaut, en rejetant ſur le Roi Edouard III, qui ne paroît point dans la Pièce, la petite honte de garder du Gueſclin dans ſes fers.

Si le Prince Noir a ſur du Gueſclin l'avantage de défendre la cauſe du Trône, du Gueſclin avoit ſur lui l'avantage de défendre celle de la nature & de l'humanité ; il veut faire rougir le Prince, de l'appui qu'il prête à un monſtre tel que Dom Pèdre.

O Héros ! protecteur des Héros de Calais.....
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Edouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Eſpagnols dans cette immenſe armée ?
De Muſulmans, d'Hébreux elle eſt toute formée ;
Et des dignes Soldats de ce vil Navarrois
Qui vend, trompe, aſſaſſine, empoiſonne les Rois.

Edouard parle de paix.

DU GUESCLIN.

Si pour jamais, Seigneur, nos Nations amies....

ÉDOUARD.

Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies.....
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables,
Sous les mêmes drapeaux ſeraient trop redoutables...

Le Ciel, en diviſant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reſte de la terre.

Du Gueſclin fait par bienſéance une légère réclamation en faveur de quelques autres peuples, tels que les Eſpagnols, les Allemands, &c: tout cela eſt peu tragique; mais dans cette Scène, & en général, dans cette Pièce, ainſi que dans ſes autres Tragédies, M. de Belloy fait un noble & ſavant uſage de l'Hiſtoire, & il ne perd pas une occaſion de célébrer la France, & d'en immortaliſer les Héros.

Scène ſeconde. L'inconnu paroît, c'eſt à du Gueſclin qu'il veut parler. Edouard les laiſſe enſemble. L'inconnu avoit la viſière de ſon caſque baiſſée; il la lève. C'eſt Dom Henri de Tranſtamare.

DU GUESCLIN.

Dieu!.... que prétendez-vous?

DOM HENRI.

Imiter mon ami;
Juſtifier ſon cœur par ma reconnaiſſance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur ſa ſublime imprudence.
Riſquer votre couronne!

DOM HENRI.

Eh bien! je te la doi,

DU GUESCLIN.

Vos jours!

DOM HENRI.

Cent fois Gueſclin riſqua les ſiens pour moi.
Va, d'un jeune Eſpagnol connais le caractère:
Notre orgueil dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus;
Des périls ſans exemple ont un attrait de plus.....
L'audace du projet en fait la ſûreté.

Dom Pèdre n'en ſoupçonnera rien.

Son cœur ſoupçonne-t-il la généroſité? .....
C'eſt pour toi que je tremble, & c'eſt ce qui m'amène.

Dom Henri frémit de voir du Gueſclin au pouvoir de Dom Pèdre, à la ſuite du Prince Noir.

Edouard périra, s'il oſe te défendre.....
Puiſqu'il ſert un Tyran, il doit faire un ingrat.

Il fait part à du Gueſclin du projet qu'il a formé de l'enlever du camp de Dom Pèdre.

Je viens à ſa priſon ravir *mon Connétable.*

Il falloit peut-être éviter cette expreſſion familière.

DU GUESCLIN.

Oui, Prince, c'eſt ainſi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Gueſclin à l'Angleterre.

Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briſer.....
Enervé près d'un an par un repos infame,
Le beſoin de la gloire a fatigué mon ame.

La beauté de ce dernier vers a frappé les Spectateurs, même les plus inattentifs. Dom Henri recueille à l'inſtant le fruit de ſa démarche. Du Gueſclin lui apprend que Blanche de Bourbon eſt vivante, & Dom Henri ſait qu'elle n'eſt point ſa belle-ſœur.

Scène troiſième. Elle paroît. Du Gueſclin entendant quelqu'un entrer, s'étoit hâté de baiſſer la viſière du caſque de Dom Henri. Blanche, ayant appris qu'un Chevalier eſt arrivé du camp de ce Prince, vient le charger d'inſtruire Henri de ſon ſort. L'inconnu répond : *Il le ſait.* Blanche le prie d'exhorter Henri à ne point riſquer d'imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il haſarde à vos yeux je frémis;
Ici même en ſecret il voulait être admis.

BLANCHE.

Ah! courez prévenir.....

Dom HENRI.

Il n'eſt plus temps peut-être.

BLANCHE.

Ciel! à ſon trouble,... au mien,.... puis-je le méconnaître?

Dom HENRI, *levant la viſière de ſon caſque.*

Oui, c'eſt votre vengeur qui tombe à vos genoux,
Qui vous voit, vous adore, & mourra votre époux.

Le reſte de la Scène eſt tel qu'il doit être entre deux Amans contens l'un de l'autre, qui ſe retrouvent.

Scène quatrième. Edouard paroît; Tranſtamare n'eſt pas connu. Edouard annonce que Dom Pèdre, déterminé à la paix par ſes inſtances, va venir ſur ſes pas apporter les conditions du traité. Blanche frémit; Henri ſe juge perdu, puiſqu'il va paroître devant ſon frère. Du Gueſclin imagine un moyen ſublime de le ſauver; c'eſt de le mettre ſous la protection d'Edouard. » Vous voyez notre effroi, » lui dit-il, jugez s'il eſt fondé; ce Chevalier » eſt Tranſtamare «.

BLANCHE, *à du Gueſclin.*

Cruel! vous le perdez.

Dom HENRI.

Quoi! l'ami le plus rare
Me livre.....

ÉDOUARD.

A ma foi, Prince, & vous voilà ſauvé!

DU GUESCLIN.

Je vois l'occaſion d'illuſtrer un grand cœur;
Je ne puis m'en ſaiſir, je l'offre à mon vainqueur.

Voilà un grand exemple de ce ſublime attendriſſant, qui eſt peut-être le plus beau de tous les genres ; c'eſt le genre propre & de Corneille & de M. de Belloy. Il n'y a point d'ame élevée qui ne ſe ſente touchée juſqu'aux larmes par ce mot admirable d'Edouard :

A ma foi, Prince, & vous voilà ſauvé !

C'eſt le mot d'Adrien, nommé Empereur, à un de ſes ennemis. C'eſt l'avoir créé de nouveau, que de l'avoir placé ainſi. La réponſe de du Gueſclin eſt du ſublime le plus délicat & le plus aimable.

Je l'offre à mon vainqueur.

BLANCHE, *à Édouard.*

O Héros ! qui deux fois me ſauvez dans un jour....

ÉDOUARD, *montrant Dom Henri.*

A ſa témérité, je reconnais l'amour.

Beau vers, qui rappelle un autre beau vers du même Auteur, dans *Gaſton & Bayard.*

Je reconnais l'amour, la ſeule erreur du Sage.

Non, ce n'eſt point pour l'amour qu'il eſt venu, dit du Gueſclin, c'eſt pour l'amitié. On convient d'écarter Dom Pèdre, en lui faiſant entendre que le Chevalier François a été obligé de partir ſans le voir ; mais en

même temps on convient auſſi que Dom Henri, retourné dans ſon camp, demandera une entrevue à Dom Pèdre pour traiter de la paix, & qu'il reviendra ſous un ſauf-conduit. Blanche s'y oppoſe, & repréſente que c'eſt mettre Dom Henri ſous le couteau. Madame, dit Edouard, ſongez que je périrai moi-même avant lui.

BLANCHE.

Oui, Seigneur, je le ſais, vous mourrez en Héros :
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux ?

Quoiqu'il n'y ait guère de réplique à cette réponſe, on n'a point d'égard aux craintes de Blanche, & l'entrevue eſt réſolue.

ACTE TROISIÈME.

Scène première. Edouard donne à Dom Pèdre d'utiles leçons, dont ce Prince féroce eſt incapable de profiter.

Scène ſeconde. On annonce l'arrivée de Tranſtamare. » Je cours au devant de lui «, dit Edouard à Dom Pèdre.

Prince, je le reçois ; Roi, vous devez l'attendre.

Altaire, préſent à cette Scène, tient un diſcours,

discours toujours conforme à son caractère.

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets ;
Je vins pour la bataille, & consens à la paix ;
Quoique tous vos Chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire.
Au moins l'hommage pur qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu :
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préférait mes soldats aux Nobles de Navarre !
Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus :
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

Il y a beaucoup d'art dans ce discours sauvage ; Altaire ne songe qu'à revendiquer un hommage en faveur de sa Nation, & il nous apprend un fait important ; c'est que les Castillans auroient mieux aimé confier aux Maures qu'aux Navarrois la garde du Roi qu'ils avoient choisi, & ce vers :

Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus.

ajoute aux craintes qu'on avoit déjà pour Henri.

Scène troisième. Dom Pèdre, resté avec Dom Fernand, énonce plus franchement ses pro-

jets, & ne juſtifie que trop ces mêmes craintes.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes ſur ma foi ?
Il faut être prudent, quand on eſt infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.
Toi, ſous le nom d'arbitre, oppreſſeur inſolent,
Qui m'écraſes du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander ſa grace !
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom Fernand rappelle à Dom Pèdre ſes ſermens.

Dom Pèdre.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a rien promis.

Scène quatrième. C'eſt la Scène de l'entrevue, c'eſt la Scène la plus importante de la Pièce ; elle ſe paſſe entre les deux Rois & leurs deux Défenſeurs. Ces deux derniers ſont Arbitres. La conférence eſt ſans ceſſe troublée par les violences de Dom Pèdre, auxquelles le Prince Noir oppoſe un calme inaltérable ; il eſt même ſupérieur aux trois autres Perſonnages, par cette modération conſtante & cette fermeté froide qui ne ſe démentent jamais. Il veut d'abord faire embraſſer les deux Princes, & Dom Henri, toujours confiant, fait un pas vers ſon frère. Dom Pèdre l'arrête. Avant de l'admettre à cette faveur, dit-il, ſachons s'il

en eſt digne. Tranſtamare ſe plaint à Edouard de cette dureté. Je ſuis, répond Edouard, le premier qu'elle offenſe : cependant on prend place, & la conférence s'ouvre.

Dom HENRI.

Je vois avec un cœur & des yeux attendris,
Ce ſpectacle nouveau pour l'Univers ſurpris;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la Couronne,
Avec les deux Héros, protecteurs de leur Trône.

Dom Pèdre ſe lève avec fureur, à ces mots, *deux Rois*, & dit à ſon frère :

N'avilis point les Rois. C'eſt aux uſurpateurs
A flatter, par beſoin, d'orgueilleux défenſeurs :
Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs, ni maîtres;
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.

Edouard, pour arrêter ces interruptions continuelles, prend la parole, calme Dom Pèdre, invite Dom Henri à ſe laver du crime de l'uſurpation, en reſtituant ſes conquêtes. » Admirez, lui dit-il, le moment que j'ai ſu » vous choiſir. Ce ſacrifice eût pu vous coûter, » au ſortir de Najarre ; vous en perdiez le » mérite alors, vous ne pouviez traiter qu'en » vaincu : aujourd'hui que, vainqueur dans » trois combats, vous avez réduit votre frère » au fort de Montiel & aux murs de Tolède,

» c'eſt le moment de mettre à ſes pieds toutes » vos conquêtes «.

Voilà de la vertu l'effort le plus inſigne,
Un triomphe immortel que vos Chefs, vos Soldats,
La Fortune & Gueſclin ne partageront pas.

Noble & ingénieuſe application de ce beau paſſage de Cicéron, dans l'Oraiſon pour Marcellus : *Hujus gloriæ . . . ſocium habes neminem : totum hoc quantumcumque eſt, quod certè maximum eſt, totum eſt, inquam tuum : nihil ſibi ex iſtâ laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit ; quin etiam illa ipſa rerum humanarum domina fortuna, in iſtius ſe ſocietatem gloriæ non offert, tibi cedit, tuam eſſe totam & propriam fatetur.* On ne dira pas même que l'avantage de la conciſion ſoit du côté de l'original.

Juſqu'ici Edouard a fait une propoſition héroïque ; mais dans une conférence où l'on diſcute des droits, il faut préſenter des intérêts politiques. Edouard propoſe de renvoyer les Maures aux Sables de l'Afrique, d'affranchir l'Eſpagne de leur joug : c'eſt depuis long-temps le vœu de l'Europe ; » rempliſſons-le, dit-il, voilà l'ennemi qu'il » faut dépouiller, au lieu de votre frère ; du » Gueſclin & moi nous marcherons ſous vos » ordres à cette conquête, & vous régnerez

» ſur les Etats, dont nous aurons chaſſé les » Maures (1)«. Voilà une propoſition tout-à-la-fois politique & chevalereſque, conforme aux intérêts & aux vues de ce temps-là. Tel eſt l'uſage que M. de Belloy ſait toujours faire des connoiſſances hiſtoriques ; toujours il poſſède tout ſon ſujet, il en embraſſe tous les entours, il regne ſur l'Hiſtoire, & il eût règné ſur la Scène, ſi le talent d'écrire lui avoit été donné dans le même degré que celui de penſer, d'inventer, de diſpoſer, de combiner.

Dom Henri ſe juſtifie du reproche d'uſurpation, & ſa juſtification eſt dans les crimes de Dom Pèdre. » Jamais, dit Henri, je n'ai » eu la coupable penſée d'envahir la Cou- » ronne ; mais ſes Sujets, las de ſes cruautés, » ſe ſont donnés à moi «.

Le ſceptre eſt un préſent que m'ont fait tous les cœurs.

Il s'étoit rencontré avec Edouard, dans le projet de conquérir Grenade, & de chaſſer les Maures de l'Eſpagne ; mais au lieu de prendre pour lui cette conquête, il vouloit en propoſer l'échange avec la Caſtille, donner Grenade à ſon frère, & garder la Caſtille, puiſque

(1) Jocaſte, dans le quatrième Acte de la *Thébaïde* de Sénéque, fait la même propoſition à Polynice.

les Caſtillans le deſiroient pour Roi, & rejetoient Dom Pèdre. Cependant, pour le bien de la paix, il conſentoit d'aller plus loin, & de remettre la Caſtille, pourvu que Blanche de Bourbon & du Gueſclin fuſſent libres. Du Gueſclin s'oppoſe à ce ſacrifice, & ne veut pas que ſa liberté en ſoit le prix. Ce ſeroit m'avilir, dit-il,

Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.

Il réclame les droits des Caſtillans, dont Charles-Cinq ſon maître lui a confié la défenſe, & que Henri remettroit ſous le joug & ſous le poignard, s'il les abandonnoit à ſon frère.

Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné.
Mais je ſers un Monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défenſe.

Ceci amène naturellement la queſtion délicate & dangereuſe qui concerne les droits reſpectifs des Rois & des peuples, quand on eſt aſſez malheureux pour que ces droits ſe trouvent en oppoſition. M. de Belloy traite cette queſtion avec ſa ſageſſe ordinaire. Supérieur à la petite manie vulgaire d'être ou de paroître hardi hors de propos, il ne met dans la bouche des différens Perſonnages que ce qu'ils doivent dire, d'après leur état, leur

caractère, leurs intérêts, & il ne prend de ces matières que ce qui appartient incontestablement à son sujet.

Dom Pèdre, qui n'a consenti à rien, veut trancher la question par le fer; il est prêt à se jeter, l'épée à la main, sur du Guesclin, qui est sans armes, & prisonnier. Edouard l'arrête, & le fait rougir de cet emportement. Henri s'élance au devant de du Guesclin pour le défendre. Dom Pèdre, un peu plus tranquille, reproche à du Guesclin d'avancer des maximes contraires à l'autorité des Rois, & dont Charles-Cinq son maître auroit à se plaindre. La réponse de du Guesclin est l'éloge de Charles-Cinq, éloge également heureux & par l'allégorie qu'il renferme, & par la manière dont il est placé.

Vous outragez mon Roi. Sur le sort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens :
De leur chute effroyable il ne craint pas l'exemple :
Son cœur se rend justice alors qu'il se contemple ;
Il sait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons :
Les Titus craignent-ils le destin des Nérons ?

Dans ce dernier vers, du Guesclin s'emporte. Le sage Edouard, qui tient toujours la balance égale entre les divers personnages, d'un côté retient encore Dom Pèdre, qui fait

un nouveau mouvement pour ſe jeter ſur du Gueſclin ; de l'autre, il dit à ce guerrier impétueux :

Gueſclin, vous oubliez la Majeſté ſuprême....

DU GUESCLIN.

Voulant m'aſſaſſiner, il l'oubliait lui-même.
D'ailleurs, il n'eſt ici qu'un Roi pour un Français.

Edouard, en réſumant tout ce qui vient d'être dit, conclut que le peuple eſt le ſeul qui s'oppoſe au traité.

Voyons s'il ſoutiendra les maîtres qu'il ſe donne,
Mieux que je ne ſoutiens ceux que le Ciel couronne:
Marchons à la bataille.

Henri annonce qu'il y auroit d'autres moyens de décider cette querelle. Dom Pèdre croit qu'il lui propoſe le duel, & il s'empreſſe de l'accepter.

Oui, viens au champ d'honneur, ton Roi même t'appelle :
Le plaiſir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre deſſein.

Ce trait, quoiqu'atroce de la part d'un frère, relève Dom Pèdre. Ce Tyran eſt ſouvent vil dans la Pièce ; mais l'Auteur a plus fait que s'il ne l'eût point avili, & c'eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'art ; il a ſu lui donner l'eſpèce d'aviliſſement qui naît de la vio-

lence & de la perfidie, jamais celui qui tient à la baſſeſſe & à la lâcheté.

Dom HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler, ſans immoler mon frère.

» Mais, ajoute-t-il, je reſpecte la nature » que tu es toujours prêt à outrager; tu ne » m'as point entendu, je ne veux point com- » battre contre toi; je combattrai contre » Edouard, tu combattras contre du Gueſ- » clin «. Du Gueſclin applaudit. Edouard, le ſeul qui ait toujours complétement raiſon dans cette Scène, leur fait voir que cet expédient ne remédie à rien. » Si nous ſommes » vainqueurs, du Gueſclin & moi, dit-il, la » Caſtille eſt ſans Roi; & ſi nous ſommes » vaincus, les deux Rois reſtent rivaux; il » faut donc en revenir à la bataille «.

Dom Henri déclare, que s'il avoit avec lui du Gueſclin, il ſe croiroit sûr de prendre ſa revanche de la bataille de Najarre (1). Il dit nettemment en préſence d'Edouard même, qu'Edouard craint un pareil rival.

ÉDOUARD.

Soyez libre, Gueſclin.

(1) Bataille de Najarre, ou de Navarrette, du 3 Avril 1367, où le Prince de Galles défit Tranſtamare, & fit priſonnier du Gueſclin.

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

Dom HENRI.

Je règne donc enfin.

Que de choſes, & en combien peu de mots ! Ce morceau nous paroît avoir le même mérite que cet autre du *Siége de Calais* que nous avons tant applaudi.

HARCOURT.

La valeur de ce Maire, & ſes rares vertus....

ÉDOUARD.

La valeur d'un rebelle eſt un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

Ton arrêt.

C'eſt ici la même vivacité, la même préciſion, la même abondance de ſens, la même épargne de mots, la même variété, la même *preſteſſe*.

On ſe diſpoſe à la bataille ; mais Dom Pèdre, d'un œil d'intelligence, donne à ſes Gardes un ordre conçu en termes équivoques, & qui n'eſt pourtant ſuſpect qu'au Spectateur.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première. L'ordre qu'avoit donné Dom Pèdre, étoit d'arrêter Tranſtamare & du Gueſclin, contre la foi publique ; le fidèle Dom Fernand lui en fait le reproche.

Pour un tel attentat ſi vous m'aviez choiſi,
Aux dépens de mes jours j'aurais déſobéi.

Ce mot eſt beau, ſur-tout dit à Dom Pèdre.

Ce Tyran n'a qu'un ſeul regret. Du Gueſclin lui a échappé, il a percé l'eſcadron qui l'environnoit, & a pénétré juſqu'au camp de Tranſtamare.

Scène ſeconde. Tranſtamare & Blanche, enchaînés, paroiſſent devant Dom Pèdre, qui déclare à Blanche, qu'elle n'a qu'un moyen de ſauver la vie à Tranſtamare ; c'eſt de renoncer à ce même Tranſtamare, & de reprendre ſes premiers nœuds. Les juſtes reproches de ces infortunés rempliſſent le reſte de la Scène. On emmene Blanche.

Scène troiſième. Dom Pèdre avoit voulu auſſi faire arrêter Edouard. Edouard paroît, & lui parle en maître.

Vous violez ma foi, j'en demande raiſon ;
Renvoyez Tranſtamare, & rendez-moi Bourbon
A l'inſtant.

Ce diſcours altier rappelle un vers que Dom Pèdre a dit plus haut.

Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Il en rappelle un autre que du Gueſclin a dit au ſujet de Dom Henri.

J'admire avec terreur ſa ſublime imprudence.

Le Prince Noir ſachant que Dom Pèdre a pouſſé l'infidélité juſqu'à faire arrêter Dom Henri, & l'ingratitude juſqu'à vouloir le faire arrêter lui-même, ne devoit-il pas joindre du Gueſclin dans le camp de Dom Henri, & revenir, les armes à la main, forcer Dom Pèdre à être juſte ? Que peut-il eſpérer du droit de ſes bienfaits auprès de ce Tyran ingrat, quand il eſt hors d'état de s'en faire obéir ? Mais outre que l'Auteur étoit gêné par l'hiſtoire ſur une fiction qui auroit rendu Edouard le Défenſeur de Dom Henri contre Dom Pèdre, le procédé du Prince Noir dans la Pièce eſt plus héroïque, & il n'y a pas à balancer pour l'effet théâtral entre la prudence & l'héroïſme.

Dom PÈDRE.

Du rang de Roi des Rois qui t'a donc revêtu ?
De quel droit ? ....

EDOUARD.

L'étonnement, l'horreur ſuſpendent ma furie.
Il eſt donc des mortels fiers de leur infamie !

Tu m'oſes demander quel droit m'amène ici ?
Je ſuis fils d'un Monarque ; & je vins comme ami,
Pour t'offrir un ſecours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus inſigne :
La vengeance eſt ſon droit, le mien ; & je m'en ſers ;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naiſſance,
J'unis cent titres ſaints ſur ta reconnaiſſance :
Tu ne règnes, ne vis, n'exiſtes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Eſpagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre aſyle que l'onde,
Mendiant ſur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repouſſé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur ſans courage
D'un bonheur inſolent devait m'être le gage.

Voilà de la véhémence & de l'éloquence, voilà le vrai talent d'écrire ; nos Coloriſtes les plus brillans n'ont pas plus d'éclat, nos Poëtes les plus énergiques n'ont pas plus de vigueur. Si M. de Belloy écrivoit toujours ainſi, les Racine, les Voltaire ſeroient à peine au deſſus de lui.

Dom Pèdre veut faire maſſacrer ſon frère aux yeux d'Edouard, qui s'apprête à périr en le défendant. On annonce à Dom Pèdre que du Gueſclin force le camp ; il part pour le combattre,

Scène cinquième. Dom Henri conjure Edouard de ſe mettre en ſûreté, de ſe réſerver pour le venger un jour, ne pouvant le défendre. Edouard répond :

J'ai haſardé vos jours, j'en réponds à la terre :
Lorſque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Ce trait ſublime rappelle ce qu'Emilie dit à Maxime, au ſujet de Cinna :

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre,
Quiconque, après ſa perte, aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

Les vers de M. de Belloy ſont plus clairs, plus ſimples & plus fermes.

On ne les venge pas, on périt avec eux.

vaut mieux certainement que ce vers plein de prétention, & qui n'eſt pas ſans quelque obſcurité :

Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur ſurvivre.

On peut voir ce que M. de Voltaire a dit de ce vers, dans l'examen de *Cinna*.

Scène ſixième. Dom Henri avoit voulu enlever du Gueſclin pour le ſauver ; c'eſt du

Gueſclin qui enlève & qui ſauve Dom Henri. Edouard le remet entre ſes mains.

Gueſclin, je te le rends, tu me ſauves l'honneur.

DU GUESCLIN.

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

Ces exploits, ces diſcours, ces ſentimens, ce commerce de bienfaits, cette action & cette réaction de l'héroïſme, des amis ſi utiles, des ennemis ſi généreux, forment, indépendamment de tout intérêt tragique, & ſans cette reſſource, un ſpectacle qui élève l'ame, & qui inſpire la vertu. Dom Henri & du Gueſclin veulent emmener avec eux Edouard, pour le ſouſtraire à la fureur de Dom Pèdre. Edouard refuſe de les ſuivre; il lui reſte, dit-il, un devoir à remplir; ce devoir eſt de tirer Blanche de Bourbon des mains de Dom Pèdre.

Le ſort de Blanche de Bourbon, dans cette Pièce, eſt d'une complication qui n'eſt pas ſans obſcurité. Au premier Acte, elle eſt tirée de priſon par Edouard, qui la prend ſous ſa garde, & la tient dans ſa tente; elle reſte dans cette ſituation pendant tout le ſecond Acte. Au troiſième, à la fin de la Scène de la conférence, & lorſqu'on ſe ſépare, Dom Henri demande à Edouard que Blanche ſoit

remiſe à du Gueſclin. Dom Pèdre répond avant Edouard :

Penſes-tu qu'Édouard manque à la foi promiſe ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

Nous entrevoyons le ſens de ce dernier vers, mais il nous paroît obſcur ; la réponſe d'Edouard ne l'eſt pas : J'attends, dit-il, l'ordre de Charles-Cinq ; & dans la leçon qui eſt au bas de la page, il n'y a aucune obſcurité, parce que Dom Pèdre ne dit rien, & qu'Edouard fait la même réponſe ; ſavoir, qu'il attend l'ordre de Charles-Cinq. Juſques-là Blanche eſt donc toujours en la puiſſance d'Edouard. Au quatrième Acte, Dom Pèdre a enlevé Blanche. Elle paroît enchaînée devant lui, & il la renvoie en diſant : *qu'on l'enferme où j'ai dit.* Edouard vient la redemander, & dans le moment que nous examinons, il ne l'a point obtenue ; il reſte, au péril de ſa vie, pour attendre Dom Pèdre, & l'obliger à remettre Blanche en liberté.

Scène huitième. Dom Pèdre revient furieux, de voir qu'on lui a enlevé Dom Henri ; il s'en prend à Edouard, & ordonne qu'on l'enchaîne. Mais Altaire, qui, avec ſes Maures, accompagne Dom Pèdre, ne peut ſouffrir cette indignité. *Non, ſoldats*, s'écrie-t-il, en étendant

étendant vers eux ſon épée. Puis s'adreſſant à Edouard :

Brave Anglais !
Tant que je ſuis préſent, ne crains pas de forfaits.
(*A Dom Pèdre.*)
Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne!
Enchaîner ce Héros ! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, ſi je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir !
(*A Édouard.*)
Tu peux te retirer.

Ce même Altaire, fidèle à la ſingularité comme à la vertu, ajoute, en parlant à Edouard :

J'allais à tes côtés combattre avec regret :
Adieu ; ſi nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

Répétons que ce caractère ſi original eſt tout entier de l'invention de M. de Belloy, & rendons juſtice au génie d'un Contemporain. A peine trouve-t-on quelques traits de ce caractère dans l'Iarbe de Didon.

ÉDOUARD, *à Altaire.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'eſt dû :
Que Dieu juge le culte, & l'homme la vertu.
Mais quoi ! payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'eſt bien connaître un Maure : Qu'éxiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne ſais-tu pas
Que des chefs ennemis, obſervant tous ſes pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme ſubite ? ...

ÉDOUARD.

Grand Dieu ! — Je pars content, & quitte envers l'honneur.

Voilà ce qui paroît d'abord obſcur dans le ſort de cette Princeſſe. Alvar eſt un homme attaché à Dom Pèdre, c'eſt ſon Capitaine des Gardes. On lui a enlevé Bourbon ; elle n'eſt donc plus dans la puiſſance de Dom Pèdre. Ces Chefs ennemis qui l'ont enlevée, ſont ſans doute des Caſtillans du parti de Dom Henri ; le Prince Noir le comprend ainſi, puiſqu'il part ſi content : cependant Bourbon eſt au pouvoir de Dom Pèdre. D'où naît donc l'erreur d'Altaire, qui cauſe celle du Prince Noir ? M. de Belloy entendoit trop bien l'art du théâtre, pour laiſſer un tel point ſans explication ; elle vient dans la ſuite cette expli-

cation, mais il ſemble qu'elle vient trop tard, & dans un temps où on n'y penſe plus. C'eſt dans la Scène ſuivante que Dom Pèdre, reſté ſeul, nous apprend (par conſéquent avec trop peu d'art) que c'eſt lui qui a trompé Altaire, en répandant le faux bruit, que les ennemis avoient repris Bourbon. Il ſemble que Dom Pèdre auroit pu, dans ſa Scène avec Fernand, au commencement de ce quatrième Acte, prévenir le Spectateur ſur ce faux bruit qu'il a fait répandre.

Altaire, en partant pour la bataille, donne à Dom Pèdre une leçon dont celui-ci a beſoin, & qu'il eſt dans le caractère du Maure de ne lui pas épargner.

Viens, & lave ta honte au milieu des alarmes.....
. . . . . Et ſi dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous ſaurons t'en punir:

Dom Pèdre, uniquement occupé de ſes projets criminels, s'applaudit en ſecret d'avoir Blanche en ſa puiſſance.

Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu, ma victime.

ACTE CINQUIEME.

Scène première. Dom Pèdre eſt vaincu; ainſi Blanche va être ſa victime; du Gueſclin a défait les Navarrois, les Maures; Altaire eſt

prisonnier ; Dom Pèdre est sans ressource.

Ce Fort, cette prison, voilà tout mon Empire. —
J'y suis maître de moi, de Bourbon, & du sort.....
Poison, glaive, instrumens de mes crimes passés,
Vous servez les tyrans, & vous les punissez.

La beauté de ces deux derniers vers se fit sentir, même à la représentation, au travers du tumulte.

Scène seconde. Dom Fernand vient trouver Dom Pèdre, & s'attacher à toute son infortune. Le zèle de ce vieux & fidèle serviteur, qui a vu naître Dom Pèdre, & qui le lui rappelle en venant mourir avec lui, est très-touchant. On pourroit croire que M. Destouches en aurait donné l'idée dans son *Dissipateur*, & il faudroit alors savoir gré à M. de Belloy d'avoir senti que cette beauté étoit de nature à pouvoir être transportée de la Comédie à la Tragédie ; mais c'est l'Histoire même qui a fourni à M. de Belloy le caractère de Dom Fernand. Voici ce que dit Froissart, en peignant l'abandon où se trouva Dom Pèdre, à l'arrivée de Transtamare en Castille : » Le relenquirent & le délaissèrent les » Barons & les Chevaliers d'Espagne, & se » tournèrent tous devers son frère le bastard... » ne nul ne demoura pour lors delez lui : fors

» un loyal Chevalier, qui s'appelloit Ferrand » de Caſtres. Celui ne voulut oncques re- » lenquir le Roi Dom Piètre, pour adventure » qui lui advint «.

On voit par la ſuite du récit de Froiſſart, que ce Ferrand fut d'une très-grande utilité à D. Pèdre, auquel il ne donna jamais que de bons conſeils, & ne rendit que des ſervices vertueux.

Cette fidélité inattendue de Dom Fernand donne quelques foibles remords à Dom Pèdre; il s'étonne avec raiſon d'avoir pu conſerver un cœur.

J'en avais tant, hélas! dont j'ai ſu me priver:
Ils volaient au devant de ma débile enfance;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.

On eſt fâché de le voir retourner au crime, après avoir dit ces vers; mais Pierre le Cruel doit mourir comme il a vécu.

Scène troiſième. Edouard paroît, Edouard bien plus inattendu que Dom Fernand. » Ve- » nez-vous m'accabler, s'écrie Dom Pèdre «?

ÉDOUARD.

Qui, moi, vous inſulter? vous êtes ſans défenſe:
Je ne viens voir des maux que pour les ſoulager;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger.

» Je viens donner à l'Eſpagne l'exemple du » reſpect qu'elle vous doit dans votre malheur, » je viens vous offrir ma médiation auprès » du vainqueur «.

Je veux que mon reſpect impoſe à ſon courroux,
Que l'on ſoit généreux, & non juſte envers vous.....
Dans un Prince outragé ce diſcours vous étonne;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Le Grand Condé eût pleuré à ce vers tendre & ſublime. L'Hiſtoire fourniſſoit dans le Prince Noir un caractère noble & grand; mais ces détails ſont de l'Auteur. Ce retour d'Edouard, preſqu'auſſi beau dans ſon genre, que le retour des Bourgeois dans *le Siége de Calais*, eſt abſolument de ſon invention. S'il eſt beau d'avoir imaginé un caractère auſſi ſingulier, auſſi piquant que celui du Prince Maure, ce n'eſt peut-être pas un moindre mérite d'avoir ſu adapter à un caractère donné, des traits ſi heureuſement aſſortis.

Tant de vertu irrite & humilie le coupable Dom Pèdre,

Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.

dit-il lui-même. Edouard & Dom Fernand ſortent pour le ſervir; Dom Pèdre reſte pour commettre de nouveaux crimes.

Scène cinquième. Il fait venir Blanche ; elle eſt dans les fers, & ignore ce qui s'eſt paſſé ; elle demande quel eſt le ſort de Tranſtamare. Dom Pèdre lui répond :

Vainement autrefois
Du fer & du poiſon je t'envoyai le choix ;
Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.
(*Il lui montre la coupe.*)
Meurs, ſans ſavoir le ſort du perfide qui t'aime.

BLANCHE.

Tu m'offres le poiſon..... Tranſtamare eſt vainqueur !

Dom PÈDRE.

S'il l'eſt, tu dois mourir avec plus de douleur.

Cette eſpèce d'*illumination ſoudaine*, qui inſtruit Blanche du ſuccès de Dom Henri, a de l'éclat ; c'étoit connoître Dom Pèdre. La réponſe de Dom Pèdre eſt d'un monſtre qui ne veut rien perdre de ſa vengeance. Blanche porte la coupe ſur ſes lèvres. Edouard revient aſſez tôt pour la ſauver ; il confirme à Blanche la victoire de Henri. Blanche alors dit à Dom Pèdre :

Je t'accorde ta grace,
Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

Ce trait, *je t'accorde ta grace*, eſt bien du ton des Héroïnes de Corneille, & reſſemble ſur-tout au ton que prend Laodice avec Ar-

ſinoë dans le cinquième Acte de Nicomède :

Ne craignez rien, Madame,
La généroſité déjà rentre en mon ame, &c.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'affectation dans ce mot ? Au reſte, le projet de cacher à Dom Henri ce dernier crime de Dom Pèdre, eſt noble, & digne de Blanche de Bourbon.

Du Gueſclin & Dom Henri ſuivent de près Edouard. A l'arrivée de Dom Henri, Edouard & Dom Fernand lui cachent un moment Dom Pèdre ; & Dom Henri demande où il eſt. Edouard répond d'un ton calme & ferme, qui ſemble le caractériſer encore mieux dans ce dernier moment :

Valois fut mon captif, & Dom Pèdre eſt le vôtre ;
Juſte ou non, leur deſtin peut être un jour le nôtre.
Roi, contemplez un Roi.

Il ſe range, & lui montre Dom Pèdre. Ce coup de théâtre eſt impoſant ; le diſcours d'Edouard eſt d'une convenance très-noble & très-morale : *Roi*, *contemplez un Roi*, eſt un mot profond & ſublime.

Dom Henri conſidère un moment ſon frère, & s'écrie ;

Quel tableau !.....
Croyais-je que ſon ſort me fît verſer des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avais deux garans : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner.....

Dom HENRI.

Le voilà malheureux, je redeviens ſon frère.

Dom Henri ſignale encore ſa généroſité envers Dom Pèdre. Celui-ci étalant un faux repentir, s'accuſe du crime que Blanche diſſimuloit. Les deux frères paroiſſent prêts à s'embraſſer, lorſque Dom Pèdre, arrachant le poignard qui eſt à la ceinture de Dom Henri, veut l'en frapper; tous mettent l'épée à la main, & Dom Pèdre s'élançant ſur ſon frère, ſe perce lui-même de l'épée de Dom Henri. La Pièce finit par la traduction de ce beau vers de Perſe, qui ſert ici & d'épigraphe & de moralité :

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.

Quand tu punis le crime, ô ſuprême Juſtice!
Fais-lui voir la vertu, c'eſt ſon plus grand ſupplice!

Nous ne ſavons pourquoi, dans les repréſentations données ſur divers théâtres, on a préféré ce dénouement bruſque & froid au dénouement tragique & terrible que M. de Belloy avoit d'abord imaginé, & que nous avons

donné dans la Pièce à la ſuite du texte Au moment où Dom Pèdre vouloit frapper Dom Henri, Blanche le retenoit. Dom Pèdre, déſeſpéré de n'avoir pu immoler ſon frère, la frappoit elle-même. Henri voulant la défendre, perçoit Dom Pèdre ſans pouvoir la ſauver, & ſe reprochoit à la fois avec un égal déſeſpoir & ce fratricide & la mort de ſon Amante qu'il n'avoit pu empêcher. Dom Pèdre triomphoit en mourant de l'avoir rendu coupable & malheureux ; il eſt vrai que la morale de la Pièce étoit changée ; ce n'étoit plus :

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.

Peut-être même la Pièce perdoit-elle en tout du côté de la morale, mais elle gagnoit beaucoup du côté de l'intérêt. Blanche mourant entre les bras de Henri, terminoit ſon rôle par une tirade touchante, qu'on doit d'autant plus regretter, que les morceaux de ce caractère ſont fort rares dans cette Pièce, où la pitié eſt le ſentiment le moins excité. Blanche chargeoit du Gueſclin de ſes adieux pour la France ; tout ce qu'elle diſoit étoit doux, tendre, pénétrant, & la dernière impreſſion de la Pièce étoit une impreſſion de regret & de douleur, elle laiſſoit un long ſouvenir.

Avec le dénouement nouveau, *Pierre le Cruel* a dans ſa totalité plus de mouvement & de ſpectacle que d'intérêt proprement dit ; & on peut remarquer en général, que quand le nœud de la Pièce tient plus aux perſonnes qu'aux choſes, l'intérêt eſt toujours moindre. Il faut expliquer ceci. Les Pièces où les Perſonnages intéreſſans ſont opprimés par un Tyran, ne ſont pas les plus touchantes ; celles qui ont pour ſujet une conſpiration, n'ont guère d'autre intérêt que l'intérêt de curioſité, ou ſi elles en ont un autre, il naît de quelque épiſode étranger à la conjuration ; comme dans *Cinna*, l'amour des deux principaux Conjurés pour Emilie ; & dans *la mort de Céſar*, la circonſtance que Brutus ſoit le fils de Céſar, & qu'il le ſache. Les Pièces les plus intéreſſantes & les plus touchantes ſont celles où le nœud eſt formé par un combat entre le devoir & l'inclination, ou par l'oppoſition des devoirs, ou par le jeu naturel des paſſions ; en un mot, par la nature même des choſes, plus que par le caractère des Perſonnages, comme *le Cid*, *Polyeucte*, *Bérénice*, *Inès*, *Zaïre*, *Gabrielle de Vergy*, &c.

C'eſt ſur-tout par les caractères que *Pierre le Cruel* eſt recommandable, comme la plupart

des Pièces de M. de Belloy, & comme *Britannicus*, qui peut lui avoir ſervi de modèle : en effet, on trouve du rapport entre pluſieurs Perſonnages de *Britannicus* & de *Pierre le Cruel.* Dom Pèdre répond à Néron, Dom Henri à Britannicus, Blanche à Junie, Edouard à Burrhus, Dom Fernand eſt directement oppoſé à Narciſſe, & par cette raiſon même il en rappelle le ſouvenir. On a plus d'un exemple de ces imitations en ſens contraire ; la *Nouvelle Héloïſe* a été faite d'après *Clariſſe*, & il n'y a preſque pas un Perſonnage dans la *Nouvelle Héloïſe* qui ne contraſte avec le Perſonnage qui lui correſpond dans *Clariſſe.*

Des caractères raſſemblés dans la Tragédie de *Pierre le Cruel*, de leur développement & de leur jeu naiſſent un ſpectacle impoſant de paſſions & d'héroïſme, de grands exemples & de fortes leçons de vertu.

Quant au ſtyle de cette Pièce, il nous paroît avoir plus de naturel & de ſimplicité que celui des autres Pièces de M. de Belloy ; comme il y avoit moins de deſcriptions à faire dans *Pierre le Cruel*, que dans le *Siége de Calais* & dans *Gaſton & Bayard*, les vers ſont moins ſouvent pénibles & contournés.

Le défaut ordinaire de la verſification de M. de Belloy eſt la recherche : ici c'eſt la négligence ; & cette négligence a deux caractéres ; le proſaïſme & la familiarité. Voici quelques exemples de l'un & de l'autre.

1.° *De Proſaïſme.*

Seigneur, ſi chaque mot enflamme vos eſprits ;
Comment traiter l'objet qui nous a réunis ?

Acte III, Scène IV.

Il y a ici, à ce qu'il nous ſemble, & proſaïſme & familiarité.

Ce n'eſt point tout. Je ſais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu ſe ſuffit, eſt ſon prix elle-même.

Ibid.

Je venais à vous, comme à mon frère,
Propoſer ce projet — ſur un plan tout contraire.

Ibid.

Voilà, — pour un moment, — le ſeul frein qui m'arrête ;
Si, de l'uſurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Caſtille, animés par Gueſclin,
Menacent de nommer un autre Souverain ;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes ;
Pour racheter ſes jours, il faut quitter les armes :
J'exige, ſans délai, pour prix de ſon pardon,
Leur pleine obéiſſance, & la main de Bourbon.

Acte IV, Scène I.

A lui laiſſer le jour, je ſouſcris & m'engage ;
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renouer à l'inſtant nos liens ſolemnels.
C'eſt à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Tranſtamare il vous a deſtinée,
Quand mes engagemens ne pouvaient ſe remplir.
Mais lorſqu'enfin je puis & veux les accomplir,
Maître de ſa promeſſe, en obſervant la mienne,
Il n'eſt prétexte, excuſe, ou loi qui nous retienne.

Scène II.

Un des miens dans ce trouble ayant ſu diſparaître,
A volé juſqu'à moi ; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeait le Prince à l'aſpect des deux camps,
Vos eſcadrons, ſortis de ces épais ombrages,
Ont fondu ſur l'eſcorte & ravi les otages.

Scène III.

2.° *De Familiarité.*

Pour la première fois troublant ſon calme affreux,
J'apporte à ſes genoux des larmes & des vœux :
Savez-vous ſa réponſe ? Un poignard.

Acte III, Scène IV.

La nobleſſe des deux premiers vers rend encore plus frappante la familiarité de ce tour.

Savez-vous ſa réponſe ? Un poignard.

Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous préſente,

A Pérès qu'il ravit des bras de ſon époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous;
Eh bien ! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'eſt par mon échafaud que finira la fête.

Acte IV, Scène II.

Il y a certainement de la familiarité dans la tournure de ces deux derniers vers, & du profaïſme dans la tirade entière.

Ignorez-vous comme il ſait pardonner ?
Le jour que dans Tolède il vint m'aſſaſſiner,
Tout un peuple tombait ſous ſa main ſanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour ſon père :
Pèdre accepte l'échange, & ſe croit généreux ;
Il s'en repent ſoudain, & les frappe tous deux.
Preſſez-vous maintenant de mériter ma grace.

Ibid.

La familiarité nous paroît très-ſenſible, ſur-tout dans ce dernier vers.

Lorſque Dom Fernand, dans la ſeconde Scène du cinquième Acte, donne à Dom Pèdre, dans ſes malheurs, des marques ſi touchantes d'attachement, Dom Pèdre étonné s'écrie :

Comment ! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver ?

Le ſentiment de ce vers eſt beau, mais l'expreſſion nous paroît familière. Lorſque le

mot *comment* eſt interrogatif, il appartient au ſtyle noble.

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé ?

Comment avez-vous pu dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaiſirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol ſi hardi, ſuivre un ſi vaſte cours ?

Eh ! comment pourrions-nous, au milieu des méchans,
O céleſte Sion ! faire entendre tes chants !

Mais lorſque *comment* eſt exclamatif & marque l'étonnement, lorſqu'il ſignifie : *Eh quoi ! quoi donc ! eſt-il poſſible ?* il nous paroît être familier & du ſtyle de la Comédie.

A quel homme ai-je affaire ?
Comment ! je vous ſoutiens, &c.

M. Tout-à-bas, dans le JOUEUR.

Comment ! je vous trouve à ravir, & votre figure eſt à peindre.

*Froſine, dans l'*AVARE.

Telles ſont en général les légères taches que nous croyons appercevoir dans cet Ouvrage plein de beautés.

Velut ſi
Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos.

PIÈCES

RELATIVES

A LA TRAGÉDIE

DE

PIERRE LE CRUEL.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR,
SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

NOUS n'avons point placé cette Préface de l'Auteur à la tête de la Tragédie de *Pierre le Cruel*, parce que nous n'avons trouvé ſous ce titre, dans les papiers de M. de Belloy, qu'un brouillon plein de ratures & d'interlignes, d'où il ne paroît réſulter qu'une ébauche, à laquelle l'Auteur ne s'en ſeroit peut-être pas tenu, & qui ne lui auroit peut-être pas paru annoncer aſſez avantageuſement ſa Tragédie. Cette Préface contient cependant ſur la Pièce quelques anecdotes, & ſur le ſtyle de la Tragédie quelques obſervations que nous avons cru devoir conſerver. Nous ſupprimons divers traits que le reſſentiment d'une diſgrace encore récente avoit arrachés à l'Auteur.

N.° I.

PRÉFACE.

SI cette Tragédie avait été entendue & jugée, lorſqu'on eſſaya de la repréſenter ſur le Théâtre de Paris, je n'aurais point appelé de l'Arrêt d'un Public reconnu pour l'Arbitre ſuprême des talens, & dont j'ai plus d'une fois éprouvé l'indulgence. Je croirais que s'il s'eſt rendu plus ſévère à mon égard, c'eſt parce que je l'ai mis dans la néceſſité de le devenir : & je répéterais ce que dit Nanine, en parlant d'un Maître qu'elle aime & révère :

Ses *faveurs* ſont à lui,
Il peut uſer du droit de les reprendre.

Mais comme on n'a point voulu donner à ce Juge équitable la permiſſion de m'écouter, j'ai cru qu'il m'accorderait celle de m'adreſſer à quelque Tribunal plus libre & plus tranquille. L'analyſe de Pierre le Cruel, inſérée dans le Journal encyclopédique, a inſpiré dans pluſieurs grandes villes du Royaume le deſir de voir repréſenter cette Pièce ; on me l'a demandée avec de fortes inſtances, auxquelles

je me ſuis rendu d'autant plus facilement, qu'elles m'offraient le meilleur moyen de m'éclairer moi-même ſur mon Ouvrage. J'ai envoyé le Manuſcrit à Rouen & à Bordeaux; j'ai été voir les repréſentations qu'on a données dans la première de ces deux villes. Le ſuccès a ſurpaſſé mes eſpérances; & le ſuffrage de ces deux Publics, vraiment connaiſſeurs, que rien ne peut rendre ſuſpects de partialité, eſt peut-être un préjugé favorable, qui m'autoriſe à tenter de reparaître, par l'impreſſion, ſous les yeux de la Capitale, & à m'expoſer au jugement du reſte de la Nation.

On peut ſe rappeler comment le Parterre était compoſé & diſpoſé le jour de la repréſentation donnée à Paris. Il n'eſt pas rare que des Acteurs prononcent mal, il l'eſt encore moins que des Spectateurs inattentifs entendent mal; mais quand on croit entendre de certaines abſurdités, que ni l'Auteur ne peut avoir dites, ni l'Acteur avoir répétées, ne ſeroit-il pas naturel de ſuſpendre ſon jugement, & d'avoir du moins un doute? Ne ſeroit-il pas à propos de garder le ſilence, puiſque c'eſt la loi générale & néceſſaire du Spectacle, & de ne pas troubler la repréſentation par des clameurs indécentes & des railleries déplacées?

L'Actrice qui faisait le rôle de Blanche de Bourbon, avait très-bien prononcé ces deux vers :

Je n'eus pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre, ... & ne l'eus pas toujours.

Les uns entendirent : *Que l'aliment du peuple*, & avec raison ne furent pas fort contens de cette expression ; d'autres (& ceci est un peu plus fâcheux) entendirent : *Que l'aliment du pot*, ce qui les mit en gaité, & disposa une partie de l'assemblée à dire & à entendre tous ces bons mots, sous lesquels il fallait bien que la Pièce succombât. Un jeune homme témoigna une indignation officieuse contre cette ridicule mépriſe ; il soutint que l'Actrice avait dit *l'aliment du pauvre ;* mais que cela ne valait pas mieux, parce que le mot *pauvre* était trop ignoble pour la Tragédie. Il y a lieu de croire que ce jeune homme qui, dit-on, sortait du Collége, n'avait pas encore lu ces beaux vers d'Athalie :

Entre le *Pauvre* & vous, vous prendrez Dieu pour
Juge. . . . .
Comme eux, vous fûtes *pauvre*, & comme eux
orphelin.

Dans la troisième Scène, Edouard ayant dit à la même Princesse : *Vous serez sous ma*

garde en paix comme dans Londre, on oublia la rime du vers précédent, *je vais répondre*, pour tâcher de ſe perſuader que j'avais mis *dans l'onde*, & on répéta à haute voix, *comme le poiſſon dans l'eau ;* d'autres entendirent, ou voulurent entendre, *dans l'ombre*, & firent auſſi, & toujours à haute voix, leur commentaire, d'après cette manière d'entendre. En vain pluſieurs des Spectateurs ſenſés qui ſe trouvaient dans le Parquet, ſe levèrent pour détromper le Parterre, il leur fut impoſſible de ſe faire écouter par des gens bien déterminés à n'avoir point d'oreilles.

Il m'eſt doux de payer un tribut de reconnoiſſance au Public judicieux & ſenſible qui rempliſſait la plus grande partie de l'Orcheſtre & des Loges, mais qui malheureuſement était bien rare dans le Parterre. Révolté de ces baſſeſſes ſtupides, il fit des efforts incroyables pour impoſer ſilence à la cohue, & quand il vit qu'il lui était impoſſible, à travers le tumulte, de ſuivre la marche & l'intérêt de la Pièce, il affecta de donner à des vers de détail beaucoup plus d'applaudiſſemens qu'ils n'en méritaient, comme s'il eût voulu me prouver, (ce dont je ne doutais point) que l'iniquité qui m'opprimait, n'était

pas ſon ouvrage. En effet, on crut ſi peu mon Ouvrage jugé & condamné ſans retour, d'après une repréſentation ſi tumultueuſe, que toutes les Loges furent louées pour la ſeconde repréſentation ; le vœu de tous les Acteurs étoit pour cette ſeconde repréſentation, & quelques-uns d'entr'eux me furent députés pour obtenir mon conſentement. Je m'obſtinai à le refuſer, par des conſidérations particulières ; il m'était démontré, que de tous les Auteurs dramatiques, dont les Pièces ſe ſont relevées depuis peu, après l'injuſtice d'une pareille diſgrace, il n'en eſt aucun dont les ennemis fuſſent auſſi nombreux & auſſi acharnés que les miens. Il y a des momens où l'eſprit de perſécution devient dans de certaines têtes une mode, un fanatiſme qu'il ſerait dangereux de combattre. L'Homère & le Sophocle de la France, l'Auteur de l'admirable Tragédie d'Adélaïde, n'a-t-il pas cédé lui-même à l'orage ? On vient de traiter, en 1772, le Connétable du Gueſclin, comme on avait traité ſa nièce en 1734. Ai-je dû avoir plus de courage que mon Maître, avec des talens ſi inférieurs ?

AVIS
DE L'ÉDITEUR,
SUR LES PIÈCES SUIVANTES.

LE jour de la repréſentation de *Pierre le Cruel*, le Parterre étoit ſi bruyant & ſi tumultueux, que les perſonnes chargées de maintenir la police du Spectacle pouvoient aiſément ſe méprendre ſur les vrais auteurs du déſordre. Il y eut en effet une mépriſe ſingulière, en vertu de laquelle on arrêta un homme célèbre, quoiqu'il proteſtât contre l'injuſtice qu'on lui faiſoit. Quelques jours après, il adreſſa la lettre ſuivante à M. de Belloy.

N.° II.

LETTRE

De M.... à M. de Belloy.

» J'attacherois, Monsieur, très-peu d'im-
» portance à ma ridicule aventure de Mercredi
» dernier, si le personnage qu'on m'y prête,
» n'était directement contraire à ma façon de
» penser, & si des gens qui ont troublé l'or-
» dre, sous prétexte de le faire observer, ne
» cherchoient à couvrir une malignité très-
» répréhensible & très-réelle de leur part, en
» m'en imputant une que je n'ai pas eue. Je
» vous prie de croire qu'il n'y a rien de si faux,
» que tout ce qu'ils en disent.

» J'ai eu l'honneur de vous voir un instant,
» avant que la Pièce commençât. Vous vous
» rappellez que je n'ai été au Parterre, que
» par hasard & malgré moi. S'il avait été
» possible que j'eusse quelques mauvaises in-
» tentions, ce n'est que là que j'aurois pu les
» satisfaire; par conséquent, loin de montrer
» de la répugnance pour profiter du sacrifice

» que M.... me faiſait devant vous de ſon
» billet, j'aurais ſaiſi l'occaſion avec une vi-
» vacité que vous ne m'avez sûrement pas
» vue.

» Perſonne de raiſonnable d'ailleurs ne ſup-
» poſera qu'un homme de mon état, de mon
» âge, quitte ſes affaires & ſon cabinet pour
» aller dans une cohue tumultueuſe jouer le
» rôle d'un poliſſon, & inſulter un homme
» que la Nation reſpecte. Depuis quatre ans
» je n'avais été au Spectacle qu'une ſeule fois,
» pour les Druydes. Il eſt bien étrange que
» quand j'y ſuis ramené une ſeconde fois,
» pour rendre hommage à votre célébrité,
» j'éprouve un déſagrément de cette nature.

» La véritable cauſe ne m'en eſt pas in-
» connue; c'eſt une manœuvre de gens....
» qui,... m'ayant entendu nommer, quand
» je ſuis entré, ont formé le complot de me
» faire un affront public pour leur petite
» ſatisfaction perſonnelle. Ils ont profité pour
» cela des propos tenus par d'autres per-
» ſonnes, & feignent de croire que c'eſt à
» moi qu'ils ſont échappés. Le bon ordre &
» l'équité devroient m'aſſûrer une réparation.
» Si je la deſirois, c'eſt ſur-tout parce que

» ç'auroit été une preuve non douteuſe que » je ne me ſuis permis aucun propos dont » vous ayez pu être bleſſé «. . . . .

» Quand je voudrai me procurer le plaiſir » de vous admirer au Théâtre . . . . . j'irai aux » places où cette influence ne s'étend pas. J'ai » l'honneur , &c. «.

N.° III.

RÉPONSE

DE M. DE BELLOY.

JE crois, Monſieur, que ſi j'avais l'honneur d'être connu de vous plus particulièrement, vous vous ſeriez épargné la petite explication que vous voulez bien me donner, & que je ne vous demandais pas. Le malheur ne me rend point injuſte, & je ſuis de l'incrédulité la plus opiniâtre, quand j'entends accuſer les honnêtes gens. J'ai pris pour maxime ces vers plaiſans que j'ai lus autrefois :

Sois Abraham pour le bien qu'on t'annonce,
Sois Saint-Thomas pour le mal que tu vois.

Or je n'ai pas même vu ce qui s'eſt paſſé au Parterre Mercredi ; j'étais ſorti du Spectacle, à la fin du premier Acte, bien convaincu que le ſecond ne ſerait pas achevé, & que je ne trouverais pas grace devant des Juges qui avaient voulu abſolument, malgré la rime de *répondre* qui précédait, entendre *dans l'onde* pour *dans Londre*, & croire l'Auteur de Bayard

assez bête pour faire dire au Prince Edouard que Blanche de Bourbon serait aussi en sûreté dans son camp que dans la rivière. J'appris, à dix heures du soir, avec un égal étonnement, & que la Pièce avait été jouée jusqu'à la fin, & que vous aviez été arrêté comme un des Chefs de la cabale. Je m'occupais alors à me consoler de ma disgrace, en l'écrivant à ceux de mes amis qui n'avaient pu en être témoins : & voici, autant que je puis m'en souvenir, ce que j'ajoutai dans ma lettre à M. Colardeau : *On m'a dit que M.... a été arrêté dans le Parterre, je suis sûr qu'il n'a pas mérité de l'être, & que c'est une mépriſe. O mon ami, joindre à son propre malheur celui d'être l'occasion d'un affront public fait à un galant homme ! cela seul me dégoûterait du Théâtre pour toujours.*

Vous voyez donc, Monsieur, que vous n'avez pas besoin de désavouer auprès de moi le procédé odieux qu'on vous impute. Je n'ai guère l'honneur de vous connaître que par vos ouvrages. Vous m'avez mis au rang de quelques Ecrivains estimables que quelques méchans persécutent ; ainsi comment me ferait-on penser que vous vous êtes mis à la tête de ces méchans ? Non, Monsieur, je vous rends

juſtice, & je vous crois incapable d'une pareille infamie. Je compte les témoignages d'eſtime que vous me donnez dans votre lettre, au nombre des conſolations que je reçois de la part de ce Public éclairé, qui a toujours été ſi indulgent pour moi, & qui, n'ayant point entendu mon dernier Ouvrage, veut bien le juger d'après ceux qu'on lui a permis d'entendre.

J'ai l'honneur, &c.

N.° IV.

LETTRE
DE M. DE BELLOY
A M. DE VOLTAIRE,

Au ſujet de PIERRE LE CRUEL.

JE ſuis vraiſemblablement, mon cher Maître, le dernier à vous annoncer ma diſgrace : mais on n'eſt guère preſſé *de parler de ſa honte.* Mon Connétable du Gueſclin vient d'être traité comme ſa nièce Adélaïde l'avait été, il y a trente-huit ans. On l'a honnêtement tué avant que la toile fût levée. Les plus habiles & les plus anciens connaiſſeurs en cabales m'aſsûrent que, depuis celle de 1734, il n'y en a jamais eu de pareilles. Il eſt cependant très-certain que je méritais beaucoup moins d'envieux que vous, & qu'il fallait bien moins d'efforts pour m'accabler. Croiriez-vous qu'un Auteur qui juſqu'à préſent n'a pas été jugé tout-à-fait digne des Petites-Maiſons, ayant fait dire par un Prince Anglais :

Vous ſerez dans ma Tente en paix comme dans Londre.

on l'a cru capable d'avoir dit *comme dans l'onde* (comme le poiſſon dans l'eau), & que cela a fait rire pendant un quart d'heure les trois quarts du Parterre, ſans qu'on ait pu perſuader aux rieurs, que le ſens & la rime prouvaient également que l'Acteur avait prononcé *dans Londre ?*

Les mêmes Juges ont condamné les deux vers ſuivans, après les avoir bien entendus :

Non, non, je ne ſuis plus dans cet état honteux,
Où j'allai mendier *tes ſecours orgueilleux.*

Les pauvres gens ne ſavent pas que c'eſt une expreſſion de Racine dans ſon Iphigénie :

J'entrevois vos mépris, & juge à vos diſcours,
Combien j'acheterais *vos ſuperbes ſecours.*

Voilà comme les grands raiſonneurs ſe connaiſſent en Poéſie : au reſte, l'état de mes finances ne me permettant pas de lever une Armée auſſi nombreuſe que celle qu'on avait ſoudoyée contre moi, j'ai renoncé à redonner la Pièce, & à me procurer la gloire vulgaire de reſſuſciter le ſecond jour. Je ne boude pas le Public ; ce n'eſt pas lui qui m'a jugé ; on ne lui a pas permis de m'entendre : d'ailleurs, n'ayant jamais ceſſé de mériter ſon indulgence, je ſuis sûr qu'il ne me l'a point retirée.

Auſſi

Auſſi eſt-ce à lui & à vous, mon cher Maître, que j'appelle d'un Parterre gagné & gagé par mes Parties adverſes : j'eſpère vous préſenter quelque jour mon Ouvrage, & je ſubirai ſans appel le jugement que vous daignerez en porter.

On nous annonce vos *Loix de Minos*, qui pourront nous rappeller aux loix de la raiſon, & ſur-tout à celles du goût. Chacun s'érige en Légiſlateur ; chacun a ſa petite ſecte ; les héréſies ſe multiplient ; venez à notre ſecours ; *ſalva nos*, *Domine*, *perimus*. Je vous aime & vous révère plus que jamais.

DE BELLOY.

A Paris ce 30 *Mai* 1772.

N.° V.

DISCOURS

Prononcé ſur le Théâtre de Rouen, avant la première Repréſentation qu'on donnoit de PIERRE LE CRUEL.

L'AUTEUR de la Tragédie que nous allons avoir l'honneur de vous repréſenter, ſent avec regret qu'il a beſoin de vous demander des bontés nouvelles, lorſqu'il voudrait ne s'occuper qu'à vous offrir des tributs de ſa reconnaiſſance. Il ſait qu'il vous eſt redevable des ſuffrages de la Nation, & que ce ſont les vôtres qui ont commencé, il y a trois ans, le ſuccès de Gabrielle de Vergy & de Bayard. Il ſoumet aujourd'hui à vos lumières un Ouvrage dont votre Arrêt doit encore fixer la deſtinée. Si Pierre le Cruel a déjà paru devant un Tribunal reſpectable, il n'a pu y être jugé, parce qu'on n'a pas permis qu'il y ait été entendu. C'eſt à vous, Meſſieurs, que l'équité va donner le droit de prononcer ſans appel. Daignez accorder à cette Tragédie une attention indulgente, qui devient ſi néceſſaire

pour un ſujet terrible, où il fallait peindre, d'après l'Hiſtoire, le Néron de l'Eſpagne chargé de crimes, de parricides, & immolé enfin par le ſeul de ſes frères qui eût échappé à ſa barbarie. L'Auteur ſe fera une gloire de profiter des leçons que votre goût voudra bien lui donner. Il eſt venu ici étudier de plus près le ſecret de vous plaire, perſuadé que c'eſt dans la patrie du Grand Corneille qu'on peut le mieux apprendre à l'imiter.

N.° VI.

LETTRE

SUR LA TRAGÉDIE

DE PIERRE LE CRUEL,

Repréſentée à Rouen (*).

» MONSIEUR, mon devoir m'oblige à vous » prier d'annoncer dans votre Journal une » nouvelle très-intéreſſante pour le Théâtre » François. Je viens d'avoir le bonheur de » faire rendre juſtice à un homme de Lettres » cher à ſa patrie, & l'avantage de donner au » public de Rouen un des ſpectacles dont il » ait été le plus ſatisfait. L'extrait de *Pierre* » *le Cruel*, inſéré dans le Journal Encyclopé- » dique, a produit une telle impreſſion ſur » pluſieurs perſonnes de cette ville, & ſur » moi en particulier, que nous avons cru » devoir inviter le célèbre Auteur de cette » Tragédie à nous la confier pour la faire » repréſenter ſur notre Théâtre. Il a bien

(*) Cette Lettre a été inſérée dans le Mercure d'Octobre, 1772, ſecond volume.

» voulu lui-même diriger les talens de nos
» Acteurs, qui ne ſe flattent pas d'avoir rendu
» ce bel ouvrage comme il auroit pu l'être
» dans la Capitale ; mais leur zèle & leurs
» ſoins les ont fait paroître dignes des rôles
» brillans qu'ils avoient à remplir. Le ſuccès
» de la Pièce qui a été repréſentée trois fois
» de ſuite, a répondu à nos eſpérances, & à
» la haute opinion que l'extrait nous en avoit
» donnée. Tout le monde eſt convaincu ici
» que *Pierre le Cruel*, ainſi que vous l'avez
» avancé, n'a pas été entendu à Paris, puiſ-
» qu'il n'a pas réuſſi avec le plus grand éclat.
» Une longue expérience du Théâtre pour-
» roit me donner la hardieſſe de dire mon
» avis comme un autre ſur les beautés
» ſublimes de ce nouvel Ouvrage de M. de
» Belloy ; mais je me borne à être l'écho du
» Public, en vous aſsûrant, Monſieur, qu'on
» n'a pu voir ici qu'avec tranſport la no-
» bleſſe, la force & la vérité des caractères
» du Prince Edouard, de du Gueſclin, de
» Tranſtamare, de Blanche de Bourbon, &
» même du Chef des Maures. Celui d'Edouard
» ſur-tout a paru ſupérieur à ce qu'on a vu
» depuis long-temps ſur la Scène Françoiſe.
» Dans une ville où le Grand Corneille eſt né,
» & où ſon génie a laiſſé des traces profondes,

» on aime ces caractères héroïques qui, mis en
» action par des intérêts ou des passions opposés,
» se font valoir réciproquement, & disputent
» de magnanimité : on a trouvé le personnage
» de Pierre le Cruel moins atroce que la Cléo-
» patre de Rodogune, & l'on a su gré à
» l'Auteur d'avoir attaché, consolé l'ame du
» Spectateur ; de l'avoir même ravi d'admi-
» ration, par les prodiges de vertus dont il
» a entouré un monstre de cruauté & de per-
» fidie. Enfin, Monsieur, on s'est empressé de
» rendre à M. de Belloy tous les hommages
» publics & particuliers dus à un Poëte qui
» a si bien mérité de la Nation, & dont les
» Ouvrages jouissent ici de la plus haute
» estime. *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gabrielle*
» *de Vergy*, *Gaston & Bayard*, sont au nombre
» des Tragédies que notre Public voit le plus
» souvent avec le plus de plaisir ; mes livres de
» recette en font foi.

» Permettez-moi une dernière réflexion,
» que les orages qui troublent aujourd'hui la
» Littérature, rendent assez importante. Seroit-
» ce une imprudence à Messieurs les Auteurs
» dramatiques de faire le premier essai de leurs
» Pièces sur d'autres Théâtres que celui de
» Paris ? Ils ne trouveroient pas en Province

» la foule de leurs rivaux, ni les protecteurs,
» les amis, les gagistes de ces mêmes rivaux,
» qui, par des manœuvres obscures, ou des
» cabales bruyantes, ont tant de fois étouffé
» à leur naissance, de bons Ouvrages qu'on
» a vu depuis revivre pour l'immortalité «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, CREVILLARD, Entrepreneur du Spectacle de Rouen.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

VOICI le seul fragment de la vie de Pierre le Cruel que nous ayons pu tirer des papiers de M. de Belloy.

N.° VII.

VIE
DE
PIERRE LE CRUEL.

LE récit des grands forfaits, toujours douloureux & humiliant pour l'humanité, peut ſouvent lui devenir utile. Je crois qu'il y a des modèles vicieux qu'on a beſoin de connaître pour ſavoir les fuir; & l'exemple des Tyrans enſeigne à ne pas leur reſſembler. L'Hiſtoire, en découvrant le principe de leurs crimes, apprend à les éviter. M. de Voltaire a dit :

Et c'eſt des premiers pas que dépend la carrière.

Cette maxime eſt peut-être encore plus vraie à l'égard des Rois, qu'à l'égard des autres hommes; réſiſter ou ſuccomber à une première paſſion, c'eſt de-là ſouvent que dépend la vie entière d'un Monarque, c'eſt ce qui a décidé plus d'une fois s'il ſerait un Titus ou un Néron.

Pierre le Cruel, le Néron de l'Eſpagne, va

offrir une preuve frappante de cette vérité. On prendrait peut-être une fauſſe idée de ce Prince, ſi on ſe le repréſentait, d'après quelques Hiſtoriens, comme un tigre né avec une ſoif inſatiable du ſang des hommes, qui faiſait ſes délices de le répandre, & pour qui l'aſſaſſinat, le carnage, la deſtruction, étaient une eſpèce de beſoin. Je ne veux point me perſuader qu'il ait pu exiſter un être doué d'une figure humaine, auquel la Nature ſe ſoit plu à donner l'inſtinct des animaux les plus féroces; j'aime à croire qu'on n'aſſaſſine point pour le plaiſir d'aſſaſſiner; mais des monſtres, appelés Conquérans, égorgent une grande partie d'une Nation pour la gloire de régner ſur ce qui en reſtera. D'autres Rois, plus barbares encore, ſacrifient leurs Sujets mêmes pour les intérêts les plus légers : un ſimple caprice, une petite vengeance, une paſſion du moment devient un ſignal de meurtres & de ruines. Cette dernière claſſe des bourreaux du genre humain, eſt celle où il faut ranger Pierre III, Roi de Caſtille, Prince trop digne du ſurnom infâme que lui donna ſon ſiècle, & que la poſtérité a confirmé.

Né avec un caractère violent & les paſſions les plus fougueuſes, ſon orgueil inflexible lui

fit croire qu'il était au deſſous d'un Roi de mettre un frein à ſes deſirs ; jamais il ne ſouffrit ni réſiſtance, ni contradiction. Si ce n'était point par goût qu'il verſait le ſang, il le comptoit pour rien toutes les fois qu'il voulait ſatisfaire un autre goût. Dès que ſes caprices l'emportaient vers un objet, nul obſtacle, nul devoir n'était capable de l'arrêter : ſans conſidérer ſi la main qui voulait le retenir, était celle d'un ami, d'un parent, d'un bienfaiteur, d'un frère, il abattait impitoyablement, il écraſait ſous ſes pieds le téméraire qui s'oppoſait à ſa courſe : & le premier pas qu'il fit au ſortir de l'enfance, promit & commença cette longue ſuite de crimes, qui ne finit qu'à ſa mort.

Retraçons-nous l'état de l'Eſpagne au moment où Pierre III monta ſur le Trône ; elle était encore diviſée en cinq Monarchies différentes.

La première réuniſſait les Couronnes de Caſtille & de Léon ; le Prince qui les portait, ſe prétendait Suzerain des quatre autres Monarques, & prenait quelquefois le titre de Roi d'Eſpagne.

La ſeconde était le Royaume d'Arragon, auquel l'uſurpation la plus odieuſe venait de

joindre celui de Majorque. Cet Empire avait pour Maître Pierre IV, Prince perfide & inhumain qui reçut de ſon Peuple le même ſurnom que Pierre de Caſtille recevait de toute l'Europe.

La Navarre, troiſième Monarchie Eſpagnole, voyait ſon Trône occupé par Charles le Mauvais, ce vil aſſaſſin, ce lâche empoiſonneur, dont l'ame, baſſement cruelle, n'avait pas même le mérite du courage qui accompagne ordinairement la férocité.

Qu'il eſt honteux pour ce ſiècle d'avoir enfanté ces trois monſtres à la fois ! La France avait eu le malheur d'en produire un dans le Roi de Navarre ; mais elle ſut réparer avec gloire cet opprobre de l'humanité, en donnant en même temps à l'Univers Jean le Bon & Charles le Sage.

Les trois Tyrans de Caſtille, d'Arragon & de Navarre, ſe croyant dignes de s'aimer, & ne pouvant s'eſtimer, vécurent entr'eux comme tous les méchans, tour-à-tour amis & ennemis : amis par inſtinct, & ſur-tout quand ils avoient beſoin de leur union pour nuire à leurs Sujets, ou à quelque Puiſſance voiſine : ennemis par intérêt, & quand ils penſoient avoir beſoin de ſe nuire l'un à l'autre.

Le Portugal, qui formait la quatrième Monarchie, partageait la triſte deſtinée des trois premières. Il était alors gouverné par l'infortuné mari d'Inès ; Prince né vertueux, mais qui ayant vu aſſaſſiner, par l'ordre de ſon père, l'épouſe la plus chérie, avait contracté, dans ſon déſeſpoir, une haine terrible contre le genre humain. Ce ſentiment eſt quelquefois excuſable dans les malheureuſes victimes de la cruauté des hommes ; mais Dom Pèdre le portait à un excès, qui le conduiſit lui-même à la barbarie ; & ſon cœur, endurci par ſes ſouffrances, ſembla vouloir s'en venger ſur la Nature entière.

Enfin la cinquième Monarchie Eſpagnole, appelée le Royaume de Grenade, était ſous les loix d'un Prince Maure, qui s'y maintenait autant par la faibleſſe & les diviſions des quatre Rois Chrétiens, que par le ſecours des Mahométans d'Afrique.

Dom Pèdre, Roi de Caſtille, était fils d'Alphonſe XI, l'un des plus grands Rois que la Caſtille eût encore vu ſur ſon Trône ; il était le ſeul fils qu'Alphonſe laiſſât de Marie de Portugal ſa femme ; il était âgé de quinze ans, à la mort de ſon père. Alphonſe laiſſait d'Eléonore de Guzman, ſa maîtreſſe, une nombreuſe

postérité, six garçons, dont les deux aînés, Henri & Frédéric, étaient jumeaux, & avaient quelques mois de plus que D. Pèdre : D. Tello, le troisième, était un peu plus jeune, les autres étaient en bas âge.

Au premier bruit de la mort du Roi Alphonse, Eléonore se retira dans son Château de Médina Sidonia. Pèdre la menace de l'y aller assiéger, & lui ordonne de se rendre à la Cour. Elle y vint, malgré les remontrances de ses amis : mais en arrivant, elle se vit arrêter & conduire en prison. Ses trois fils, gardés à vue, eurent la permission de l'aller voir une fois; &, peu de jours après, Pèdre la fit lâchement assassiner. Tel fut le premier usage qu'il fit de sa puissance, fils indigne qui ne savait pas respecter l'objet que son père avait chéri, frère dénaturé qui ne frémissait pas d'égorger la mère de ses frères.

Les jeunes Princes, hors d'état de punir cette atrocité, attendirent que le temps amenât la vengeance ; les nouveaux crimes de Dom Pèdre précipitèrent ce moment desiré.

Il conçut l'amour le plus violent pour Padilla, jeune fille de la suite de la Duchesse d'Albuquerque. Le Duc, qui avait été Gou-

verneur de Dom Pèdre, ne s'oppoſa point, comme il le devait, à cette paſſion dangereuſe, & dont les ſuites furent ſi terribles. La Reine-Mère crut, comme lui, que ce ne ſerait qu'un goût paſſager qui n'empêcheroit pas le jeune Roi de ſonger à ſe donner des héritiers légitimes; tous deux lui propoſèrent d'épouſer Blanche de Bourbon, ſœur de la Dauphine de France, & l'une des plus belles Princeſſes de ſon temps. Pierre, qui n'était pas encore entièrement eſclave de ſa Maîtreſſe, ſouſcrivit à cette propoſition, & donna des pleins pouvoirs à deux Ambaſſadeurs qu'il envoya en France, pour faire la demande au Roi Jean. Le contrat de mariage fut ſigné le 7 Juillet 1352. Blanche partit quelques mois après, & arriva, le 21 Février 1353, ſur les frontières d'Eſpagne, avec les deux Ambaſſadeurs & le Vicomte de Narbonne que le Roi de France avait chargé de l'accompagner. Quel fut leur étonnement, lorſqu'ils apprirent que Dom Pèdre ne voulait plus ſe marier; qu'il venait de célébrer avec le plus grand éclat la naiſſance d'un enfant qu'il avait eu de Padille; qu'il avait même été bleſſé aſſez griévement dans un tournoi qu'il avait donné à cette occaſion, & qu'il annonçait hautement Padille comme la ſeule Reine que la Caſtille

dût attendre ! Le Duc d'Albuquerque & la Reine-Mère firent tous leurs efforts pour le ramener ; & après de très-longues négociations, Pèdre voyant toute sa famille, toute sa Cour indignées & de l'affront dangereux qu'il faisoit à la France, & sur-tout de l'élévation subite des parens de Padille aux premières dignités de l'Etat, voyant le Peuple & les Grands prêts à se soulever contre lui, consentit que Blanche continuât sa route, & vînt le trouver à Valladolid. Là, nouveaux refus, nouvelles négociations ; & enfin, le 3 Juin, il mène la Princesse à l'Autel, célèbre son mariage, sort de l'Eglise, monte à cheval, & va retrouver Padille, qui l'attendait au Château de Montalban, à quatre lieues de Valladolid.

Alors toutes les remontrances furent vaines ; les menaces les plus terribles, & même les châtimens les plus sévères, furent les réponses de ce jeune insensé. Voyant le courage avec lequel la Reine sa mère prenait la défense de la malheureuse Bourbon, il les sépare, & fait enfermer sa femme au Château d'Arevalo, voulant qu'elle lui servît d'otage contre tous ceux qui oseraient agir ouvertement pour elle & contre la France même, si jamais elle s'armoit en faveur de cette Princesse.

Le

Le Duc d'Albuquerque osa prendre les armes pour soutenir le mariage du Roi, dont il avoit été le premier auteur. Le Roi le dépouilla de ses emplois & de ses biens.

Bientôt le Roi devint amoureux d'une jeune veuve charmante, nommée Jeanne de Castro; elle étoit trop vertueuse & trop fière, pour vouloir être sa Maîtresse. Cette résistance l'irrita, il fit casser son premier mariage comme nul, faute d'un consentement libre de sa part; il épousa Jeanne de Castro, & au bout d'un mois il l'abandonna pour reprendre Padille. La Maison de Castro étoit puissante; ces nouveaux mécontens se joignirent aux anciens; la Reine-Mère, la Reine d'Arragon, tante paternelle de Dom Pèdre, les trois Princes, Henri, Frédéric, Tello, tout se réunit. Albuquerque fut mis à la tête du parti; on prit les armes, & bientôt après, les mécontens vinrent se joindre à la Maison de Castro, où tout ne respiroit que vengeance contre le perfide Dom Pèdre. On prescrivit hautement au Roi de rappeler Blanche, & de la traiter en Reine, de renvoyer Padille & les Juifs ses favoris. Pèdre, épouvanté, feignit de céder; mais bien-tôt ayant rassemblé des troupes, avec assez de secret,

il ſurprit, battit ſes ennemis, & après ſa victoire, il maſſacra de ſang-froid une foule de Seigneurs, ſous les yeux & dans la chambre même de ſa mère, qui ne dut la vie qu'à l'évanouiſſement où la jeta ce ſpectacle d'horreur.

Blanche fut enfermée plus étroitement, quoique, depuis la funeſte bataille de Poitiers, Dom Pèdre n'eût rien à craindre de la France; mais en Eſpagne les ſoulévemens ſe renouvelloient ſans ceſſe avec les violences & les meurtres de Dom Pèdre.

(*La ſuite manque.*)

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

DES ſix Tragédies de M. de Belloy, quatre ont eu le plus brillant ſuccès, & ſont, après les Tragédies de M. de Voltaire, celles que le Public paroît ſuivre avec le plus d'empreſſement, & revoir avec le plus de plaiſir. La première & la dernière, *Titus* & *Pierre le Cruel*, qui n'ont eu l'une & l'autre qu'une ſeule repréſentation, & qui n'ont point été entendues, ſont encore à juger ſur le Théâtre de Paris: nous ne doutons preſque pas, qu'écoutées avec attention, elles n'euſſent l'une & l'autre beaucoup de ſuccès; *Titus*, par le pathétique attendriſſant du cinquième Acte; *Pierre le Cruel*, par la beauté, par la vérité des caractères, & par la ſublimité des détails; alors M. de Belloy ſeroit de tous nos Poëtes Tragiques le ſeul dont toutes les Pièces fuſſent reſtées au Théâtre.

Des projets informes, laiſſés parmi ſes papiers, nous montrent qu'il s'étoit propoſé de traiter de nouveau le ſujet de *Titus*, ſous les noms de Bélus & d'Agénor, en rendant l'in-

trigue plus forte & la catastrophe plus tragique.

Nous voyons aussi qu'il avoit voulu traiter le sujet de *Pyrame & Thisbé* : nous trouvons dans ses papiers des indications de scènes & de situations, des vers même, mais qui n'ont ni liaison, ni rapport marqué les uns avec les autres, qui n'offrent rien de suivi, & dont l'Auteur avoit seul la clef.

Nous trouvons aussi une foule d'indications vagues & inintelligibles pour tout autre que pour l'Auteur, mais qui annoncent des recherches immenses sur tout ce qui concerne la Langue & la Poésie Françoises, & en particulier la Poésie dramatique. Il paroît que ces recherches auroient pu fournir une suite bien précieuse aux observations sur la Langue & sur la Poésie Françoises qu'on verra dans le 6e. Volume, & qu'elles auroient servi à compléter le Traité de la Tragédie, dont nous n'avons pu donner qu'un simple fragment dans le même Volume sixième.

Nous voyons encore que M. de Belloy avoit fait de très-grandes recherches sur l'Histoire de la Ligue & sur le règne de Henri IV, soit qu'il voulût faire des événemens de ce temps-là le sujet de quelque nouvelle Tra-

gédie patriotique, soit qu'il se proposât seulement d'en écrire l'Histoire.

Mais sur tous ces divers objets, ses indications sont si foibles, si obscures, si visiblement destinées à l'usage seul de l'Auteur, à qui un mot rappeloit toutes ses idées, qu'elles ne pourroient pas même servir de fil pour guider un autre dans les mêmes recherches. Ce sont des travaux perdus sans retour.

AUTRE AVIS
DE L'ÉDITEUR.

UN Poëte, que nous nous garderons bien de déſigner, ayant fait contre M. de Belloy une ſatyre, dont ſon caractère & ſes talens auroient dû également le préſerver, M. de Belloy avoit eu la foibleſſe de répondre, il n'eut pas celle de publier ſa réponſe; nous ne la publierons pas non plus; nous tirerons ſeulement de cette Pièce quelques vers, qui, ne déſignant perſonne, ne peuvent bleſſer perſonne, & qui pourront plaire aux Lecteurs. L'Auteur donnoit d'abord pour épigraphe & pour excuſe à ſa Pièce, les quatre citations ſuivantes :

Nec quiſquam noceat cupido mihi pacis : at ille
Qui me commôrit, (meliùs non tangere clamo)
Flebit, & inſignis totâ cantabitur urbe.

(HORACE.)

. . . . . *Si quis*
Opprobriis dignum laceraverit integer ipſe :
Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.

(HORACE.)

Il faut que les Roſſignols mangent les chenilles, pour mieux chanter.

(VOLTAIRE.)

La Guêpe, froidement, pique pour ſon plaiſir:
L'Abeille, avec chaleur, pique pour ſa défenſe.

Voici le morceau que nous avons annoncé:

Le doux Français, né plaiſant & moqueur,
Aime un bon mot, & hait un mauvais cœur.
S'il applaudit au talent de médire,
Il veut qu'on pique, & non pas qu'on déchire:
Son enjouement veut ſe voir excité,
Par ces traits fins que lance la gaîté:
La raillerie & la délicateſſe,
Enfans du Goût & de la Politeſſe,
Vont folâtrer chez ce peuple enchanté,
Avec la grace & la légéreté;
Paris demande en un railleur habile
De la ſaillie, & non pas de la bile.
Mais toi, méchant, jamais d'un grain de ſel
Les jeux badins n'aſſaiſonnent ton ſtyle;
Ce ſtyle amer n'eſt paîtri que de fiel.
Ta ſombre humeur attriſte qui veut rire;
Toujours en deuil tu montres la ſatyre;
Tes traits ſans pointe, entraînés par leur poids,
Manquent le but où ta rage les tire;
Tes vers méchans ſont toujours des vers froids.

EPITRE

ADRESSÉE

A M. l'Abbé, Comte de B....

De Petersbourg, en 1757.

Vous qui ſavez unir ſans peine,
Ce qu'on vit ſéparé preſque dans tous les temps,
Les ſoins du Miniſtère & les jeux d'Hypocrène,
Les vertus avec les talens,
Et le Danube avec la Seine :
Pour rapprocher de moi le bonheur égaré,
Permettez qu'à vous je m'adreſſe ;
Cet accord ſi déſeſpéré
Eſt digne, hélas ! de votre adreſſe.

D'Aumont, Gontaut, Bonnac, vous peuvent informer
Si j'avais mérité l'aſſemblage incroyable
Des maux dont m'accabla le ſort impitoyable.....

Que mon ambition ſur-tout devient jalouſe,
De revoir nos climats, ces vrais champs de l'honneur,
Depuis qu'un ſi beau choix, garant de leur bonheur,
Donne un nouveau d'Amboise au nouveau Louis Douze !
En vain, ce fameux Cardinal,
De qui vous éclipſez la gloire,

Croit par un titre au moins surpasser son rival :
Dans nos fastes bientôt l'immortelle Mémoire
Écrira votre nom, paré d'un titre égal.
Je m'en fie au bon goût, à l'équité de Rome,
A la sagesse du Grand Homme,
Qui la régit, l'honore, & l'éclaire aujourd'hui:
Par un juste retour, il faut que son estime
Couronne en vous l'ame sublime
Que Rome a couronnée en lui.

Mais quel espoir pour le Parnasse,
De rencontrer enfin Mécène dans Horace!
Les talens ont été vos titres de faveur;
Ils ont fait votre gloire, & vous ferez la leur.
On prétend qu'Apollon, dont l'art paraît futile
Au vulgaire grossier, qui ne le connaît pas,
Voulut prouver par vous qu'au bonheur des États
Son génie est bien plus utile
Que l'art toujours fatal qui préside aux combats.
Et ce Dieu triomphant va par-tout sur vos traces,
En tête du recueil de ses écrits vantés,
Montrer aux yeux surpris des peuples enchantés,
Le Traité de Versaille, avec l'Épître aux Graces.

Fasse le juste Ciel, que ce sage Traité,
Pour le bonheur des derniers âges,
Dure chez la Postérité
Autant que vos autres Ouvrages!
D'Estrée abat nos ennemis;
Il sert la Patrie & l'honore;

Vous qui nous donnez des amis,
Vous la ſervez bien mieux encore.
Mais dans ces vaſtes ſoins dont BOURBON s'eſt remis
Sur votre zèle infatigable,
L'ame doit des momens au beſoin du plaiſir:
Relevez l'innocent que l'injuſtice accable;
C'eſt un jeu de votre loiſir.

Fin du Cinquième Volume.

TABLE
DES MATIÈRES
DU CINQUIÈME VOLUME.

EXTRAIT de l'Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, contenant le ſujet de la Tragédie de Pierre le Cruel. Page 5

Recherches hiſtoriques de l'Éditeur, ſur Pierre le Cruel & Henri de Tranſtamare. 21

PIERRE LE CRUEL, *Tragédie.* 123

Extrait de Pierre le Cruel, Tragédie, par M. de Belloy. 229

Avertiſſement de l'Éditeur ſur cette Pièce. 231

Extrait de Pierre le Cruel, Tragédie. 233

Obſervations de l'Éditeur, ſur la Tragédie de Pierre le Cruel. 277

Pièces relatives à la Tragédie de Pierre le Cruel. 337

Avertiſſement de l'Éditeur. 338

N.° I. *Préface.* 339

Avis de l'Éditeur. 344

N.° II. *Lettre de M.... à M. de Belloy.* 345

N°. III. *Réponſe de M. de Belloy.* Pag. 348
N.° IV. *Lettre de M. de Belloy à M. de Voltaire, au ſujet de Pierre le Cruel.* 351
N.° V. *Diſcours prononcé ſur le Théâtre de Rouen, avant la première repréſentation qu'on donnoit de Pierre le Cruel.* 354
N.° VI. *Lettre ſur la Tragédie de Pierre le Cruel, repréſentée à Rouen.* 356
Avis de l'Éditeur. 360
N.°. VII. *Vie de Pierre le Cruel.* 361
Avis de l'Éditeur. 371
Autre Avis de l'Éditeur. 374
Épître à M. l'Abbé, Comte de B.... 376

Fin de la Table.

ERRATA

Du cinquième Volume.

PAGE 32, *lign. pénultième & dernière*, au hasard sans aucun fondement, *lis.* au hasard, sans aucun fondement.

Pag. 37, *lign.* 14 & 15, Dom Pèdre étoit petits-fils, *lis.* Dom Pèdre étoit petit-fils.

Pag. 48, *lign. pénultième*, après le rétablissement de Dom Pèdre, *lis.* après le rétablissement de la santé de Dom Pèdre.

Pag. 146, *vers* 17, Tu céderas, Bourbon, *lis.* Tu céderas Bourbon.

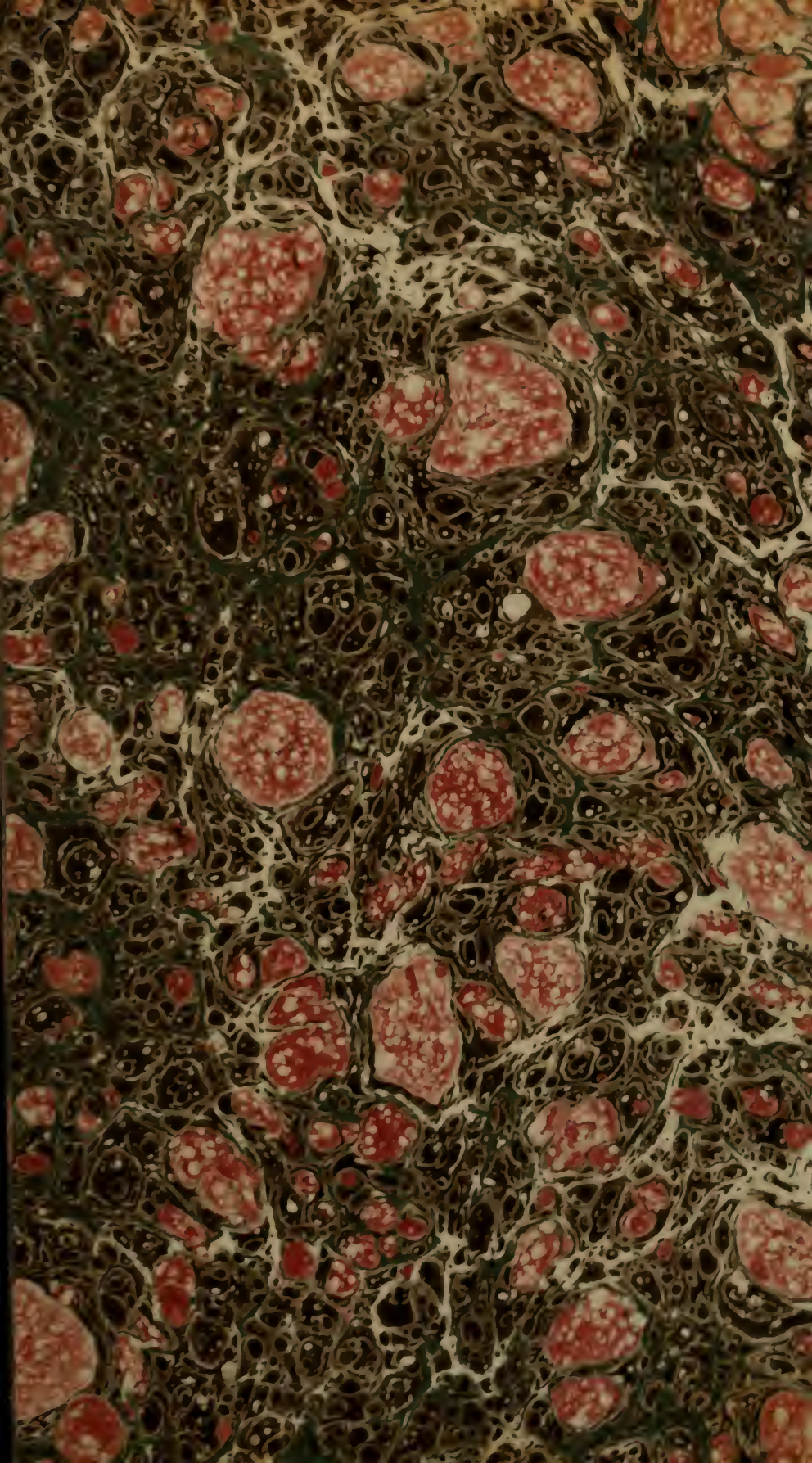
Pag. 160, *vers* 7, Le Ciel veut qu'en tous temps, *lis.* Le Ciel veut qu'en tout temps.

Pag. 236, *lign.* 13, Princesse, *lis.* Princesse.

Pag. 244, *lign.* 22, Tu céderas, Bourbon, *lis.* Tu céderas Bourbon. C'est la même faute qu'à la page 146.

Pag. 302, *lign.* 7 & 8, Transtamare n'est pas connu, *lis.* Transtamare n'en est pas connu.

Universi as
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ott
Date due